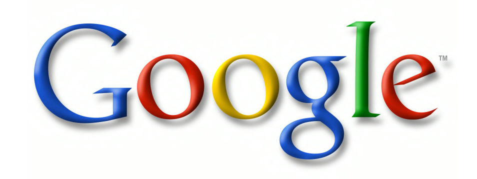

Google





HISTOIRE DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

CONTENANT les Avantures & les Conqueſtes des Princes Normands qui l'ont établi.

Gouye De Longuemare



A PARIS,
Chez ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DCCI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE DUC DE HARCOURT AMBASSADEUR DE FRANCE

auprés de Sa Majesté Catholique.



ONSEIGNEUR,

Les Héros qui ont formé l'Etat de Sicile & de Naples, rappelleroient naturellement l'idée de vostre personne : si depuis plusieurs années toute l'Europe n'avoit déja les yeux attachez

sur vous ; & l'on ne peut gueres trouver à leur Histoire, un Protecteur qui y ait plus de raport que vous en avez.

Ce n'est pas seulement, MONSEIGNEUR, *parce que ces Conquérans sont aussi bien que vous la gloire d'une Province, dans laquelle ils ont pris naissance ; ils en sortirent il y a plus de six cens ans n'étant encore que simples Gentils-Hommes : au lieu que dés-lors & depuis le temps des premiers Ducs, le nom de Harcourt étoit florissant dans la Normandie, où il a toûjours jusqu'à présent conservé sa splendeur.*

Je ne prétens pas icy, MONSEIGNEUR, *faire l'extrait de ces amples volumes*[a] *qui rapportent avec tant d'éxactitude la longue suite de vos illustres ayeux, & leurs alliances avec les premiéres maisons*[b] *du monde ; il suffit que leur merite & leurs vertus revi-*

[a] Histoire de la maison de Harcourt par Basnage, 4. vol. in-fol.

[b] Lorraine, en 1288. Ponthieu Castille, 1340. Bourbon, 1374. Montmorency, Flandres, Bretagne, Angleterre.

veut en vous ; si leur réputation a pû égaler celle des Fondateurs du Royaume de Sicile, la vostre peut soutenir celle des uns & des autres.

En effet, MONSEIGNEUR, que trouvera-t-on de valeur, d'habileté, & de succés dans ces Princes si fameux, dont vous ne fournissiez des exemples encore plus signalez ? Dés vostre plus tendre jeunesse l'amour de la gloire vous fit exposer comme eux, aux plus évidens hazards de la guerre ; quels périls n'essuyâtes-vous point dans vostre premiere campagne aux combats de Zeimzeim, de S. François, & de Turkeim ? par combien d'autres avez-vous passé, avant que de parvenir à l'honneur que vous avez eû de commander en chef des armées durant la derniere guerre, d'estre nommé pour conduire sous le Roy d'Angleterre, celle qu'on vouloit faire passer dans ses états : & de remplir tant d'emplois importans qui sembloient attachez à la premiére dignité de l'épée, & qui

supposoient toute l'experience & toute l'habileté qu'on y doit avoir.

C'est aussi, MONSEIGNEUR, *ce qui vous a attiré de justes loüanges des plus grands Maistres dans l'art militaire; ils sçavent relever mieux que personne la maniére dont vous vous opposâtes aux troupes liguées d'Allemagne, qui venoient fondre dans vostre gouvernement*, & qui furent entiérement défaites à Ourteville, ou leur General*[a] *mesme ne sauva sa vie qu'en demeurant vostre prisonnier; il faut les entendre quand ils parlent de cette belle retraite de Renfels, pour laquelle Sa Majesté vous avoit exprés choisi, & que vous fistes, sans que les ennemis beaucoup plus forts en nombre, osassent jamais rien entreprendre; enfin ils sont les premiers a faire valoir la diligence admirable, dont vous usâtes pour mener vos troupes à Nervindes, à la teste desquelles vous combattîtes avec le succés qu'on a tant publié:*

*de Luxembourg.

[a] Le Comte de Vesles.

comme si vous eussiez tout à coup reparé par le courage que leur donna vostre éxemple, la fatigue d'une marche excessive que ce jour là mesme il leur avoit fallu faire.

Il est aisé de reconnoistre à ces traits le caractére qui vous distingue parmi nos Capitaines: cette vigilance & cette activité qui vous rendent présent à tout; ces mesures si bien prises, qui vous assûrent les évenemens; cette modération & cette douceur qui vous gagnent le cœur des troupes; & sur tout cette détermination qui vous fait agir si promptement, & néanmoins si à propos: de sorte que ce qui auroit paru quelquefois précipitation ou présomption dans le commun des Officiers, s'est trouvé dans vous le vray talent d'un Géneral consommé, & qui sçait prendre sur le champ un parti également juste & heureux.

Avec ces qualitez éminentes, faut-il s'étonner, que le plus grand & le plus sage Monarque du monde, ait

pris soin de les mettre en œuvre, & qu'aprés en avoir tiré des avantages si considérables dans la guerre, il en ait voulu tirer de plus considérables encore dans la paix? il ne s'est pas trompé en ce qu'il s'étoit promis; toute la France, toute l'Espagne, luy en applaudissent; vous avez manié & consommé dans vostre Ambassade, la négociation la plus éclatante du Régne le plus glorieux qui ait été en France depuis Charlemagne, ou mesme depuis la fondation de la Monarchie.

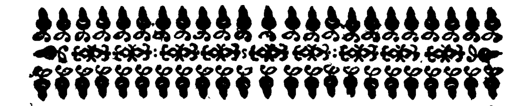
Des services de cette nature ne pouvoient pas manquer de trouver leur recompense, & l'on n'a pas crû les trop payer par la nouvelle dignité dont vous estes revestu: il n'y a rien de si élevé à quoy vous n'ayez lieu d'aspirer, & que la voix publique ne vous destine par avance.

Mais quelque ardens que soient les vœux du public sur ce point, permettez-moy de le dire, MONSEIGNEUR, *ils ne vont pas encore jusqu'où vont*

les miens ; il me suffit pour les former d'avoir été élevé dans une Ville où l'on suce avec le lait des sentimens d'une respectüeuse tendresse pour tous ceux de vostre Maison. C'est sur quoy je me flatte que vous voudrez bien agréer le livre qui a le bonheur de paroistre icy sous vostre nom, & qui me donne l'occasion de publier le profond respect avec lequel je suis:

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur, B. J.



AVERTISSEMENT.

LA plûpart des choses qui font la matiére de l'Histoire que je donne au public sont assez singuliéres pour mériter qu'on sçache d'où elles sont tirées ; c'est des Auteurs contemporains, dont le témoignage ne peut estre suspect. Les plus considérables sont Guillaume de la Poüille, Geofroy Malaterra, la Princesse Anne Comméne, & Léon Evesque d'Ostie.

Guillaume de la Poüille, rapporte en vers Latins peu élegans à la vérité, mais assez bons pour le stile de son siécle, les exploits des Normands en Calabre. Il écrit, non pas comme un Poëte, mais comme un Historien, qui veut seulement donner de la cadence à une narration fidelle, & suivie. Il conduit la sienne jusqu'à la mort de l'illustre Robert Guiscard, arrivée vers l'an 1085. Il publia ses vers quelque temps aprés à la sollicitation du Pape Urbain II. qui fut élevé au souverain Pontificat en 1088. & il les dédia a Roger fils & successeur de Robert Guiscard.

Geofroy Malaterra est un auteur encore

plus digne de foy ; il a écrit en prose assez au long l'Histoire des conquestes qu'ont fait les Normands en Italie ; & cela par l'ordre mesme de Roger Duc de Sicile & de Calabre, frere de Robert Guiscard. Cet ouvrage est demeuré long-temps inconnu. Le manuscrit n'en fut trouvé à Sarragosse parmi l'Histoire des Rois d'Arragon, que l'an 1578. par Jérôme Zurita, qui le mit en lumiére ; & Baronius parle de cette découverte comme d'un vray trésor. Ceux qui ont écrit l'Histoire de Sicile l'ont laissée fort défectueuse pour n'avoir pas lu cet auteur.

La Princesse Anne Comnéne, fille de l'Empereur Grec Aléxis Comnéne, a qui Robert Guiscard fit la guerre tres-vivement, manque quelquefois selon la coûtume de sa nation, à dire éxactement la vérité ; mais elle doit au moins estre cruë en ce qu'elle dit de bien de Robert Guiscard, qu'elle haïssoit fort.

Leon Evesque d'Ostie, étoit Religieux du Mont Cassin, quand il écrivit la Chronique de ce Monastére, un peu aprés le temps dont nous parlons ; & cette Chronique est regardée des Sçavans, comme une des meilleures & des plus sûres, qui puisse autoriser l'Histoire.

Outre ces anciens Auteurs, j'ay lu encore les Auteurs modernes, comme Fasellus, *De rebus siculis*, Buonfiglio, *Historia di Sicilia*, Summonte, *Historia della città & Regno di Napoli*, Inveges, *Annali di Palermo*; Baronius, & quelques autres semblables : mais ces derniers ne m'ont guére servi que pour certaines particularitez tirées des mémoires qu'ils citent, & que je n'ay pas veûs; & pour me faire appercevoir des fautes où ils sont tombez, & que j'ay tâché d'éviter.

Les Auteurs anciens & modernes que je viens de nommer, s'accordent entre-eux sur les faits principaux, & semblent se contrarier dans quelques circonstances, & sur tout dans quelques points de Chronologie. On a tasché de se faire jour autant qu'il a esté possible, au travers de ces petites obscuritez qui n'empêchent pas d'ailleurs, que les faits les plus importans ne soient véritables; Ou bien il faudroit révoquer en doute les choses qui se passent de nos jours, & presque sous nos yeux, parce qu'elles sont rapportées, avec des circonstances qui ne s'accordent pas.

Ce seroit une égale injustice de ne vouloir point croire des choses appuyées, néanmoins sur de bons témoignages dés

qu'elles semblent extraordinaires & surprenantes. Les maniéres de faire la guerre, usitées au temps dont j'ay à parler, sont de ce genre-là ; il n'y avoit alors presque nulle régle ni pour attaquer, ni pour se défendre ; une armée entiére se trouvoit défaite quelquefois, sans qu'on voye trop comment, ni pourquoy. La plus grande habileté consistoit, ou dans une force de corps, plus grande incomparablement que celle de nos jours, parce qu'on pratiquoit davantage les éxercices qui servent à l'acquérir ; ou dans une bravoure poussée à l'excés, laquelle inspiroit d'ailleurs tant de confiance aux combattans, qu'elle avoit souvent des succés merveilleux ; ou enfin dans certaines entreprises bizarres & artificieuses, dont la conduite ne se justifie gueres que par l'évenement. C'est ce qui produisoit toutes ces avantures que nous regardons comme Romanesques ; mais qui la plûpart n'ont été dans les Romans, qu'aprés avoir été auparavant en effet.

Voilà ce que j'avois à dire sur le fond de mon sujet. Pour la maniére de le traiter, j'ay suivi celle que m'ont prescrit le goust & le sentiment, plûtost que les préceptes ordinaires, quoique je ne les aye

pas non plus négligez. J'ay tâché en général d'avoir une narration libre & animée; de passer sur ce qui la feroit languir, & d'insister sur ce qui pourroit davantage picquer la curiosité; de lier les faits les uns avec les autres, pour attacher & soutenir toûjours l'imagination du lecteur: enfin, de mettre dans la suite des choses, l'arrangement qui a coûtume de satisfaire autant l'esprit que de fixer & de soulager la mémoire; le partage des six livres de ce volume pourra contribuer à cet effet. Le premier livre, qui marque l'arrivée des Normands, & leurs premiers exploits en Italie, contient la conqueste qu'ils firent de la Poüille: le second, la conqueste de la Calabre: le troisiéme, la conqueste de la Sicile: le quatriéme, la maniére dont ils affermirent leurs conquestes par divers évenemens: le cinquiéme, les guerres de Robert Guiscard en Orient, contre l'Empereur Aléxis Comnéne, & en Occident, contre l'Empereur Henry; & le sixiéme, contient le régne heureux de Roger, Comte de Sicile & de Calabre, qui par sa superiorité sur ses neveux enfans du Duc Robert, devient proprement le Fondateur de cet Etat; j'espére qu'on en verra l'Histoire avec plaisir: puisque dans la situa-

tion présente de l'Europe, on ne peut estre trop instruit de tout ce qui touche le Royaume de Sicile & de Naples.

Approbation.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Chancellier, le manuscrit qui a pour titre, *l'Origine du Royaume de Sicile & de Naples, contenant les Avantures & les Conquêtes des Princes Normands qui l'ont établi*, & il m'a paru que l'impression en seroit utile, s'il plaisoit à Mondit seigneur d'en accorder la permission. A Paris le 6. Septembre 1700.

DE L'ILLE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Lettres Patentes du Roy données à Versailles le 24. jour d'Octobre 1700. signées LE COMTE, & scellées du grand sceau de cire jaune : il est permis à Jean Anisson Directeur de l'Imprimerie Royale, d'imprimer un Livre intitulé *L'origine du Royaume de Sicile & de Naples, contenant les avantures & les conquêtes des Princes Normands qui l'ont établi*, & ce pendant le temps de trois années consécutives, à commencer du jour qu'il aura été achevé d'imprimer pour la premiere fois : avec deffenses, &c.

Registrées sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 22. Fevrier 1701. Signé, BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 30. d'Avril 1701.

HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE PREMIER.

De tous les Etats qui se sont élevez dans l'Europe depuis l'Empire Romain, il n'y en a guéres dont l'Histoire fournisse des évenemens si extraordinaires, que celle du Royaume de Sicile & de Naples. Pour peu qu'on jette les yeux sur la suite des faits dont elle est remplie, rien ne paroist

plus propre à instruire l'esprit, & à le divertir en mesme temps. On en jugera par l'ouvrage que je donne ici, qui contient la naissance & comme les prémices du Royaume dont je parle ; car au lieu que les autres Etats n'ont rien d'ordinaire dans leurs commencemens que de rebutant & d'obscur, l'origine de celuicy n'a rien au contraire qui n'intéresse, & qui ne brille également.

C'est une poignée de gens qui viennent de la France par mille avantures se rendre maistres du plus beau païs du monde ; c'est une seule famille de Gentilshommes de Normandie, qui soutenus d'un petit nombre de leurs compatriotes, s'établissent dans les confins de l'Empire d'Orient, & de l'Empire d'Occident, servent d'abord l'un & l'autre des Empereurs, & peu aprés remportent sur eux les plus mémorables victoires ; délivrent l'Italie des incursions & du joug des Infi-

déles, & agissent toûjours constamment en faveur des Papes, jusqu'à leur faire violence pour les faire entrer dans leurs vrais avantages; en un mot, ce sont cinq ou six Cavaliers, enfans d'un mesme pere, qui ménagent si heureusement leurs propres intérests avec les intérests de l'Eglise, qu'ils deviennent ainsi les Princes d'une florissante Monarchie, dont ils laissent la supréme domination au Saint Siége. Tel est l'établissement du régne des Normands en Italie, Fondateurs du Royaume de Sicile & de Naples, ce qui fait, si je ne me trompe, un morceau d'Histoire des plus engageans.

La France & l'Italie y doivent sur tout prendre part. La France, puisqu'elle a produit les Héros qui ont formé cet Etat, auquel elle a donné depuis des Rois de son sang dans les deux branches d'Anjou, & sur quoi elle a conservé des droits où elle semble rentrer aujourd'hui en la

personne d'un autre Duc d'Anjou, qui devenant Roy d'Espagne, devient aussi Roy de Sicile & de Naples. L'Italie, puis qu'elle a été le Théatre de tant d'évenemens si dignes d'estre rapportez dans une juste étenduë, ce qui n'a point encore été fait par les Italiens mesmes, quelque admirable talent qu'ils aient d'ailleurs pour écrire l'Histoire. Mais afin de commencer celle-cy d'une maniére qui donne du jour à toute la suite de la narration, il est à propos de tracer d'abord un plan de ce qu'étoit l'Italie, quand les Normands y vinrent la premiére fois.

Charlemagne ayant été couronné Empereur d'Occident aprés avoir poussé ses conquestes jusques vers la Calabre; la moitié de l'Italie, qui est entre Rome & les Alpes, demeura à cet Empire; & l'autre moitié à l'Empire d'Orient, excepté les environs de Rome du costé de

Benevent qu'on laissoit à l'Eglise comme son Domaine. Depuis ce temps-là les Empereurs soutenoient leur Souveraineté chacun de leur costé, & s'étendoient dans l'occasion sur les terres de l'autre Empire. D'ailleurs, comme ils ne demeuroient pas dans le païs, ils avoient une peine extrême à tenir en bride les Italiens, qui tachoient à s'affranchir du joug de l'obéïssance, & qui étoient les peuples les plus malaisez du monde à gouverner. La plûpart étoient des restes de ces Lombards, qui plus de quatre siécles auparavant avoient inondé l'Italie: bien que leur Royaume eust été aboli par Charlemagne, divers Seigneurs de leur nation s'y étoient conservé (à l'ombre de quelque hommage qu'ils rendoient à l'un des deux Empereurs) l'autorité absoluë en des contrées, & des forteresses particuliéres. Au reste ils avoient toûjours quelque chose à

démêler entr'eux, ou avec les Empereurs dont ils relevoient, ce qui remplissoit le païs de guerres, ou plûtost de perpetuels brigandages.

La Partie Méridionale de l'Italie que nous devons considerer davantage icy, étoit encore plus sujette à toutes sortes de troubles. Les Grecs y vouloient absolument dominer selon leurs anciens droits; mais les Habitans, & les Princes Lombards ne vouloient plus de leur domination qu'ils regardoient comme étrangére, & mesme comme tirannique. Les uns & les autres ne pouvant venir à bout de ce qu'ils prétendoient, se firent mutuellement assez de peine pour attirer les Sarrasins leurs communs ennemis, qui regnoient alors en Afrique, & qui s'étoient emparez de la Sicile. Ce fut à peu prés dans ces conjonctures que se firent les premiéres courses des Normands en Italie au commencement de l'onziéme siécle.

La dévotion à la mode étoit alors de faire le pélerinage de Jérusalem. Les Chrétiens du Septentrion, & sur tout les Normands, étoient plus susceptibles que les autres de cette pieuse inclination. Ils aimoient naturellement à quitter leur païs, & à se répandre de tous côtez ; ils alloient par troupes faire leurs pélerinages, & revenoient de mesme pour voyager plus seurement. D'ailleurs comme ils étoient bienfaits, grands, robustes, aguerris, vaillans, en quelque petit nombre qu'ils fussent ils valoient une armée entiére. En effet quarante, ou tout au plus, selon d'autres Auteurs, cent de ces Pélerins mirent en déroute des milliers de Barbares.

1002.
Leo Ost. Chronic. Cass. l. 2. c. 38. Maimb. Ord. Vital. Guillelm. Gemmet. Hist. Eccl. Norm.

En revenant par mer de la Terre-Sainte, ils avoient relâché à Salerne, où ils furent tres-bien reçûs. Guaimare qui en étoit le Prince, les avoit invitez à y demeurer pour

ſe délaſſer des fatigues du voyage, & pour reſpirer un peu la douceur du païs : il fut bien payé de ces avances. Les Sarraſins, qui venoient ſouvent d'Afrique, & de Sicile mettre les peuples d'Italie à contribution, s'attachérent à Salerne, & vinrent avec une flotte conſidérable à la hauteur de cette place, ménaçant de la ruiner ſi elle ne ſe rachetoit par une fort groſſe ſomme. Le Prince, qui ne voyoit aucun moyen de ſe défendre, ſe diſpoſe à payer. Pendant qu'il étoit occupé avec ſes Officiers à faire contribuer ſes ſujets, les Sarraſins ſortirent de leurs vaiſſeaux, mirent pied à terre, & remplirent l'eſpace qui eſt entre la mer & la ville : c'étoit une plaine couverte d'herbe ; ils en firent un lieu de repos & de divertiſſement, & s'y livrérent à la joye & à la bonne chére. Les Normands qui les virent en furent indignez, & ne le furent guére moins

de la tranquillité du Prince & des Habitans de Salerne ; ils en firent d'obligeans reproches à leurs bienfaicteurs, & leur représentérent quel opprobre c'étoit de souffrir leurs ennemis triompher avec tant d'insolence, & de se disposer encore à payer eux-mesmes les frais du triomphe. Quoy, leur dirent-ils, vous ne pensez qu'à donner vostre rançon comme feroient des femmes, & non pas à vous défendre comme le doivent de vaillans hommes ? Ils n'en demeurérent pas à la simple exhortation : ils donnérent en mesme-temps l'exemple, prirent les armes sur le champ, & coururent hors de la ville fondre inopinément sur les Barbares, qui ne s'attendoient à rien moins, & qui se tenoient au contraire fort en seureté, comptant sur la lâcheté des gens du païs. Ils commencérent à les charger, en tuérent un nombre considérable, mirent tous les au-

tres en fuite, & les contraignirent à rentrer dans leurs vaisseaux beaucoup plus promptement qu'ils n'en étoient sortis : au lieu du butin que les Sarrasins s'étoient flatté de faire, ils en laissérent un tres-ample dans la plaine. Comme ils y étoient descendus pour y faire un régal plûtost qu'un siége de ville, ils y avoient des vases d'or & d'argent, & quantité de meubles précieux ; mais n'ayant pas eu le loisir de les emporter, les Normands le firent pour eux, & revinrent chargez de ces riches dépoüilles.

On peut juger combien cette expédition causa d'admiration & de joye dans la ville. Tout y retentissoit des louanges des Pélerins, & des bénédictions qu'on leur donnoit. Le Prince en particulier ne sçavoit de quelle maniére leur témoigner sa reconnoissance, il voulut leur faire de superbes présens, il les conjura de demeurer dans le

païs, & leur y proposa les établissemens les plus honorables ; mais ils protestérent qu'ils n'avoient agi par aucun interest, & qu'ils ne vouloient point d'autre récompense que le plaisir d'avoir satisfait à leur pieté en combattant pour les Chrétiens contre des infidelles. Cependant, pour correspondre aux honnestetez de Guaimare, & au desir qu'il témoignoit d'avoir auprés de soy des hommes si braves, ils luy promirent ou de revenir eux-mesmes, ou de luy envoyer de jeunes gens de leur nation, qui les vaudroient bien. Ils se mirent donc en état de retourner dans leur patrie, qu'ils brûloient d'envie de revoir, ne fût-ce que pour y raconter les heureuses avantures de leur voyage. Le Prince ne pouvant plus les arrester chercha par inclination, & par interest les moyens d'attirer leurs compatriotes en Italie. Dans cette veuë il fit mille nouveaux

honneurs à ses généreux défenseurs, lorsqu'ils se rembarquoient pour la Normandie; il les fit accompagner jusque dans leur païs de plusieurs de ses Officiers, avec des barques chargées des fruits les plus exquis, il y ajouta aussi des vestemens précieux d'or & de soye, & de riches harnois de cheval capables de donner dans les yeux d'une nation qu'il reconnoissoit aimer l'éclat & la gloire. Les projets de Guaimare eurent leur effet, & cet air de libéralité & de magnificence fut non-seulement une invitation; mais encore un attrait à la nation Normande pour venir dans la Poüille.

Une affaire d'éclat, qui étoit survenuë à la Cour de Robert Duc de Normandie, contribua beaucoup à faire prendre cette route à un grand nombre de personnes, & mesme d'une qualité distinguée. Un Seigneur nommé Guillaume Repostel s'étoit vanté publiquement d'avoir

Oderic. Vital. l. 3. Hist. Eccl. Chron. Cass. ibid. Guill. Gemmet. l. 7. c. 30.

reçû des faveurs de la fille d'un autre Seigneur nommé Osmont-Drengot qui outré de cette injure, chercha à s'en venger ; & trouvant son ennemy dans un bois, il luy passa sa lance au travers du corps, proche mesme du Duc Robert qui prenoit avec sa Cour le plaisir de la chasse. Il fallut échapper à l'indignation du Souverain ; & pour cet effet, Osmont se sauva d'abord en Angleterre, puis en Bretagne, & enfin voyant une si belle porte ouverte en Italie, résolut de s'y retirer ; il y alla effectivement suivi de ses fréres, de ses fils, de ses neveux, & de plusieurs de ses amis. Chacune de ces circonstances ne se trouvent pas les mesmes par tout, non plus que les noms de ces Seigneurs, car divers Auteurs les rapportent diversement ; mais il est toûjours certain qu'une grande troupe d'illustres Normands arrivérent vers ce temps-là dans la Poüille,

où le souvenir de ce qu'avoient fait leurs compatriotes à Salerne les fit recevoir avec beaucoup de joye, & avec de grandes marques d'estime. Quelques-uns disent qu'ils allérent d'abord à Bénevent ; d'autres qu'ils furent encore au service du Prince de Salerne, & d'autres qu'ils vinrent à Capouë. Toutes ces choses peuvent estre vrayes : car ces nouveaux Normands, un peu moins desinteressez que ceux qui avoient combattu à Salerne, étoient prests de se donner à ceux qui payeroient mieux leurs services ; & les Princes de la Poüille ayant également à se deffendre contre les Sarrasins, & contre les Grecs, avoient aussi interest chacun de leur costé à s'attacher le plus qu'ils pouvoient de ces braves gens, dont ils espéroient tirer un si grand avantage.

1018. *Ost. l. 2. c. 39.* En effet, les Normands rendirent bien-tôt d'importans services à l'Italie en général, sous la conduite

d'un Grand-Seigneur du païs appellé Melus homme illustre & dont il est à propos de donner icy quelque idée. Il étoit de Bary, & s'étoit distingué par son mérite, son adresse, & sa prudence extraordinaire. Comme ses Compatriotes souffroient fort impatiemment la domination des Grecs, qu'un Officier général nouvellement établi sous le nom de Catapan rendoit plus insuportable que jamais ; il entra dans le ressentiment des gens de son païs, & les trouvant disposez à une révolte, il se mit à leur teste avec un autre brave homme nommé Dattus qui étoit son cousin : se voyant ainsi soutenu, il se promit de mettre tout le païs en liberté. Mais que sert-il de compter sur des peuples lâches ? ils ne tardent guéres à devenir infidéles. Ceux de Bary, voyant que l'armée des Grecs approchoit de leur Ville, au lieu de penser à se deffendre, ne penserent

qu'à faire la paix aux dépens de Melus ; & offrirent à ses ennemis de le leur livrer. Comme il apprit qu'on le trahissoit, il s'enfuit sécrettement avec Dattus à Ascoli ; & ne s'y croyant pas assez en seureté il se retira encore plus loin, tandis que ses perfides citoyens, pour gagner les bonnes graces des Grecs, envoyerent à Constantinople Maranthe sa femme, & son fils Argyre. Il se consola d'un traittement si cruel par l'espérance de se vanger, & la conçeût en arrivant à Capouë où il trouva les Normands qui y étoient venus depuis peu. Il avoit déja connu leur caractére, ayant rencontré dans ses courses quelques-uns d'eux, qui alloient visiter le Mont-Cassin, & il les avoit conjurez d'attirer en Italie le plus qu'ils pourroient de leurs compatriotes pour faire la guerre sous sa conduite. Les trouvant donc tres-propres à ses desseins, il se les attacha

par de grandes promesses, & ayant encore levé d'autres troupes chez les Princes Lombards dont il sollicitoit le secours, il fit une armée qu'il mena incontinent contre les Grecs. Il les attaqua, les défit en trois batailles consécutives, & se rendit maistre de plusieurs Villes de la Poüille; mais il perdit tout le fruit de ses victoires dans un quatriéme combat qui se donna auprés de Cannes, lieu déja fameux par l'ancienne défaite des Romains. Il y fut vaincu plûtost néanmoins par la trahison d'un des siens, que par la force des Grecs. Les Normands luy demeurérent fidéles, & se battirent avec une extrême valeur, ce qui ne les empescha pas de perdre un grand nombre de leurs gens. Melus voyant son parti trop affoibli pour le pouvoir soûtenir sans un secours considérable, recommanda tous les Normands qui luy restoient à Pandolphe de Sainte Aga-

1018.

Ost. l. 2. c. 38. the Prince de Capouë, & à Guaimare Prince de Salerne, & partit incessamment afin d'aller en Allemagne trouver l'Empereur Henry. Il luy representa le déplorable état de l'Italie, laquelle étoit en danger d'estre enlevée à l'Empire d'Occident, & voulut l'engager ainsi par ses interests les plus essentiels d'envoyer une grosse armée contre les Grecs, ou mesme de venir la commander en personne. Il fit deux fois pour ce sujet le voyage d'Allemagne, & mourut dans ses négociations auprés de Henry.

Quelque perte que fissent les Normands à la mort de Melus, ils ne demeurérent pas sans employ. 1021. Ost. l. 2. c. 39. Athenolphe Abbé du Mont-Cassin se servit d'eux pour défendre les biens de l'Abbaye, contre les violences des Comtes d'Aquin, qui en usoient comme s'ils avoient eû droit de vivre aux dépens du Monastére. Les Normands les rangé-

rent à la raison, faisant assiduëment la garde dans un bourg nommé Pinlataire où ils avoient esté postez, & s'acquittant de la commission qu'on leur avoit donnée avec toute la vigueur & toute la fidelité possible.

D'un autre côté une troupe de leurs compagnons avoit suivi Dattus, qui s'étoit retiré avec sa famille sous les auspices du Pape Benoist VIII. dans la Tour de Gagliane, laquelle étoit du Domaine de l'Eglise. Il y sembloit estre en seureté puisque la ville de Capouë devoit le mettre à couvert de l'insulte des Grecs ; mais Pandolphe de Sainte Agathe trahit la cause de son païs par une négociation où l'Abbé du Mont-Cassin son frere, l'avoit fait entrer. Bogano nouveau Catapan ayant fait une grande donation à ce Monastére, avoit mis par là dans ses interests Athenolphe, qui y avoit attiré Sainte

Agathe ; celuy-cy mesme venoit tout récemment d'envoyer à l'Empereur de Constantinople des clefs d'or pour marque de son dévouëment, ainsi il ne pouvoit pas manquer de donner passage à Bogano, qui vint avec son armée attaquer Dattus à Garigliane.

Les assiégez se deffendirent avec beaucoup de courage pendant deux jours ; mais il fallut enfin que la valeur cedât à la force. Bogano prit la place, & traitta avec une extrême rigueur tous ceux qu'il y trouva : il épargna seulement les Normands à la pressante sollicitation de l'Abbé du Mont-Cassin ; mais il ne voulut jamais se relâcher à l'égard de Dattus, & ce Capitaine infortuné fut mené à Bary, où il souffrit le supplice des parricides, étant jetté à la mer dans un sac.

Glab. l. 3. c. 1. Bar. ann. 1017.

C'est vers ce temps-cy qu'il faut placer l'expédition particuliére d'un Seigneur dont parle un Historien

François, ſi pourtant elle eſt différente de celles que nous avons déja rapportées, car la reſſemblance du nom & des avantures pourroient en faire douter. Quoy qu'il en ſoit, voilà comme Glaber, l'Auteur que nous venons de citer, raconte la choſe. Un Cavalier de Normandie appellé Rodolphe ayant encouru la diſgrace de ſon Prince, il ne délibéra pas long-temps ſur ce qu'il avoit à faire dans cette conjoncture. L'exemple d'Oſmond le luy montroit ſuffiſamment ; il vint donc en Italie trouver le Pape Benoiſt VIII. il luy expoſa toutes ſes avantures, & le charma par ſon air vaillant & délibéré. Le Pape luy marqua l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne, & qu'il auroit une extrême paſſion d'oppoſer un Guerrier comme luy à l'inſolence des Grecs. Rodolphe conſentit avec joye à ce qu'on ſouhaittoit de luy. Il demanda ſeulement du ſecours, & le Pa-

pe luy en donna pour aller joindre les Seigneurs Lombards, qui étoient à Bénevent afin qu'ils le missent à la teste de leurs troupes. On suivit les intentions du Pape, & l'on s'en trouva bien. Rodolphe mit en pieces une bonne partie des Grecs; les autres qui étoient dans le reste de la Poüille allarmez de ce desastre se réünirent tous ensemble pour venir contre luy: il les vainquit encore, & les obligea d'abandonner beaucoup de leurs places; ils se virent mesme si affoiblis, qu'ils furent obligez d'envoyer en diligence à Constantinople, pour faire venir une fois plus de troupes, qu'ils n'en avoient eu d'abord.

Cependant le bruit des exploits qu'une poignée de Normands faisoient dans la Poüille se répandoit de tous côtez, & flatta si fort l'esprit de leurs compatriotes, qu'ils venoient tous par bandes de leurs païs les uns aprés les autres, prendre

part à la gloire que leur nation acqueroit en Italie. Le Duc Richard en fut luy-mesme touché ; non-seulement il ne retenoit plus ses sujets comme il avoit fait auparavant, mais encore il les exhortoit luy-mesme à partir. Il en vint beaucoup par terre qui se trouvérent ensemble à un détroit des Alpes appellé le Mont-Jove. Il étoit gardé par les habitans qui n'y laissoient passer personne, sans exiger une somme d'argent. Les Normands n'en avoient point à donner, & d'ailleurs n'étoient pas gens à se laisser arrester ; il falloit se battre, ils y furent bien-tôt résolus. Ils chargérent les Gardes, & forcérent tout ce qu'on leur put opposer ; aprés quoy ils vinrent avec la mesme rapidité soutenir l'armée de Rodolphe. Mais ce Capitaine voyant que le nombre de ses compatriotes diminuoit peu à peu, & qu'il ne falloit pas espérer de gran-

des conqueftes avec les foldats du Païs, alla en perfonne comme Melus l'avoit fait, trouver l'Empereur Henry, & luy rendre compte de la fituation des affaires d'Italie. L'Empereur luy donna, par mille careffes & par de riches préfens, des marques d'une tres-haute eftime, & fuivit exactement fes confeils, venant faire dans la Poüille une fameufe expedition où les Normands
1022. eurent beaucoup de part: Rodolphe avec plufieurs des fiens retourna enfuite couvert de lauriers en fa patrie. Le Duc Richard luy fit un tres-bon accueil, ne paroiffant plus fe fouvenir de la faute qu'il avoit faite autrefois, & qu'il avoit effectivement bien effacée par la gloire qu'il avoit acquife à fa Nation. Cependant il étoit demeuré encore en Italie un affez bon nombre de Normands: l'Empereur les employa pour y maintenir fon autorité qu'il venoit d'affermir par fes armes,
ayant

ayant défait les Grecs, & tiré raison des deux Princes Lombards qui luy avoient manqué de fidelité; car l'Abbé Athenolphe avoit été contraint de s'enfuir à Constantinople, & son frere Pandolphe de Capoüe avoit été mis aux fers, & envoyé en Allemagne. Henry étoit obligé d'y ramener aussi son armée à cause que les Allemands, dont elle étoit composée, ne pouvoient plus soutenir les chaleurs excessives de la Poüille. Il confia donc aux Normands les desseins qu'il avoit sur l'Italie; il leur recommanda en particulier de secourir, s'il en étoit besoin, les deux neveux du grand Melus qu'il venoit de faire Comtes, & Pandolphe de Theane qu'il avoit fait Prince de Capoue à la place de Pandolphe de sainte Agathe. Quelque obligation qu'eussent aux Normands les Princes Lombards dont ils s'étoient si bien servis contre les Grecs, ils commencerent à les App. l. 1. Ost. l. 2.

mépriser, soit qu'ils crussent pouvoir se passer d'eux, où qu'ils eussent un chagrin secret de les voir attachez au service de Henry. Ils les laissoient errer dans les bois, & dans les montagnes sans leur donner seulement un lieu de retraite, & ils en vinrent jusqu'à refuser de leur payer la solde accoûtumée. Une si lâche ingratitude ne nuisit qu'aux ingrats; car les Normands n'étant pas d'humeur à souffrir cette injustice, prirent les armes contre les habitans du pays : ils vinrent bientôt à bout de les ranger à la raison, & pour obtenir plus seurement ce qu'ils vouloient, ils se firent un Chef de leur Nation. Le Premier qu'ils se choisirent étoit fort propre à soutenir leurs interests. Il s'appelloit Turstin homme d'un mérite accompli pour le poste auquel on l'élevoit; il avoit sur tout une force de corps presque miraculeuse; on rapporte de luy qu'é-

Guill. Gem. Hist. Northm. lib. 7.

tant encore en Normandie, il arracha une Chevre de la gueule d'un Loup, & que ce Loup entrant en fureur, parce qu'on luy ôtoit sa proye; Turstin le prit à pleines mains & le jetta contre un mur aussi aisément que si c'eût été un petit chien : un homme de ce caractere devoit être fort redouté des habitans de la Pouille; aussi ne cherchoient-ils qu'à le faire mourir. La crainte leur fit pourtant cacher leur mauvais dessein sous de grandes apparences d'amitié; ils l'engagerent à une partie de promenade, où il arriva une chose qu'on auroit peine à croire, si elle n'étoit rapportée par un Auteur trés-religieux. On pretend donc qu'ils le conduisirent en un lieu où se retiroit un Dragon d'une grandeur énorme : aussitôt qu'ils apperceurent de loin venir cet animal affreux, ils prirent tous la fuite, & abandonnerent Turstin; surpris de cette précipitation il en

Guillel. Gemm. l. cit. sup.

demandoit le sujet à son Ecuyer qui étoit à ses côtez, lorsqu'il vit prés de luy le Dragon, dont les yeux étincelans sembloient jetter des flames de toutes parts, & dont la gueule béante menaçoit d'engloutir la tête de son cheval; mais sans s'étonner, il tira son sabre & en déchargea sur la bête un coup si terrible, qu'il la jetta par terre. Il périt pourtant luy-même par sa propre victoire; l'haleine infecte du Dragon expirant l'empoisonna, & il en mourut trois jours aprés. Il eut des successeurs capables de venger sa mort: le plus considerable fut Ranulphe, qui le premier de sa Nation porta en Italie la qualité de Prince. Comme il n'avoit pas, pour réussir dans ses desseins, toute la force necessaire; il falloit y suppléer par l'adresse. Le Chef des Normands n'en manquoit pas, & il le monstra bien. Le Prince Theane de Capouë étant alors

Gemm. ibid. App. l. 2.

broüillé avec Guaimare de Salerne; Ranulphe fit quitter aux siens le party du premier, dont ils avoient été mal recompensez, pour s'attacher tout-à-fait au second qui n'en avoit peut-être pas mieux usé avec eux, mais qui étoit le plus puissant. En effet Guaimare avoit gagné les bonnes graces de Conrad successeur de Henry, & avoit même obtenu de ce nouvel Empereur la délivrance de Pandolphe de sainte Agathe qui étoit son parent, & qu'il prétendoit faire rentrer dans la Principauté de Capouë. Sainte Agathe secouru de Guaimare & des Normands, vint à Capouë même assieger Théane. Ce Prince se deffendit pendant six mois; mais se voyant à l'extremité, il se retira à Naples, où il fut reçeu favorablement de Sergius qui en étoit Duc. Les Normands voulurent avec raison se prévaloir des services qu'ils venoient de rendre à *Ost. l. 2. c. 59.*

App. l. 1. Guaimare & à sainte Agathe pour se procurer des avantages solides, & 1025. durables ; bien qu'on ne s'empressast 1026. pas trop encore à les recompenser ; on ne pouvoit pas du moins les empêcher de se recompenser eux-mêmes en s'établissant où ils pourroient. Ils chercherent un lieu qui fût propre à se faire une habitation commode : ils prirent d'abord un endroit qu'on croit être aujourd'huy *Ponte Felice*, qui paroissoit trés-fertile : mais quand ils se disposoient à y bâtir, le fond de la terre se trouva n'être qu'un marais : ils l'abandonnerent pour aller prés de-là commencer la ville qui dans la suitte fut appellée de leur nom, *Averse la Normande*, & qu'ils possederent sous le titre de Comté à l'occasion que je vais dire.

Sainte Agathe qui étoit toûjours un esprit méchant, n'avoit pû long-temps souffrir que Pandolphe de Théane eût trouvé un asyle auprés

de Sergius; il en voulut du mal à ce Duc, & l'année suivante tourna ses armes contre lui, se rendit maître de Naples, & contraignit Theane 1030. de se refugier à Rome, où il mourut bien-tôt dans un triste exil. Ost. l. 2. c. 59. Sergius avoit été traitté avec trop d'injustice pour ne mériter pas du secours. Il demanda celuy des Normands; ils l'accorderent d'autant plus volontiers, qu'il les assura d'en user à leur égard plus genéreusément que n'avoit fait jusqu'alors aucun des Princes Lombards: sur ces promesses ils luy aiderent à rentrer dans sa Principauté, & en chasserent sainte Agathe trois ans aprés qu'il s'en étoit emparé. Sergius leur tint parole, fit une étroite alliance avec eux, épousa même une parente de Ranulphe, & luy donna App. l. 1. avec le titre de Comte tout le ter- Summ. l. 1. ritoire de la ville que bâtissoient les Normands, qui relevoit du Duché de Naples; & comme il s'ap-

pliquoit à les entretenir dans une extréme aversion pour le Prince de Capoüe, l'on tient que c'est de-là que la ville fut nommée *Averse.*

Ranulphe se voyant établi, travailla à s'y fortifier, & commença à se donner des airs de Prince. Il envoya des Ambassadeurs au Duc de Normandie inviter ses chers compatriotes à venir goûter avec luy les douceurs d'un pays, où il avoit déja une si belle domination, & dont ils pouvoient se rendre entierement les maîtres. C'est à cette occasion qu'il vint de nouveau en Italie un bien plus grand nombre de Normands, qu'il n'en étoit encore venu, & c'est avec eux qu'arriverent les aînez de Tancrede de Hauteville Chef de la famille d'où sont sortis les Heros de cette Histoire.

Gaufr. Malat. l. 1. c. 4. & seq.

C'étoit un homme de qualité dés environs de Coutance dans la

basse Normandie ; il n'étoit pas riche, & il ne luy restoit guere du patrimoine de ses Ancêtres que le fief de Hauteville dont il portoit le nom. Quelque peu accommodé qu'il fût, il ne pensa point à rétablir ses affaires, en épousant une femme qui eût du bien ; il en voulut avoir une qui eût de la naissance, & de la vertu. Celle qu'il prit s'appelloit Morielle : aprés la mort de cette premiere femme, il en prit une seconde du caractere de la premiere, qui se nommoit Frasende ; il eût de ces deux mariages un grand nombre d'enfans tout-à-fait dignes de lui. Il en eût cinq de Morielle, à sçavoir Guillaume surnommé Bras de Fer, Drogon, & Omfroy, qui furent les trois premiers Comtes de la Poüille, & puis Geofroy, & Serlon. Il en eut sept de Frasende ; l'aîné desquels fût Robert, surnommé Guiscard ; c'est-à-dire en vieux langage Normand, fin & rusé ; qui

devint Duc de la Poüille & de la Calabre ; le second étoit Mauger ; le troisiéme, Guillaume ; le quatriéme, Alveredo ; le cinquiéme, Humberd ; le sixiéme, Tancrede ; le septiéme & le dernier, fut Roger, qui conquêta la Sicile, & en établit la Monarchie.

Ces douze enfans furent élevez selon leur naissance dans de grands sentimens de pieté & d'honneur, & dans tous les exercices qui ont le plus de rapport à l'art militaire. On les accoûtumoit à manier des Chevaux, & des armes, & ils faisoient leur occupation de toutes les choqui servent à former le cœur, l'esprit, & le corps des jeunes Gentilshommes.

Amesure qu'ils avançoient en âge, ils augmentoient aussi en sagesse. Voyant donc que leur pere avoit peu de bien, & craignant qu'aprés sa mort, un héritage léger à partager, ne fût pour eux une source de mi-

féres & de discordes ; ils penserent à prevenir un si grand mal, resolurent entre eux de travailler à s'avancer chacun de leur côté, & convinrent que les aînez devant servir d'exemple aux cadets, sortiroient les premiers du païs.

En effet, étant allé tenter fortune en divers lieux ; ils aboutirent enfin en Italie avec les autres Normands. Ils furent d'abord attachez au Prince de Capoüe, & ensuite à Guaimare, de Salerne, qui les voyant fort distinguez parmi ceux de leur Nation, les distingua fort aussi ; car ce Prince, soit par inclination, soit par politique, ayant toûjours gardé des Normands auprés de lui, avoit pour eux de grands égards ; il avoit même engagé l'Empereur Conrad de donner à Ranulphe l'investiture de la Comté d'Averse ; mais dans la suite, comme leur puissance s'augmentoit de plus-en-plus, on la lui rendit suspecte. Le 1035. *Ibid.*

crédit que s'attiroient en particulier les enfans de Tancrede dans Salerne même, lui donnoit de l'ombrage, quoiqu'il n'osât en rien marquer; ainsi trouvant l'occasion d'éloigner honorablement des gens à qui il craignoit également de faire chez lui ou du bien ou du mal, il ne la laissa pas échaper. Voici celle qui se presenta.

Hist. Byzant. Summ. L'Empereur de Constantinople Romain Diogéne, ayant été mis à mort par Michel Ducas que le peuple venoit d'élever sur le trône; ce nouvel Empereur voulut justifier par une conquête considérable, le choix qu'on avoit fait de lui. Il forma le dessein de chasser les Sarrasins de la Sicile, & de la remettre sous la domination des Grecs, envoyant pour cet effet une armée en Italie sous la conduite de George Maniacés. *Fasel. Sum.* Ce Capitaine étant arrivé, mit tout en œuvre pour executer le dessein de son maître; il sollici-

ca au nom de l'Empereur, le Prince de Salerne, de lui faire avoir quelques-uns des ces braves Normands, qui s'étoient acquis depuis peu d'années tant de réputation en son païs; l'asseurant que s'il le faisoit, on ne manqueroit pas dans l'occasion de reconnoître, & de récompenser ce service.

Il ne falloit pas à Guaimare, comme nous avons vû, de si grandes promesses pour le faire consentir à ce qu'on lui demandoit; il avoit plus d'envie d'envoyer les Normands que Maniacés ne souhaitoit de les faire venir. Il leur exposa donc la chose, la leur fit voir par les plus beaux endroits, & ajoûta encore de lui-même des promesses fort avantageuses à celles qu'il faisoit au nom de l'Empereur. Il n'eut pas de peine à déterminer les gens à qui il parloit; ils voyoient de la gloire à acquerir, & leur interest à ménager; c'en étoit assez pour eux; &

sans s'inquiéter des veuës particulieres de Guaimare qu'ils ne laissoient pas d'apercevoir ; ils acceptérent le parti qu'il proposoit. Ils partirent de Salerne au nombre d'environ trois cens, ayant à leur tête trois des enfans de Tancrede, Guillaume, Drogon, & Omfroy.

On ne peut exprimer la joye qu'eut Maniacés de les voir ; leur presence sembloit l'assûrer du succés de son entreprise. Il fit incessamment preparer sa flotte, alla fondre en Sicile avec toutes ses troupes, aborda à Messine, & l'assiegea. Les Messinois se défendirent vigoureusement d'abord, faisant de frequentes sorties, où les Grecs étoient toûjours fort maltraitez ; mais dés qu'on eût fait avancer les Normands, la scéne changea bientôt. Les Sarasins déconcertez par une maniere de combattre, qu'ils ne connoissoient point, eûrent beau faire les derniers efforts pour se sou-

tenir, on les chargea d'un air furieux, & on les poursuivit jusqu'aux portes de la ville, avec un tres-grand carnage. Les habitans saisis de frayeur, ne pensérent plus qu'à se rendre, & le firent en effet. Maniaces voyant que c'étoit aux Normans seuls qu'il avoit obligation de cette belle conquête, redoubla l'estime qu'il avoit pour eux, & leur fit des presens avec de nouvelles promesses pour les animer de plus-en-plus à bien combattre. On avança dans le païs, & l'on s'empara d'un grand nombre de postes considérables; on alla jusqu'à Syracuse, où Arcadius qui y commandoit vint au devant de l'armée des Grecs, l'attaqua, & la mit en desordre. Il s'en applaudissoit fiérement, lorsque Guillaume avança tête baissée, & lui porta un coup de lance si violent, qu'il le jetta mort à ses pieds. Les Grecs & les Sarazins en furent également étonnez,

Fasel. Sum. Malaterr. lib. citatis.

& lon tient que c'est à cette occasion qu'on donna à Guillaume le surnom de *Bras-de-Fer.*

Cependant les infidéles, aprés avoir perdu leur Chef, ramassérent toutes leurs troupes, & en ayant fait une armée de soixante-mille hommes, vinrent encore presenter la bataille aux Chrétiens. Guillaume & les siens, se mirent aussi-tôt à la tête des Grecs, soûtinrent le choc avec leur vaillance, & avec leur bonheur ordinaire, & demeurérent pléinement victorieux. Tandis qu'ils poursuivoient fort loin ce grand nombre d'ennemis qu'ils avoient mis en fuite, les Grecs demeurérent au champ de bataille; & profitant de la victoire dont ils n'avoient guére été que les spectateurs, prirent toutes les dépouilles des Sarasins & les partagérent entre eux, sans en laisser rien aux braves gens qui les avoient si bien achetées. Ceux-ci étant de retour,

voulurent avoir raiſon du tort qu'on leur faiſoit. Ils étoient déja mal contens qu'on n'eût donné qu'à des Grecs le Gouvernement des places qui avoient été priſes, au lieu d'en faire part auſſi aux Normands, ainſi qu'on en étoit convenu. Ils firent donc demander à Maniaces comment il l'entendoit, & s'il approuvoit ce qui s'étoit paſſé. Le Capitaine Grec auſſi peu équitable, que ſes Soldats avoient été infidéles, ſe ſentit bleſſé de cette demande; & la regardant comme un attentat à ſon autorité, s'en prit à celui qui lui portoit la parole: c'étoit un habile Lombard nommé Ardoüin qui s'étoit attaché aux Normands;& qui ſcachant trés-bien le Grec, leur ſervoit d'interprete. Il s'étoit chargé volontiers d'aller faire des plaintes au Général de qui il croyoit d'ailleurs avoir ſouffert une injuſtice; car ayant pris un trés-beau cheval à un Sarazin qu'il avoit ter-

rassé, on le lui demanda de la part de Maniaces; & comme il refusoit de le donner, on le lui enleva par force. Maniaces de son côté ne lui vouloit pas de bien depuis cette resistance, & ne balança pas à le faire punir de la hardiesse avec laquelle il parloit au nom des Normands: il le fit fouetter tout au tour du Camp, & le renvoya ainsi à ceux qui l'avoit député. L'ignominie retomboit toute entiere sur eux, & ils la ressentirent vivement; ils vouloient même sur le champ prendre les armes contre les Grecs pour laver dans leur sang l'affront qu'ils venoient de recevoir. Mais Ardoüin tout irrité qu'il fût, les empêcha de se venger si tôt, afin de se venger avec plus de fruit, & pour aller se dédommager dans la Poüille du tort qu'on leur faisoit en Sicile. Plus adroit que les Normands mêmes, il les engagea de la sorte à dissimuler jusqu'à ce qu'il

eût fait une chose qu'il rouloit dans sa tête, dont l'exécution étoit necessaire à ses desseins.

Il vient donc paroître en la presence de Maniaces avec des habits tres-propres, comme s'il les eût receus des Normands pour récompense du mauvais traitement qu'il avoit essuyé à leur sujet. Il paroissoit effectivement en être consolé, & s'entretenoit tranquillement avec tous les Grecs de sa connoissance. Il eut ainsi le moyen de venir trouver le Secretaire de Maniacés qui étoit de ses amis; il le gagna encore davantage par des presens, & fit si bien, qu'il en obtint un passe-port pour aller en Calabre avec quelques-uns des siens. Maniacés qui ne se doutoit de rien, témoignoit être fort content des manieres souples, & dociles que montroit Ardoüin, tandis qu'on rioit tout haut dans le Camp de sa simplicité, & de la honte de ceux pour qui il a-

Malat. l. 1. Summ.

voit si tristement négocié; mais on n'eut pas long-tems sujet de rire; une nuit, ils se retirérent tous en secret, & traversérent le Phare à la faveur du passe-port sans aucun obstacle.

Vasil. Bonfigl. On lit dans des histoires modernes, qu'ils avoient eû aussi de Maniacés même la permission de passer en Calabre pour y faire leur quartier d'hyver; mais quelque vraysemblable que cela puisse être, *Malat. l. 1.* un Auteur contemporain rapporte les choses comme nous les avons dites d'abord. Quoi qu'il en soit, dés qu'ils furent en terre-ferme, ils se mirent à ravager tout le païs, penserent à s'en rendre les maîtres, & en conceurent une esperance bien fondée. La Calabre, & la Poüille étoient également affoiblies par les guerres Civiles des Grecs, & des Lombards, & par les incursions frequentes des Sarrasins. D'ailleurs, les Normands voyoient augmenter

leurs forces par le grand nombre de leurs compatriotes qui venoient de jour en jour se joindre à eux, soit de leur païs, soit de la Terre-Sainte où ils étoient allez en pelerinage, outre que l'établissement de Ranulphe dans la principauté d'Averse, ne servoit pas peu à soutenir les interests de la Nation. Enfin les changemens qui arriverent à la Cour de Constantinople, furent encore pour eux des conjonctures les plus favorables du monde.

L'Empereur Michel surnommé Paphlagonien, que l'Imperatrice Zoë aimoit, & qu'elle avoit élevé à l'Empire pour récompense du commerce qu'il avoit eu avec elle, tomba dans une espece de mal caduc, & se fit Moine. Il laissa l'Empire à son neveu Michel Calephate sous le gouvernement de Jean son oncle qui avoit éloigné de la Cour l'impudique Zoë. Mais Calephate s'étant rendu incontinent odieux *Hist. Byzant.*

par l'exil de Jean, à qui il devoit tout, & par mille autres cruautez, une puissante faction remit Zoë sur le Trône. Dés qu'elle y fut rétablie elle chassa Calephate, lui fit crever les yeux, & partagea l'Empire avec Constantin Monomaque qu'elle épousa.

1038. Les affaires d'Italie se ressentoient extrémement des ces troubles; Maniacés avoit paru s'en prevaloir pour se rendre souverain en Sicile, où il avoit avancé ses Conquêtes: on l'en accusa; il fut rappellé, traité comme un rebelle, & jetté dans une étroite prison. Ces diverses catastrophes empêcherent donc la Cour de Constantinople d'arrêter, comme elle auroit dû les desseins des Normands; car pendant ce tems-là, ils avoient executé heureusement pour eux ce que Maniacés avoit tenté malheureusement pour lui. Ils s'étoient rendus maîtres dans la Poüille, ayant sur-

pris la ville de Melphe tres forte
par ſa ſituation naturelle, lorſque 1040.
les habitans s'y attendoient le 1041.
moins ; & l'ayant ſi bien fortifiée
depuis, qu'ils en firent le ſiége de
leur domination, à laquelle ils ajoû-
térent bien-tôt Venoſe, Aſcoli &
Labella.

Les Grecs ouvrirent enfin les yeux
à la perte qu'ils faiſoient en Italie,
& y ramaſſerent toutes leurs forces
pour reprendre les places qu'on leur
avoit enlevées ; faiſant marcher
contre les Normands plus de ſoi-
xante mille hommes. Le Général
qui les commandoit appellé Du-
clion, prevoyoit bien que même
en remportant la victoire, il lui en
coûteroit une bonne partie de ſon
armée, qu'il étoit bien aiſe de mé-
nager ; c'eſt pourquoi il voulut eſ-
ſayer des voyes de douceur à l'é-
gard des ennemis : il leur envoya
dire de ſe retirer d'un païs qui ne
leur appartenoit pas, que s'ils ne

le faisoient de bon gré, on le leur feroit faire de force, & que dés le lendemain ils auroient à soutenir dans un combat l'armée entiere des Grecs. Ceux à qui l'on faisoit ces menaces n'en furent pas émeûs ; ils affecterent même de montrer par un trait assez singulier combien ils en faisoient peu de cas.

Un d'eux nommé Tudextifem, qui étoit extraordinairement robuste, considérant le Cheval de l'Envoyé des Grecs, flatta d'abord cet animal qui étoit trés bien fait, en lui passant la main le long du corps, puis subitement lui déchargea sur la tête un épouvantable coup de poing qui le renversa par terre. Le Cavalier fit avec son cheval une culebute dont il fut tout hors de lui. Il n'avoit pourtant point d'autre mal que la peur ; mais elle fut extréme. Quelqu'envie de rire qu'en eussent les spectateurs, ils s'empressérent à le relever, & quand il fut

fut revenu à lui, on lui fit present pour le consoler, d'un autre beau Cheval au lieu du sien. Cependant on n'étoit pas fâché d'avoir fait comprendre au Heraut-d'Armes, qu'un seul Normand valoit un grand nombre de Grecs : il conceut bien la chose, & la fit bien concevoir aux siens. La seule exposition qu'il en fit aux principaux Officiers de son parti, leur causa de l'admiration, & de la crainte : mais ils prirent un soin extréme de n'en rien faire paroître ; de peur que les Soldats venant à le sçavoir, ne perdissent entierement cœur en ces conjonctures. L'on ne pouvoit plus se dispenser de combattre les Normans, & l'on vint effectivement les attaquer.

Ceux-ci n'avoient pas plus de cinq cens hommes de pied, & sept cens Cavaliers ; mais en recompense, *ils* avoient à leur tête les fils de Tancrede, qui animoient, & soute-

noient leurs compagnons par leur presence, & par leur exemple : ils se trouvoient également en tous lieux pour y donner les ordres nécessaires; & agissant encore mieux qu'ils ne commandoient : ils vinrent à bout de mettre en déroute l'armée de soixante mille hommes.

App. l. 1. Quelque merveilleuse que paroisse cette défaite, l'Auteur qui la décrit la rend tres croyable; en remarquant la maniere dont les Grecs faisoient alors la guerre. Ils ne laissoient combattre leurs légions que les unes aprés les autres; ils pretendoient par-là que les ennemis épuisant leurs forces contre les premieres, ne pourroient plus resister aux dernieres qui étoient toutes fraîches; mais ils ne voyoient pas, que faute de resister d'abord autant qu'il est possible : on laisse aux ennemis le premier succés des armes, qui augmente les forces au lieu de les diminuer; & qui ne coûte que la

peine de vaincre, dont les vainqueurs sont rarement fatiguez.

En effet, dés que les Normans eurent senti qu'on commençoit à plier sous leurs coups, ils firent bientôt un horrible carnage ; il ne cessa point, jusqu'à ce que les Grecs se mirent à fuir avec une vitesse incroyable : cette diligence ne les garentit pas encore de la mort. Plusieurs se tuérent à force de courir par des chemins tres-difficiles ; & les autres ne sçachant oú aller, se jetterent dans une riviere, où ils furent noyez : Duclion lui-même eut bien de la peine à se sauver sur une haute montagne. Quand il eut respiré quelque tems, il rallia ce qu'il pût de ses troupes, pour revenir à la charge auprés de l'Ofante ; & il y fut encore plus maltraité ; car étant tombé, lorsque pour fuir avec les siens, il se mettoit en devoir de traverser ce fleuve ; il se trouva embarassé dans le harnois, & sous le

Ost. l. 2. c. 68.

corps de son cheval ; de sorte qu'il alloit être pris, si son Ecuyer ne l'eût promptement tiré, & ne l'eût fait échapper sur un autre cheval. Du reste, il périt un plus grand nombre de ses gens dans l'Ofante, que dans le champ de bataille. L'on regarda même comme une merveile, que les Grecs ayant passé cette riviere à gué avant que de combattre ; ils la trouverent extraordinairement enflée quand ils voulurent la repasser aprés le combat : comme si elle n'eût diminué, ou augmenté ses eaux précisément, que pour assurer davantage leur défaite, & la victoire de leurs ennemis.

Cependant la Cour de Constantinople fut extrémement surprise de ce désastre ; elle s'y étoit si peu attenduë, qu'elle avoit donné un ordre exprés à Duckon de ne faire aucun quartier aux Normands, s'ils vouloient resister : ne doutant pas qu'il ne fust en son pouvoir de les

exterminer. Comme l'évenement se trouva bien contraire à ses pretentions ; on envoya de nouvelles troupes, qui n'eurent pas plus de succés que les premieres : l'on s'en prit à Duclion, on le disgracia, & l'on fit passer en Calabre une armée plus considerable encore qu'aucune des precedentes, sous la conduite d'un nouveau Général.

C'étoit Exauguste de Maleterre surnommé Annon, de qui l'on esperoit beaucoup. En effet il étoit vaillant homme, & habile ; & de plus il étoit fils, à ce qu'on tient du Capitaine Basile, qui avoit donné la chasse aux Normands quelques années auparavant; quand sous la conduite de Melus, ils en vinrent aux mains avec les Grecs la quatriéme fois. Ce présage étoit tres-heureux pour Annon ; il apporta tous les soins possibles à le verifier. Dés qu'il eût assemblé les troupes qu'il devoit commander, il leur parla de la

maniere du monde la plus propre à les animer : il leur rappella l'idée des plus illustres guerriers de leur païs, qui avoient acquis de tout tems une gloire immortelle à la Grece ; & qu'étant leurs successeurs, ils ne devoient pas dégenerer de ces exemples glorieux. Il exagera la lâcheté effeminée qu'on avoit montrée dans ces dernieres guerres, & la honte d'avoir fui tant de fois en presence de quelques gens du Septentrion ; ajoûtant que ce n'étoit qu'un petit nombre d'avanturiers, à qui l'insolence tenoit lieu de force ; & que pour les affoiblir, il suffiroit de tenir devant eux une contenance asseurée.

1044. App. l. 1. Ayant rendu de la sorte à son armée tout le courage dont elle étoit capable ; il marcha contre les ennemis, & les chercha avec empressement. Il n'eut pas de peine à les trouver ; ils venoient de leur côté à sa rencontre, vers Monte-Pi-

l'oſo : bien loin d'éviter le combat, ils ſembloient le déſirer comme un divertiſſement ; accoûtumez qu'ils étoient à faire fuir les Grecs, auſſi aiſément que des troupeaux de moutons. Cependant, comme il eſt avantageux de s'animer par les ſuccés qu'on a eûs ; il eſt dangereux auſſi d'y avoir trop de confiance. Les Normands n'avoient pas pris aſſez de meſures cette fois contre une armée qui étoit extrémement fortifiée, & commandée par un Général aſſez entendu dans le métier des armes. Ils ſe trouvérent donc ſurpris; d'autant plus qu'ils n'étoient pas conduits par leurs Chefs ordinaires : mais par Athenolphe fils du Prince de Bénevent. Ils l'avoient mis à leur tête, ſoit pour ôter quelque jalouſie qui s'élevoit parmi eux touchant le commandement, ſoit pour gagner les gens du païs, en leur faiſant cet honneur. Quoiqu'il en ſoit, quand ils furent aux

mains, ils ne se soutinrent point à leur ordinaire. L'Intrepide Guillaume *Bras-de-Fer*, étoit alors malade de la fiévre quarte; & en avoit été si affoibli, qu'il n'avoit pû aller au combat avec les autres : il s'étoit fait porter seulement en un endroit, d'où il pût voir comment les choses se passeroient. Voyant donc que les siens commençoient à plier; le dépit, & l'indignation lui firent tout à coup oublier son mal;il prend les armes sur le champ; vole au lieu de la mêlée; se jette tête baissée dans l'armée ennemie; crie en même-tems aux siens d'une voix de tonnerre, *Courage compagnons, courage : imitez-moi seulement :* ils le firent en effet, & avec un succés si merveilleux; que l'armée des Grecs fût encore taillée en piece, & le Général Annon fut pris misérablement. Les Vainqueurs le traitérent avec beaucoup de dureté,& d'ignominie; sans doute pour se vanger du mépris

avec lequel il avoit parlé de leur Nation. Ils délibérérent d'abord ſur ce qu'ils feroient de ſa perſonne, & réſolurent d'en faire un preſent à leur Commandant d'honneur Athenolphe. Ce Prince le mena en triomphe à Bénevent chargé de chaînes comme un eſclave : aprés l'avoir exposé à la raillerie de ſes peuples ; il le vendit, & en tira une groſſe ſomme d'argent. On ne trouve point par quelle avanture ce malheureux retomba entre les mains des Normands : mais l'Auteur de leur Hiſtoire, marque expreſſément qu'ils l'aſſommérent comme un bœuf ; diſant qu'il devoit avoir le ſort de cet animal groſſier, avec lequel ils lui trouvoient je ne ſcay quel burleſque rapport.

Oſt. l. 2. c. 38. Ap. l. 1.

Malaterra. l. 1. c. 12.

C'en étoit aſſez pour jetter la conſternation, même parmi des peuples plus genereux que ne l'étoient les Grecs de ce tems-là. On ne peut dire combien la leur fut grande : ils

n'osoient plus paroître devant les Normands, ni se défendre contre eux, que derriere des retranchemens; mais ils n'en étoient pas plus en seureté: on les forçoit par tout pour aller ravager,& piller leurs terres; ils ne pouvoient conserver, ni vignes, ni oliviers, ni bestiaux; & desesperant d'avoir de quoy vivre dans la suite; ils se rendoient malgré leurs chefs, & se soumettoient à la nouvelle domination.

La Cour de Constantinople, ne sçachant plus quels Capitaines choisir; eut recours de nouveau à Maniacés. Il fut tiré de prison, & envoyé en Calabre; il signala sa venuë par des cruautez inoüies, jusqu'à faire enterrer des enfans tout vivans: afin de répandre la terreur dans le païs. Il l'y répandit en effet; & les Normands ne se défendirent, qu'en se retirant dans quelques places fortes de leurs alliez : mais ils furent bien-tôt délivrez de cet en-

App. l. 1.

nemi, par la haine que conceut contre lui l'Empereur Constantin Monomaque, qui découvrit qu'ils avoient tous deux une même maîtresse. Il sacrifia le bien de son Etat, à son dépit personnel; & la jalousie le déterminant à faire périr son rival: il envoya en Italie des défenses secrettes de lui obeir. Maniacés s'appercevant qu'on travailloit à le perdre; voulut se faire proclamer lui-même Empereur par les siens: lorsqu'au milieu des acclamations mêmes, il fut tué par un Grec qui porta sa tête à Constantin. *App. p. 10.*

Les Normands aprés sa mort, n'eurent pas de peine à reprendre ce qu'ils avoient abandonné à son arrivée; Pour se maintenir avec plus de seureté, ils ne voulurent plus avoir d'autres Capitaines que de leur nation: ils ne s'étoient pas bien trouvez d'Atenolphe; & ils l'avoient quitté pour mettre en sa place Argire

fils de ce brave Melus, sous qui ils avoient combattu d'abord, quand ils étoient venus de leur païs dans la Poüille. Argire avoit de grandes qualitez, mais il n'en croyoit pas avoir, qui fussent proportionnées à la distinction qu'on faisoit de lui. Il s'en défendit jusqu'à ce qu'on lui rendit cet honneur, sans le consulter davantage ; en l'élevant sur un bouclier, conformément à la maniere usitée en ce tems-là parmi les peuples de France. Quelque merite qu'il eust, les Normands n'avoient pû encore sous sa conduite, soutenir les efforts de Maniacés ; & ils crurent faire mieux de se soumettre à Guillaume *Bras-de-Fer* ; ils lui déférérent donc la qualité, & le titre de Comte dans la ville de Materre, où peu de mois auparavant Maniacés avoit exercé ses plus grandes cruautez.

Aprés avoir fait de la sorte un choix qui devoit les rendre paisi-

bles possesseurs de tout le païs ; ils penserent à jouir de leurs conquêtes, en les partageant entre-eux ; ils firent pour cet effet une assemblée à Melphes : invitant Guaimare leur ancien allié avec Ranulphe Comte d'Averse, à vouloir bien s'y trouver. On commença par donner à Ranulphe la ville de Siponte, aujourd'hui Manfredonia, avec le Mont-Gargan, si fameux par l'apparition de S. Michel, & par la dévotion qui y fait accourir les peuples de tous côtez. Ensuite on donna la ville d'Ascoli à Guillaume *Bras-de-Fer*, en lui confirmant le titre de Comte qu'on lui avoit déja accordé d'une commune voix : on donna Venose à Drogon, Labella à Arnolin, Monopolis à Hugues, Trani à Pierre, Civitada à Gautier, Cannes à Rodolphe, Montepiloso à Triscume, Trigente à Hervé, Acerense à Ascleton, Saint Arcange à Omfroy, & autant aux autres personnes dis-

Malaterra. Ost. l. 2. c. 68.

tinguées dans la Nation, à proportion de leur mérite, & de leurs services; & ceux d'Ardoüin ne furent pas oubliez: tout fut ainsi partagé, excepté la ville de Melphes qui étoit la premiere, & la plus forte place qu'on eût prise; on voulut qu'elle fût commune à tous les Seigneurs pour s'y assembler quand les affaires le demanderoient. On fit encore de grandes largesses à plusieurs Cavaliers de marque, qui étoient venus récemment de Normandie, ou des autres Provinces de France, se joindre aux nouveaux Conquerans; parmi ceux-là on doit nommer Guillaume de Montreuil, Arnauld de Grant-Ménil, & Oursel de Bayeul, dont le nom est demeuré illustre en Normandie, & dont la maison se soutient encore à Paris, & à Rouën dans les premieres charges de la Robe. Les Chefs des Normands ne se reservoient presque rien; ils se croyoient toûjours assez

1043. *Malaterra l. 1.*

riches, pourvû qu'ils s'attachassent de braves guerriers, capables de conserver, & d'avancer leurs conquêtes. Ils ne perdoient pas à cette liberalité; & plus ils donnoient de la sorte, plus ils se mettoient en état d'acquerir.

Cependant ils ne faisoient pas un aussi bon usage de leurs forces, que de leurs biens; & leur prosperité rendit plusieurs d'entre-eux insolens : leur domination devint ainsi odieuse en divers endroits de l'Italie, & particuliérement au Mont-Cassin; où quelques-uns de leurs gens furent d'ailleurs bien punis de leur temerité. Ils avoient rendu, comme nous l'avons dit, de grands services à cette Abbaye, dont on leur avoit donné à garder les Seigneuries & les Fiefs; mais dans la suite, ils les avoient gardez trop bien, & les avoient pris pour eux; ce qui étoit fort contraire aux intentions de l'Abbé, comme il le dé-

1044.

clara par les plaintes, & par le grand bruit qu'il en fit. Les choſes s'accommodérent pourtant cette fois, moyennant un hommage qu'ils promirent de lui faire; mais avec cette ſoumiſſion, ils ne laiſſoient pas de ſe fortifier malgré lui dans un lieu de ſa dépendance appellé le Fort Saint André. Il témoignoit en être plus irrité que jamais, & penſoit à en tirer raiſon; lorſque Rodolphe chef d'une de ces troupes de Normands, vint à l'Abbaye avec pluſieurs des ſiens aſſez bien armez. On ne ſçait pas trop quel étoit leur deſſein; mais on crut dans le Monaſtére, qu'ils venoient pour prendre l'Abbé, ou pour le tuer: ils n'étoient pas peut-être au fond ſi méchans; car ils quittérent leurs armes devant l'Egliſe, où ils entrerent, afin de prier Dieu. Jamais dévotion ne fut plus mal entenduë, ni plus à contre-tems: les valets du Monaſtere s'aſſemblant dans ce mo-

ment là-même, se saisirent des armes, & des chevaux des Cavaliers; fermérent les portes le l'Eglise, & se mirent à sonner toutes les cloches de la maison. A ce signal les habitans du lieu, vassaux de l'Abbaye, accoururent en foule les armes à la main; & entrant dans l'Eglise, font main basse sur les Soldats qui demandoient en vain miséricorde; quelques-uns s'en fuirent comme ils purent, mais fort maltraitez, & quinze demeurerent sur la place: Il n'y eût que Rodolphe qui échapa au tumulte; les Religieux étant survenus qui le prirent par la main, afin de le mettre en seureté dans la prison du Monastére. *Ost. l. 2. c. 72.*

On se servit de ces conjonctures pour reprendre sur les Usurpateurs tous les lieux de la dépendance du Mont-Cassin, & l'on en vint à bout aisément; il n'y eut que le Fort S. André qui resista avec vigueur, parce que les Normands des ces cantons-

là s'y étoient retirez : on l'assiegea en forme ; & comme le siége tiroit en longueur, les Religieux qui presidoient, animérent leurs Soldats au nom de leur Pere Saint Benoist, contre ceux qu'ils appeloient les sacrileges ennemis de son ordre : on donna en même-tems un assaut général, & ce fut de part & d'autre une grêle de pierres, & de dards : mais dans la suite, il s'éleva un vent violent qui sembloit repousser contre les assiegez, les dards qu'ils lançoient ; & jugeant eux-mêmes, ou du moins paroissant juger par là, que le Ciel se déclaroit contre eux ; ils se rendirent à discrétion avec leurs chevaux & leurs armes. L'Historien du Mont-Cassin qui raconte ce que nous venons de dire comme trés asseuré, rapporte aussi la vision d'un autre Religieux de son Monastere ; pour montrer que cette défaite étoit un miracle : & c'est aussi sans doute ce qui consola les Normands,

Leo Ost. Chron. Cassin. l. 2. c. 73.

d'avoir été battus par des Moines.

Cependant ils se retirérent dans un fort triste équipage à Averse; & leurs compatriotes, n'y ayant pas vû les merveilles veritables ou pretenduës qui étoient arrivées pendant le siége, ne prenoient pas si aisément patience sur cet affront : ils vouloient absolument s'en vanger; mais Guaimare leur allié, & qui étoit ami de l'Abbé du Mont-Cassin, fut interposé pour faire la paix.

Leur Nation eût encore une autre disgrace dans la mort du Comte Guillaume, qui arriva vers ce tems-là; ce fût pour eux tous une douleur incroyable, & proportionnée à la perte qu'ils faisoient : en effet il étoit le conducteur de toutes leurs affaires, & nul autre ne méritoit tant de l'être. On ne peut guéres réünir plus de talens éminens qu'il en réünissoit dans sa personne; plus

Malater. App. l. 1.

d'adresse, avec plus de conduite; plus dintrepidité & d'ardeur contre les ennemis, avec plus de douceur & d'affabilité à l'égard des siens. C'étoit selon les termes d'un Auteur de son tems un lion à la guerre, un agneau dans la societé civile, & un ange pour le conseil.

App. l. 1.

Cette mort fut bien-tôt suivie de celle de Ranulphe, auquel succeda dans la Comté d'Averse son frere Ascletin, & peu aprés Richard fils de ce dernier. Ces pertes furent adoücies, ou reparées par le soin qu'on prit de donner incontinent le maniement des affaires, & le titre de Comte qu'avoit eu Guillaume, à Drogon son second frere; & par l'arrivée de ses jeunes freres, autres enfans de Tancrede de Hauteville, qui arriverent vers ce tems-là en Italie: ils étoient tous dans l'impatience de venir joindre leurs aînez; & leur pere avoit eu bien de la peine à retenir deux de ses

fils auprés de lui, pour soutenir sa maison en Normandie.

Elle s'établissoit de plus en plus dans la Pouille par le mérite, & les soins de Drogon. Il créa Comte Omfroy, l'aîne de ses autres freres; & mit Robert Guiscard son cadet, Cavalier jeune & vif, dans la forteresse de Saint Marc sur les frontieres de la Calabre; il sçavoit que personne ne seroit plus propre à tenir en respect les peuples des environs qui n'étoient pas encore subjuguez, ou qui faisoient de grands efforts aussi-bien que d'autres cantons d'Italie, pour secoüer la nouvelle domination. Cependant elle s'affermissoit considérablement, & s'étendoit tous les jours. C'en étoit assez pour la rendre insuportable, & même pour la faire paroître tout-à-fait injuste. On chercha donc tous les moyens de la reprimer, & de tirer raison de quelques violences particulieres qu'on lui reprochoit.

On crût avoir trouvé ces moyens
1047. par l'arrivée de l'Empereur Henry II, lequel au retour de la guerre qu'il venoit de faire dans la Hongrie, passa en Italie avec une puissante armée. On l'anima à Rome contre les Normands; ce qui le determina à venir jusqu'à Capoüe pour voir les choses de plus prés; mais ayant entretenu le Comte Drogon, & le Comte d'Averse, qui l'y vinrent trouver, & qui lui firent de magnifiques presens; il n'en usa pas à leur égard, comme le pretendoient leurs ennemis: au contraire gagné, par ce qu'il découvrit en eux de mérite, & sur tout de liberalité; il voulut les en recompenser: il leur donna pour cet effet l'investiture de toutes les terres qu'ils possedoient, sans qu'on voye trop d'ailleurs le droit qu'il avoit sur cette partie de l'Italie, laquelle devoit
1045. relever de l'Empire d'Orient; c'est ce qui dût faire une extrême peine

à la Cour de Constantinople, & ce qui en effet renouvella son ressentiment contre les Normands d'Italie.

Il n'étoit plus temps de penser à les en tirer par la force, on tâcha de le faire par l'artifice : on leur envoya une Ambassade honorable ; on avoit choisi pour cette fonction un homme adroit nommé Argirous ; il vint en la Poüille chargé d'or, d'argent, & d'étoffes précieuses trouver les chefs de leur Nation, & les invita à vouloir bien passer avec leurs troupes dans la Grece. Il assura que l'Empereur demandoit leur secours contre les Perses, ausquels il vouloit déclarer une sanglante guerre ; & qu'il n'y avoit point de récompense si grande, qu'ils ne dussent attendre de leur service. Cette finesse ne les surprit pas ; ils virent de quoi il s'agissoit, & ils répondirent nettement qu'ils ne mettroient jamais le pied hors de l'Italie, qu'on ne les en chassât ; ce

Guill. App. l. 2. Summ.

1048.

qu'ils ne croyoient pas qui dût si-
tôt arriver.

Le dépit de voir manquer un artifice, sur quoi l'on avoit compté, mene assez naturellement à une perfidie manifeste ; on en ménagea une avec les habitans de la Poüille, qui d'ailleurs y avoient de la disposition, & par leur propre caractere, & par l'impatience avec laquelle ils souffroient leurs nouveaux maîtres. On
1051. *Malaterr.* résolut de tuer tous les Normands
c. 13. App. en un même jour, que l'on marqua. Afin de s'assurer en particulier de la mort du Comte Drogon, on gagna un nommé Risus qui étoit de ses alliez, & même son Compere. Cet indigne homme se chargea de la commission. Drogon étoit alors dans une de ses places appellée Montoglio, qu'il faisoit fortifier ; comme il alloit de grand matin selon sa coûtume, faire ses prieres à l'Eglise ; Risus qui s'étoit caché derriere la porte, se jetta sur lui, & le

poignarda. D'autres assassins étoient cachez comme Risus, qui firent aussi main basse sur un grand nombre de gens de la suite du Comte ; & il ne s'en échapa que tres-peu. La même chose fut executée en divers endroits de la Poüille, où il périt en peu de jours un plus grand nombre de ces vaillans hommes par la trahison, qu'il n'en étoit péri par la guerre en plusieurs années.

Omfroy ressentit une douleur mortelle de la mort de son frere, & du traittement barbare qu'on avoit fait à sa nation : afin de la venger, il se hâta de rassembler tous les siens, & assiégea vigoureusement le Fort de Montoglio, où Drogon avoit été tué : aprés un assez long siége, il prit la place ; se fit livrer le meurtrier avec ses complices ; & les faisant mourir par differentes sortes de supplices tres-rigoureux, éteignit dans leur sang une partie de sa douleur & de son ressentiment.

Le Général Grec Argirous voulut en tirer raison, se mettant à la tête de quelques troupes qu'il ramassa ; mais ce fut pour son malheur, Omfroy vint fondre sur lui ; le défit entiérement ; & l'obligea de se retirer confus & vaincu ; ce qui lui attira la disgrace de l'Empereur son maître, & le fit mourir de chagrin peu de tems aprés.

La perfidie des Apuliens fut punie de la sorte, mais elle ne fût pas arrêtée ; au contraire, la honte, & le désespoir d'avoir encore été domptez, lorsqu'ils se flattoient, & s'assuroient d'avantage de prendre le dessus ; leur fit avoir recours aux moyens de se venger, les plus lâches & les plus indignes. Ils inventérent des calomnies atroces contre les Normands, & les accusérent de toutes sortes de crimes auprés du Pape. Ils lui representerent en même-tems, qu'ils s'adressoient à lui comme au pere

Malaterra l. 1.

commun ; pour les aider à secoüer le joug de la plus méchante nation qui eût jamais été au monde : que c'étoit le tems de s'en défaire ; qu'elle étoit fort affoiblie dans la Poüille ; qu'on ne devoit pas perdre l'occasion de remettre ce païs en liberté, ou même sous la puissance du Saint Siége, auquel, disoient-ils, il appartenoit de droit : Enfin, que pour faire une si belle conquête, sa Sainteté n'avoit qu'à paroître avec une armée, que tous les habitans s'y joindroient incontinent, & qu'elle ne pourroit manquer d'être victorieuse.

Quelque sage que fût le Pape Léon IX. qui régnoit alors, il se laissa surprendre à ces discours, où il appercevoit d'ailleurs assez d'apparence de vérité. Le zéle d'accroitre le domaine de l'Eglise pût contribuer à les faire trouver encore plus plausibles. D'ailleurs on rapporte une raison particuliere & fort le- *Platin. vit. Léon IX.*

gitime, que Léon avoit, de faire la guerre aux Normands. On prétend que ce Pape Allemand de nation, avoit remis certains droits du Saint Siége, à l'Eglise de Bambergue; & qu'en échange, il avoit receu de l'Empereur Henri second, la Principauté de Bénevent, qu'il avoit donnée avec le titre de Duc à un Seigneur nommé Rodolphe : que cependant, ils étoient venus assiéger, & prendre cette ville; comme s'ils eussent eû droit de conquérir tout ce qui ne pouvoit leur resister. La chose paroissoit d'une étrange consequence pour le reste du Domaine Ecclesiastique; ainsi le Pape ne fit point difficulté de marcher en personne, à une guerre qu'il trouvoit juste; & d'aller audevant d'une victoire, qu'on lui disoit venir se presenter d'elle-même. Il se mit donc à la tête d'une grosse armée, composée des troupes Allemandes, qu'il avoit obtenuës de

Ost. l. 2. c. 86.

l'Empereur, & d'un bien plus grand nombre de troupes Italiennes.

Quand les Normands apprirent la nouvelle de sa marche, ils en furent effrayez. Ils avoient perdu plusieurs de leurs principaux Chefs, & de leurs plus braves gens; ils se voyoient tomber sur les bras, une armée tres-considérable, non-plus seulement d'Apuliens, ou de Grecs: mais d'Allemands, hommes d'une taille, & d'une force prodigieuse, pleins de courage, & habiles dans l'art militaire; c'est pourquoi bien qu'ils n'aimassent pas trop d'ailleurs à faire des soumissions, ils jugerent à propos en cette occasion, de ne les point épargner; afin de prévenir l'orage qui les menaçoit. Ils envoyerent des Ambassadeurs au Pape pour lui demander la paix: le suppliant d'agréer leurs services, & l'asseurant qu'ils étoient prêts de le satisfaire, & de lui obeïr en toutes choses; ils conjuroient qu'on

les laissât seulement en possession des terres qu'ils avoient acquises par leurs travaux, & par leurs armes; & promettoient de ne les garder, que comme s'ils les avoient receuës du Saint Siége en qualité de feudataires. Le souverain Pontife étoit assez disposé à se laisser toûcher par ces remontrances; mais les Allemands, voyant les Ambassadeurs qui n'étoient pas si grands qu'eux, & qui ne paroissoient pas à beaucoup prés, si robustes, ne conceurent que du mépris pour les Normans: ils persuadérent à Léon de les renvoyer sans les entendre, ou de ne leur proposer point d'autre condition, que de se retirer. Le Pape contre son inclination particuliere, fut obligé de céder à la ferocité de ses compatriotes; & de répondre aux députez, qu'il n'y avoit point de paix pour eux, s'ils ne sortoient de l'Italie. Ils eurent beau répresenter, qu'ils étoient une

Herman. cit. à Bar. ad an. 1053.

trop grande multitude, pour aller désormais chercher autre part une retraitte à eux, & à leurs familles; on ne les écouta point; ce qui les mit au desespoir; mais le desespoir est souvent le salut des braves gens. Ils résolurent entre eux, s'il falloit périr, de périr noblement, d'une maniere à soutenir leur reputation, & plûtôt par les armes, que par la faim: en effet ils ne trouvoient plus de quoi subsister. L'aversion que les habitans du païs avoient contre-eux, & l'esperance de leur rüine prochaine, avoit fait soustraire tous les vivres pour les porter à l'armée Allemande; ils n'avoient pas seulement de pain. C'étoit un peu avant le tems de la moisson; ils étoient obligez de couper les bleds tout verds, pour les faire rôtir, & les manger ainsi. Malgré leur extrême disette, ils ne laisserent pas de se mettre bien-tôt en état de se défendre; quoiqu'ils *Aff. l. 2.*

n'eussent gueres plus de trois mille Cavaliers, & moins encore de gens de pied : tous commandez par Omfroy, Robert Guiscard, & Richard Comte d'Averse. Du côté des ennemis, Garnier, Albert Tramond; Asto, & Rodolphe de Bénevent, commandoient des troupes innombrables d'Italiens & d'Allemands; mais ils avoient un corps de sept mille hommes, où ils mettoient avec raison leur principale confiance. C'étoient des Soldats de Suaube terribles par leur maniere de combattre. Ils ne sçavoient point le faire à cheval, ni se servir de la lance; mais ils étoient d'une force presque invincible, quand ils combattoient à pied; infiniment adroits à se servir de leur grandes épées fort larges & fort tranchantes, avec lesquelles ils avoient coûtume de percer de part en part, ou de fendre un homme, d'un seul coup. Ces troupes si formidables, soit

App. l. 2.

par leur nombre, soit par leur qualité, avançoient avec une assurance aussi grande de la victoire, que s'ils l'eussent déja remportée ; & l'on ne voyoit plus rien qui l'arretât, qu'une petite montagne entre les deux armées. Les Normands furent les premiers à la monter, pour reconnoître les ennemis : d'un coup d'œil, ils apperceurent la situation de cette multitude infinie d'Italiens, qui n'avoient rien de régulier dans leur maniere de camper ; & d'un moindre nombre d'Allemands mieux rangez, & beaucoup plus à craindre. Sur cela, ils prirent incontinent leurs mesures ; & partagérent leur petite armée en trois corps. On donna l'aîle droite à Richard d'Averse, pour fondre sur les Italiens : Omfroy se mit au milieu de la bataille, pour attaquer les Allemands, avec ce qu'il avoit de Cavalerie ; & Robert Guiscard eût l'aîle gauche, avec un

bon nombre de Calabrois d'Elite qu'il s'étoit attachez, depuis qu'il avoit été en leur païs. Il avoit ordre de ne point trop s'avancer ; mais de faire comme un petit corps de réserve, toûjours prêt à soutenir le reste de l'armée, & à fournir dans le besoin des troupes toutes fraîches.

Richard donna d'abord sur les Italiens ; il les chargea si subitement, & avec tant de vigueur, qu'ils n'eurent pas le loisir de faire la moindre résistance. La peur les saisit, & ne leur laissa plus de liberté, que pour fuir avec un tumulte effroyable ; ils s'accabloient ainsi les uns les autres ; & plusieurs tomboient morts par terre, épuisant leurs forces à courir. Cependant Richard les poursuivoit toûjours vivement, & perçoit à coups de dards & d'épées, tous ceux qui ne s'étoient pas tuez eux-mêmes en fuyant.

Omfroy eût plus à faire de son côté avec les Allemands, & en particulier avec ceux de Suaube. Il fit sur eux une terrible décharge de fléches; mais ils en firent une semblable sur lui : il fallut bien-tôt de part & d'autre, mettre l'épée ou le sabre à la main, & le carnage fut horrible.

Robert Guiscard crût qu'il étoit tems de venir au secours de son frere; il y vint avec Girad Gouverneur de Bénevent, suivi de ses Calabrois, qui étoient devenus tout autres depuis qu'ils étoient sous sa discipline. Il alla plein de furie se jetter au milieu des ennemis; montrant aux siens par son exemple à combattre des deux mains, & à se servir également de la lance & du sabre, coupant, perçant, & renversant tout ce qu'il rencontroit autour de lui. On le renversa trois fois lui-même de dessus son cheval; mais chacune de ses chutes irritoit de

plus en plus son courage; & tout ce qui lui faisoit obstacle, sembloit lui donner de nouvelles forces. Il fit comprendre de la sorte aux Soldats de Suaube, ce qu'ils n'avoient pû s'imaginer; sçavoir, que ce ne sont pas toûjours les plus grands corps qui ont le plus de vigueur. Jamais, dit-on, dans les combats les plus acharnez, on ne se battit avec tant d'opiniâtreté, ni avec tant d'effet, que fit Guiscard en cette occasion. Il se retiroit tout couvert du sang qu'il venoit de répandre, & commençoit à respirer; quand il apperceut encore en un endroit écarté, une partie des siens aux prises avec un bataillon d'Allemands, qui tâchoient fortement à réparer la perte de leurs compagnons. A cette veuë, fremissant de dépit; quoi, dit-il, nous n'avons pas encore une pleine victoire! Il part en même tems comme un éclair, se fait suivre de la troupe.

qui venoit de l'accompagner; & comme s'il n'avoit rien fait de tout le jour, il recommence de battre le reste des ennemis, & acheve de les tailler en pieces.

Malaterra l. 1. App. l. 2. Ost. l. 2. c. 88. Herm. in Bar. Malaterra. & alii cit.

Le Pape se trouva fort déconcerté en une conjoncture si triste pour lui, & si peu attenduë; ne sçachant plus que devenir, il prit le parti de se retirer dans une ville de la Province Capitanate, appellée Civitada: ce n'étoit pas un azile fort seur. Elle fût incontinent assiégée, & sommée de se rendre; il n'en fallut pas davantage, pour déterminer les habitans. Ils capitulerent; & dans la convention, ils ne pensérent qu'à eux, sans se mettre en peine de la personne du Pape: dés qu'on leur eût promis de ne leur faire aucun mal, pourveu qu'ils le livrassent, ils le mirent dehors sur le champ, par une des portes de la ville. On peut juger quel fût son embarras, & sa déso-

lation ; il tomboit entre les mains de ses ennemis, & qu'il avoit traitez avec beaucoup de severité ; il s'attendoit à être fort mal receu de gens qu'on lui avoit representez, comme des barbares sans humanité, & sans religion. Il vit bien-tôt qu'on l'avoit trompé : on ne peut dire quels respects, ils s'empressérent de rendre à leur prisonnier : ils se jettérent à ses pieds avec une pieté profonde ; lui firent excuse de la violence, dont ils avoient été obligez d'user à son égard ; lui demandérent sa bénédiction, & le conduisirent avec toutes sortes d'honneurs dans leur Camp. Le Pape fût charmé de ces manieres si honnêtes & si chrétiennes ; & pour marquer combien il en étoit touché, il donna à ceux qu'il avoit mal connus auparavant, toutes les Indulgences dont ils pouvoient avoir besoin. Deplus il leur céda liberalement & à leurs héritiers, tout ce qu'ils posse-

doient déja dans la Poüille & la Calabre, & tout ce qu'ils pourroient y conquérir dans la suite, aussi-bien que dans la Sicile, à condition seulement, de faire hommage de ces Terres au Saint Siége, comme de Fiefs qui en relevoient : aprés quoi, sa Sainteté voulant s'en retourner, fût accompagnée du Comte Omfroi, qui le suivit avec un grand nombre de ses Officiers jusqu'à Bénevent. Ce fut là que le Pape leva plus solennellement l'excommunication qu'il avoit portée contre lui & les siens ; & lui donna la premiere investiture, que les Normands ayent receu du Saint Siége. Le Comte, ayant donné de nouvelles marques de respect & de reconnoissance à sa Sainteté, revint glorieux dans la Poüille, & la trouva entiérement soumise à son obéissance, aprés treize ans de guerres qu'avoit coûté cette conquête.

Omfroy gouverna ses Etats avec

une paix & une tranquillité si parfaite ; qu'il ne se trouvoit plus ni brigands, ni voleurs, ni personne de quelque condition que ce fût, qui contrevint aux sages Loix qu'il établit. Il fit Comtes deux de ses freres qui étoient arrivez depuis peu ; Mauger, de la Capitanate, &
1055. Guillaume, du Principat. Mauger étant venu à mourir, laissa Guillaume son héritier ; mais celui-ci aimant tendrement Godefroy un autre de ses freres, lui donna cet héritage. Pour Robert Guiscard, il fût renvoyé dans la Calabre, sur les confins de laquelle il avoit déja été, & dont il commença la conquête avec plus de valeur, d'adresse, & de bonheur qu'il n'en avoit encore montré, comme nous l'allons voir dans la suite.



HISTOIRE DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE SECOND.

LA Calabre s'étoit défenduë jusqu'àlors, contre la domination des Normands, & vouloit profiter des conjonctures presentes, pour se mettre dans une entiere liberté. La puissance qu'avoient eu les Grecs en Italie, étoit comme épuisée; & Omfroy n'employoit la sienne dans la Poüille, qu'à joüir paisible- 1055. *App. l. 1. Triveg. ann. 1055.*

ment des douceurs de la paix qu'il avoit achetée assez cher. Afin de les goûter davantage, il ne fût pas fâché de donner de l'occupation à son frere Robert, & de l'éloigner en l'envoyant dans la Calabre. Ce n'est pas que tous les fils de Tancrede ne s'aimassent tendrement; mais Robert, qui avoit plus d'excellentes qualitez que ses autres freres, semble aussi en avoir eu de plus méchantes. C'étoit un esprit intriguant & rusé, impatient & fougueux; il sçavoit admirablement s'attacher les gens qu'il choisissoit pour ses expéditions; leur prodiguant avec une cordialité charmante tout le butin qu'il faisoit: mais d'un autre côté, il ne pouvoit demeurer en repos; & au retour de la guerre contre le Pape, n'ayant plus rien à faire, il avoit été avec une troupe de Cavaliers roder de tous côtez, & piller même sur les terres de son frere. Le Comte de

la Poüille qui vouloit que tout fût tranquille dans ses Etats, le fit arrêter. Robert irrité de ce traittement, tira l'épée contre lui; & l'on ne sçait ce qui en seroit arrivé : si les Gardes du Comte n'eussent réprimé la saillie de ce jeune déterminé, en se jettant sur lui, & en le gardant plus étroitement. Quand on lui eût donné le tems de laisser dissiper sa fougue; Omfroy qui au fond le cherissoit, & qui vouloit le ménager pour l'avantage de sa nation, résolut de se défaire de lui, en lui faisant du bien; il lui fournit un secours d'hommes & de chevaux, afin qu'il allât travailler à subjuguer la Calabre.

Robert fût ravi du pat i qu'on lui faisoit; il n'oublia rien pour en profiter, & pour faire réussir ses desseins. Quoiqu'il fût naturellement tres-gagnant & tres-liberal; il s'étudia à le paroître encore davantage: afin d'engager ainsi plus

aiſément les Calabrois, de ſe rendre à lui ; mais comme ils ne ſe preſſoient pas de le faire, il jugea à propos de les hâter, en les harcelant par toutes les maniéres imaginables : cependant, n'ayant pas de quoi entretenir beaucoup de troupes ; il renvoya la plus part de celles que ſon frere lui avoit données, & travailla ſeulement à ſe fortifier dans le Château de Saint Marc. Il ne pouvoit encore y faire ſubſiſter celles qui lui reſtoient ; & les habitans des environs, enlevérent tous les vivres : deſorte qu'un ſoir on vint lui dire, qu'il n'y avoit pas même de pain dans le Château, ni d'argent pour en acheter ; que l'argent d'ailleurs ſeroit aſſez inutile, puiſqu'on ne pouvoit aller nulle part l'employer en ſeureté. Robert ſans s'étonner, vint parler ſur le champ à une troupe de cinquante ou ſoixante Calabrois, qu'il s'étoit attachez particuliére-

ment, & qui lui étoient tres-fidéles: il leur demanda s'ils ne sçavoient point quelque endroit, ou dans la néceſſité preſente on pût aller butiner. Ils marquérent une bourgade du côté des montagnes : mais ils ajoûterent qu'on n'y pouvoit aller, que par des chemins tres-difficiles & trés-dangereux : qu'importe, repartit Guiſcard; eſt-il fatigue, ou peril qu'il ne faille eſſuyer, pour s'empêcher de mourir de faim? partez-donc dés ce ſoir, je vous ſuivray pour vous ſoûtenir. Cependant, ne pouvant pas ſortir du Château ſans donner de l'allarme à toute ſa maiſon: il ne dit rien de ſon deſſein, ſe retire à l'ordinaire; & incontinent aprés, s'habille comme un des Calabrois, s'échappe en ſecret de ſon appartement, court ſe joindre à eux, ſans neanmoins ſe faire d'abord reconnoître, pour les mieux éprouver; & les accompagne juſqu'au terme. Les ha-

bitans du lieu étoient dans un profond sommeil; ayant fait le jour precedent je ne sçai quelle fête, où ils avoient bû excessivement. Les gens de Robert se servirent bien de la conjoncture, & enlevérent quantité de vivres: ils se retiroient déja; lorsque quelques-uns des habitans s'éveillant au bruit, courent aux armes, & vont pour reprendre le butin.

Les Soldats de Guiscard qui se virent suivis de prés, s'exhortérent mutuellement de leur côté, à ne point lâcher prise, & à se défendre vivement. Pour leur donner encore plus de courage, il se met lui-même à leur tête, tourne subitement contre ceux qui les poursuivoient, les charge, en laisse plusieurs morts sur la place, en fait un plus grand nombre prisonniers, dissipe les autres, se saisit de leurs chevaux, & les donne à ceux des siens qui étoient à pied. Il les ramenoit ain-

si comme en triomphe au Château Saint Marc, à la pointe du jour; lorsque sa garnison les entendant galoper, les prit pour un parti ennemi, & alla pour en donner avis à Robert, qu'on croyoit dans son lit. Ce fût une inquietude étrange, de ne le trouver, ni là, ni en quelque endroit que ce fût du Château; cependant on ne vouloit pas differer à combattre les ennemis qu'on croyoit aux portes, & l'on s'y préparoit; lorsque s'appercevant de la méprise, il se mit à crier d'un ton plein de joye, *Vive Guiscard, mes amis, vive Guiscard; c'est lui-même que voici*: se faisant ainsi agréablement reconnoître; il changea l'allarme en une joye universelle, & raconta ensuite toute son avanture. L'on applaudit fort au succés qu'elle avoit eu; cependant on le supplia, de ne point exposer de la sorte une autre fois sa personne avec plus de témérité, que de circonspection.

Malaterra l. 1. c. 17. Summ.

Il profita de cet avis, pour s'emparer d'une place qui étoit fort à sa bienséance, mais dont il étoit difficile d'approcher. Elle étoit située sur une montagne tres-haute & tres-roide ; & d'ailleurs étoit bien gardée. Robert résolut pourtant de la prendre, & sans qu'il lui en coutât beaucoup. Voici le moyen qu'il imagina. Il fit mettre un de ses Soldats des plus intrepides dans un grand cercueil, rempli de toutes sortes d'armes, & couvert d'une toile cirée, comme d'un drap mortuaire, à la maniere dont les Normands avoient coûtume de faire leurs convois funebres. Il ordonna aussi qu'une troupe des siens portassent, & accompagnassent le cercueil avec un grand air de dévotion. Quand ils furent à Melfita, (c'étoit le nom de cette place, où il y avoit un grand Monastere ;) ils demandérent qu'on voulût bien leur permettre de rendre les der-

niers

niers devoirs de la charité chrétienne à un de leurs compagnons qui venoit de mourir, & de l'enterrer en terre ſainte dans l'Egliſe du Monaſtere. Comme on ne ſe défioit pas plus d'eux, que l'on fait d'une proceſſion, ou d'un enterrement; on leur accorda ce qu'ils demandoient. A peine furent-ils arrivez dans l'Egliſe, que le pretendu mort, au lieu de ſe laiſſer porter en terre, s'élança ſubitement l'épée à la main; les aſſiſtans en furent ſaiſis de frayeur, & voulurent s'enfuir; mais le mort & ſes Compagnons qui ſe jettérent en même-tems ſur les armes renfermées dans le cercüeil, les en empêchérent bien; tuant ceux qui prétendirent ſe deffendre, faiſant les autres priſonniers, & épargnant ſeulement les Religieux, à qui ils ne firent aucun mal. Robert entra incontinent aprés dans la place, & y reçût des ſiens, la qualité de Comte.

1056. Il se rendoit ainsi de jour en jour plus recommendable, & par son courage capable de tout entrependre, & par son esprit fertile en toutes sortes d'expediens. Celui qu'il trouva pour se procurer de l'argent, dont il avoit extrémement besoin, mérite d'être rapporté. Ses gens ayant eu quelque différent avec les habitans de Bisignano; il demanda pour terminer les choses à l'amiable, d'avoir une entreveuë avec Pierre de Turra, le plus puissant Citoyen de la ville; le rendez-vous fut dans une plaine proche de Bisignano, où vint Pierre de Turra bien accompagné; Guiscard avoit aussi beaucoup des siens avec lui; mais témoignant à Turra vouloir lui parler confidemment & tête-à-tête; il lui proposa de faire écarter de part & d'autre ceux qui les accompagnoient; en causant & en se promenant ainsi, l'un se trouva insensiblement bien plus éloigné

Malaterra. c. 18.

de ses gens que l'autre ; alors Guiscard termina l'entretien, en prenant Turra par le milieu du corps, & l'enlevant malgré tous les mouvemens, qu'il se donna pour s'échapper, car Robert fit si bien tantôt en le portant, tantôt en le traînant ; qu'il le conduisit à ses Soldats qui étoient les plus proches. Ceux de Bisignano accoururent au secours ; & comme ils étoient éloignez ; ils arrivérent assez tôt pour être battus, & trop tard pour délivrer Turra ; il ne pût se tirer d'affaire, qu'en payant une grosse rançon qui fut d'un grand usage à Robert, pour animer les siens, & pour s'avancer dans la Calabre. En effet peu de tems aprés, il contraignit les villes de Bisignano, de Cosance, & de Marthure, de se donner à lui.

Les nouvelles, qu'il receut de la maladie du Comte Omfroy, l'obligerent d'interrompre ses exploits ; ayant donc laissé de bonnes garni-

sons en Calabre avec d'habiles Capitaines pour les commander ; il vint recevoir les derniers soupirs de son frére. On rapporte qu'ils sentirent tous deux alors reveiller plus que jamais leur tendresse, & qu'ils s'en donnérent mutuellement des marques. Omfroy laissoit deux enfans, Bacelard & Herman ; il recommanda particuliérement l'aîné à Robert, a qui il abandonnoit le gouvernement de ses Etats : & aprés avoir rempli de la sorte les devoirs d'un bon Prince & d'un bon Pere; il mourut également regretté de sa famille & de ses sujets. On régarda son régne comme un modéle de bonté, de douceur, & de justice : ce Prince s'étant uniquement appliqué à faire du bien à tout le monde, & sur tout à soulager ses peuples.

1056. Robert lui succeda dans la Comté de la Pouille ; il y fut généralement reconnu, soit comme tuteur de son neveu, soit comme maî-

tre absolu ; car c'est de quoi les Auteurs ne conviennent point ; mais il ne paroît pas qu'il fût trop d'humeur à se contenter en cette occasion d'une simple tutelle, & il ne s'en contenta pas effectivement dans la suite ; au contraire il pretendit qu'il devoit succeder de plein droit à Omfroy, comme Omfroy avoit succedé à ses aînez, & comme il sembloit lui-même destiner Roger le dernier de ses freres qui venoit d'arriver en Italie, a être son successeur ; car il commença à lors de partager son autorité avec lui, ainsi que nous le verrons.

App. l. 2.

1057.

Mais pour ne point quitter de veuë maintenant la maniere dont il affermit sa domination au préjudice de Bacelard : à peine étoit-il retourné en Calabre pour avancer ses Conquêtes, qu'il revint brusquement sur ses pas, donner la chasse à une faction qui s'éleva en faveur de Bacelard ; il prit en che-

Sig. l. 9.

min toutes les places qui ne se déclaroient pas pour lui: sans trop considérer à qui elles appartenoient; il emporta de la sorte la ville de Troye; elle étoit au Pape, lequel indigné de la conduite de Robert, l'excommunia; mais celui-cy sans s'étonner, reprit son chemin vers la Calabre; & sans vouloir pourtant s'attirer davantage le Pape sur les bras, envoya un Ambassadeur à sa Sainteté, pour lui dire que tout le passé n'étoit qu'un mal entendu; qu'il ne cherchoit qu'à la satisfaire en tout ce qu'elle pourroit désirer, & qu'une entreveuë remettroit les affaires en meilleur état, & leurs personnes en meilleure intelligence, que jamais.

Bar. an. 1059.

App. l. 2.

Nicolas II. fut trés aise de se voir prévenir par un Prince, que dans le fond il vouloit gagner; & pour mieux correspondre à ses avances, il résolut d'aller lui-même dans la Poüille; il prit cette occasion d'y

tenir un Concile ; les Ecclesiastiques de ce païs là avoient un extrême besoin de réforme ; les tumultes de la guerre y ayant introduit les plus grands abus, jusqu'au point de voir les Prêtres se marier aussi communément que les séculiers. Robert, pendant tout ce tems-là poursuivoit sa pointe en Calabre ; & il étoit au siége de Cariati quand le Pape arriva à Melphes : aussi-tôt qu'il en eût la nouvelle, il laissa la conduite du siége à un de ses Capitaines, & vint incessamment avec une suite nombreuse trouver sa Sainteté ; il lui fit tous les honneurs, & lui rendit toutes les obéissances imaginables ; elle en fût si contente, qu'elle oublia entiérement les sujets de chagrin que Robert avoit pû lui causer ; leva l'excommunication qu'elle avoit portée contre lui, le créa Gonfalonnier de la Sainte Eglise, & lui donna avec le titre de Duc, une nou- 1056.

velle Investiture de la Poüille & de la Calabre, & même de la Sicile. Guiscard ne possedoit pourtant encore rien dans cette Isle, & les Sarrasins en étoient les maîtres; mais les Normands pretendoient bien les en chasser au plûtôt: & ils crurent qu'il étoit essentiel de faire autoriser par le Pape cette Conquête, sur laquelle ils comptoient déja.

Quelque liberal que fût Nicolas à l'égard de Robert, ce fut toûjours en procurant les interêts du Saint Siége; car outre que ce qu'il donnoit ne lui coutoit pas beaucoup, il ne l'accordoit qu'à de bonnes conditions; à sçavoir que le nouveau Duc lui restitüeroit les villes de Troye & de Bénevent, qu'il seroit Vassal de l'Eglise Romaine; qu'il en feroit le serment; & promettroit non seulement de lui payer en hommage chaque année, douze deniers monnoye de Pavie: mais encore d'assister le Pape en toute

occasion de troupes, d'argent, & de tous les autres secours dont il pourroit avoir besoin.

L'entreveuë s'étant passée de la sorte fort à la satisfaction des deux parties, comme Robert l'avoit preveu; le Pape retourna à Rome, & lui au siége de Cariati: sa présence redoubla le courage des assiégeans, & la terreur des assiegez. La ville ne croyant pas pouvoir tenir davantage, se rendit à lui; & ce fût la premiere, où il fût proclamé & & salué Duc. Ce titre qui venoit de lui être donné avec la bénédiction du Pape, sembla en attirer une nouvelle sur ses armes; car en moins de rien, il se rendit encore maître de la plus grande partie de la Calabre.

Ce n'étoit pas assez pour lui de se rendre recommandable par ses Conquêtes: il voulut l'être encore par ses alliances; il envoya des Ambassadeurs à Gisulphe qui avoit succedé à son pere Guaimare dans App. I. 2.

la Principauté de Salerne, lui demander sa sœur en mariage; le parti n'étoit pas à refuser pour Gisulphe : cependant il fit difficulté d'abord de l'accepter. Les mœurs des Normands sembloient aux Italiens, avoir encore je ne sçay quoi de dur & de farouche. Les conjonctures même renouvellérent cette idée; car Robert qui demandoit une femme, en avoit une autre de qui il avoit eû le fameux Bohemond dont on parlera dans la suite ; & il repudioit cette premiére épouse, parce qu'elle étoit sa parente; ce motif ne paroissoit pas trop légitime; mais comme il eût été dangereux de se broüiller ouvertement avec lui, Gisulphe n'osa le refuser; il lui donna en mariage l'aînée de ses sœurs nommé Sigelgaite : donnant encore la cadette nommée Gatélerine à un autre Prince Normand neveu de Robert; c'étoit Jourdain, à qui son pere Richard Comte d'A-

verse faisoit present de la Principauté de Capouë; aprés l'avoir enlevée à Landolphe le dernier des Princes Lombards qui la possedérent.

Plusieurs autres succés augmentant encore dans la suite l'autorité de Robert en Calabre, y excitérent aussi contre lui une forte jalousie: non seulement les naturels du païs; mais même quelques Seigneurs Normands en furent piquez, & formérent le dessein d'une conjuration: Bacelard fils d'Omfroy en avoit le prétexte le plus plausible; il se plaignoit qu'on lui eût enlevé la succession de son pere; il vouloit y rentrer; dix ou ou douze autres personnes de marque se joignirent à luy avec leur faction. Les deux principaux se nommoient Geofroy, & Gocelin. Le vigilant Guiscard ne fut pas long-tems à sçavoir la nouvelle de cette revolte, ni à en dissiper les projets. Il

App. Ibid.

1066.

1067.

fit punir plusieurs des coupables, avec la derniere sévérité ; & dispersa tous les autres. Gocelin ne sçachant ou se mettre à couvert de son ressentiment, alla chercher un asile chez les Grecs. Geofroy se retira dans la forteresse de Monte-Piloso, qui étoit à lui, & à un autre Seigneur nommé Godefroy. Le Duc craignant de ne pouvoir reduire cette place par la force, employa l'artifice, qui ne lui manquoit pas en de pareilles occasions. Il fit faire des propositions tres avantageuses à Godefroy; l'assurant de lui donner à lui seul, une autre Forteresse plus importante qui étoit Ojane: la condition fût acceptée. On convint que Robert se retireroit de devant Monte-Piloso comme s'il abandonnoit cette entreprise, qu'il y reviendroit quand Geofroy seroit dehors, & qu'alors la place se rendroit sans difficulté. La trahison de Godefroy fût des plus

lâches ; mais Robert ne laissa pas d'en profiter. On ne marque point precisément ce que devint alors Bacelard, & il y a lieu de juger qu'il se refugia avec tous ses gens à Bary, d'où il échappa dans la suite. Cette puissante ville qui est au bord 1067.
de la mer & sur les confins de la Poüille, demeuroit encore sous la domination des Grecs. Elle étoit ainsi depuis plusieurs années une source de séditions contre les Princes Normands, & un azile asseuré pour les seditieux. C'est ce qui fit long-tems méditer au Duc le dessein de l'assieger ; il l'executa enfin, comme nous l'allons raconter, dans toute l'exactitude que demande une conquête si glorieuse & si importante

Dés qu'on eût appris sa marche on voulut envoyer de la ville même en donner avis à Constantinople ; afin qu'on y tint prêt le secours dont les habitans pourroient avoir be-

Ms. Biblioth. Regia.

soin : cependant, ils répondirent avec beaucoup de fierté à la sommation que le Duc leur fit de se rendre; afin de lui insulter davantage, ils montérent sur les murailles; faisant des concerts d'instruments de musique, & quelques autres semblables réjoüissances : ils y étalerent encore avec beaucoup de pompe, quantité d'étoffes précieuses, & de vases d'or & d'argent, pour faire voir la richesse & la puissance de la ville, & pour éblouïr par cet éclat les yeux de Robert : mais c'est ce qui ne fit qu'allumer ses désirs, & l'animer d'avantage à venir à bout de son entreprise : quoi qu'il lui en dût coûter de tems & de peine; aussi ne dit-il, autre chose, en voyant les magnificences que luy montroient les habitans, sinon, *vous me faites plaisir de m'offrir toutes ces richesses; gardez-les moi bien, il y va de vôtre interest; quand je vous les auray prises, j'ay assez de generosité pour vous*

les rendre liberalement.

Comme la ville étoit située sur une langue de terre qui avance dans la mer ; il étendit sa Cavalerie sur toute cette largeur qu'il fit entourer par ses vaissaux attachez & serrez les uns contre les autres, avec de grosses chaînes de fer : d'un autre côté, approchant des portes le plus prés qu'il fût possible ; il y fit dresser des barricades, où il mit des Soldats pour fondre sur les assiégez quand ils feroient quelque sortie. Il fit aussi élever une tour de bois fort haute qui donnoit sur les murailles : la revêtissant de grosses pierres, & la remplissant de toutes sortes de machines capables de battre la place ; Il l'attaqua de la sorte avec une extrême vigueur ; mais il n'avoit aussi trouvé nulle part une résistance si vigoureuse : tous les habitans devinrent autant de Soldats intrepides, & montérent sur les murailles, à la suite

d'Etienne Pateran ; qui pour être Préteur & Magistrat de la ville, n'en avoit pas moins de valeur, & d'experience dans les armes. On combattit opiniatrément des deux côtez ; la victoire paroissant favoriser tantôt les uns & tantôt les autres ; les assiegeans dressoient toûjours de noùvelles machines, & faisoient de nouveaux ouvrages que les assiegez renversoient toûjours ; ceux-cy renversérent entierement de la sorte, une chaussée que le Duc avoit fait élever dans la mer avec des peines & des frais immenses ; laquelle lui servoit également, & de port pour retirer ses vaisseaux, & de terrein pour battre la ville plus commodément. Voyant donc qu'il ne pouvoit encore la forcer, il essaya pour en venir à bout d'un autre moyen, qui étoit celui de la négociation ; il proposa les plus grands avantages aux principaux Seigneurs du païs qui s'y étoient renfermez ;

il esperoit qu'ils entraîneroient aisément tous les autres avec eux; il joignit les menaces aux promesses, & protesta que si on poussoit à bout sa patience, il en viendroit aux plus cruelles extremitez. Quelques-uns des habitans étoient d'avis d'écouter ses propositions: d'autres les croyoient trop artificieuses pour devoir s'y fier; mais tous commencérent à craindre les effets de sa vangeance; pour se délivrer de cette crainte, ils prirent une résolution tout-à-fait indigne de la maniére genereuse, dont ils s'étoient deffendus jusqu'alors, & pensérent à le faire assassiner. Il y avoit dans la garnison un Soldat transfuge nommé Emeric, qui étoit en particulier fort animé contre le Duc du quel il pretendoit avoir receu quelques mauvais traitemens. On s'adressa à ce Soldat afin d'executer le dessein qu'on avoit conceu; & on lui promit une grande somme

d'argent, s'il l'executoit. Le ressentiment & l'avarice, le déterminérent sur le champ à ce qu'on vouloit de lui; il passa dans le camp à la faveur de la nuit qui étoit fort obscure alors, parce qu'on étoit dans l'hyver; il avança jusqu'à la tente du Prince, qu'on avoit fait revêtir de chaume & de branchages; afin qu'elle fût moins froide, & il le trouva à table qui soupoit au milieu de ses Officiers. L'assassin observa l'endroit où le Duc étoit assis; & alla ensuite par derriere la tente, décharger sur lui un coup de levier pour l'assommer. Il arriva par un bonheur extrême, ou plûtôt par une providence singuliere; que dans ce moment-là même, il venoit d'être pris d'une toux qui l'avoit fait pancher sur la table; ainsi comme il se trouva éloigné de l'endroit où tomba le coup, il l'échappa. L'assassin qui avoit disparu incontinent, rentra dans la place,

& raconta ce qu'il venoit de faire ; on n'y douta pas que Robert ne fût tué, & les habitans en firent des réjoüiſſances comme ſi c'eût été une fête publique ; mais le Duc ne les laiſſa pas long-tems dans l'erreur ; & approchant de leurs murailles, ſe fit voir à eux, leur diſant avec raillerie de s'épargner des cris d'allegreſſe fort inutiles ; ils tomberent auſſi-tôt dans un morne ſilence.

Cependant ils ſe conſolérent ſur l'eſperance d'être bien-tôt ſecourus ; ils en avoient grand beſoin ; les vivres commençoient à manquer dans la place, où il n'étoit rien entré depuis plus de deux ans, que duroit le ſiége. En cette extremité, on dépêcha ſecretement un courrier, & on l'envoya à Conſtantinople preſſer le ſecours qu'on attendoit ; il trouva en arrivant une flote chargée d'armes & de munitions prête à partir ſous la conduite de Gocelin qui étoit lui-même à Conſtantino-

ple depuis assez long-tems, & qui négocioit cette affaire. Le courrier revint incessamment apporter ces nouvelles à Bary. On apprit de lui le signal que la flotte devoit donner de son arrivée, & celui qu'elle attendoit de la ville, pour faire seurement sa route dans le port, qui étoit tres-dangereux. Ce dernier signal étoit d'allumer quantité de flambeaux d'un certain côté. Les habitans un peu trop impatiens, croyant ne le pouvoir mettre trop tôt, le mirent dés cette nuit la même. L'armée Normande s'en apperceut, & ne sçavoit d'abord de quoi il s'agissoit; mais l'ayant découvert ou du moins conjecturé, elle en profita. Le Comte Roger, qui avoit amené depuis peu un bon nombre de vaisseaux au secours de son frere, prit la commission d'empêcher la flotte ennemie d'approcher; il le fit avec le courage & la prudence qui l'accompagnoient par tout. Il en-

voyoit des barques toutes les nuits, voir si l'on n'appercevroit point quelques vaisseaux; & enfin l'on en vit plusieurs qui paroissoient de loin comme autant d'étoiles brillantes, ayant tous des lanternes au haut de leurs mats. On alla incessamment audevant de cette flotte: tandis que la ville qui l'avoit aussi apperceuë, témoignoit par des cris d'allegresse vouloir se défendre mieux que jamais. On vint d'abord fondre sur le vaisseau de Gocelin, qui se distinguoit par un plus grand nombre de lanternes qu'il portoit à ses mats; les vaisseaux Normands tombérent dessus avec tant d'impetuosité, qu'il en creva un, avec lequel 1070.
périrent cent cinquante vaillans hommes qui le montoient; on n'en eut pas moins d'ardeur, pour venir attaquer le vaisseau de Gocelin. Le combat dura toute la nuit; les Normands y eurent l'avantage; connoissant parfaitement les

endroits de la mer où l'on combattoit, & qui étoient fort inconnus aux Grecs. Ceux-ci ne laissérent pas de faire une forte résistance; à la fin, ils furent obligez de céder. On prit Gocelin, & on le mit aux fers, où il périt de miséres dans la suite. On coula à fond beaucoup de vaisseaux des Grecs, & les autres eurent bien de la peine à échapper. Cette victoire causa une joye extraordinaire aux Normands qui n'avoient point encore combattu sur mer; & ils sentirent par là redoubler leur courage & leur esperance. Les assiégez qui ne se voyoient plus de ressource, demeurérent consternez. Le Gouverneur ne pouvant davantage soutenir les plaintes des habitans, pensa à leur seureté & à la sienne propre: en parlant de se rendre. L'on fit un traitté; & Robert entra dans Bary aprés trois ans de siége; la satisfaction qu'il en eut, lui fit oublier ses anciennes mena-

ces: & comme outre cela il paroiſſoit toûjours genereux & tendre, à l'égard de ceux qui vouloient s'attacher à lui; il en uſa en cette occaſion avec toute ſorte d'humanité. Au lieu de ſouffrir que ſon armée fit aucun tort aux habitans, il leur reſtitua au contraire toutes les terres & les maiſons de campagnes, qu'il leur avoit priſes; il les exempta même, pour les gagner davantage, du tribut qu'il leur avoit fait payer autrefois; les traittant comme des peuples libres. Enfin pour comble de générosité, il marqua une conſidération extrême à Etienne Pateran: ſans ſe ſouvenir le moins du monde de la lâcheté avec laquelle il avoit voulu le faire aſſaſſiner; mais lorſqu'il en uſoit avec les habitans de Bary d'une maniere ſi engageante; il leur demanda auſſi des preuves de leur fidélité, & qu'ils vinſſent avec luy ſeconder ſes deſſeins. Ils n'eurent

pas de peine à prêter leurs armes, à celui qui avoit gagné leur cœur; ils le suivirent pour aller soutenir les entreprises qu'il vouloit faire de concert avec son frere Roger, lequel depuis dix ou douze ans avoit eu de son côté beaucoup d'avantures, dans les belles expéditions qu'il nous faut maintenant reprendre; pour rapporter en même-tems, diverses particularitez de la conquête de la Calabre.

1057. Ce jeune Seigneur n'étoit venu en Italie qu'un peu aprés la mort d'Omfroy, ainsi que nous l'avons dit. Il avoit été retenu jusqu'alors en Normandie : moins encore par la foiblesse de son âge, que par la tendresse de ses parens qui n'avoient pû se résoudre à le voir partir; il en prit seul la résolution; se sentant né pour quelque chose de plus grand, que pour demeurer dans le Château de ses peres, simple Gentilhomme. Il étoit tres-bien fait de

sa

ſa perſonne ; il avoit des diſpoſitions merveilleuſes à tous les exercices militaires : & les perfections de l'ame répondoient parfaitement bien dans lui, à celles du corps. Il étoit vaillant & intrepide comme Guillaume *Bras-de-Fer* ; ſage & modéré comme Omfroy ; habile, prudent, & liberal comme Robert ; ardent comme tous ſes freres à avancer ſa gloire & ſa fortune, & plus qu'aucun d'eux, affable, doux, inſinuant, & capable de gagner tous ceux qui avoient affaire à luy. Robert qui vit tant de belles qualitez, en fut charmé ; il eſpera tirer de grands ſervices de ce jeune cavalier ſi accompli ; & pour éprouver ce qu'il étoit capable de faire en Italie les armes à la main, il l'envoya avec ſoixante hommes ſeulement, mais braves gens, & dignes de leur chef ; dans les endroits les plus reculez de la Calabre, qui n'étoient point encore ſoumis.

Malaterra. l. 1. c. 19. & ſeq.

F

Roger avança jusques dans le cœur de cette province ; il vint droit camper sur le haut de la montagne de Vibone, qui est fort élevée, & d'où il pouvoit aisément dominer tout le païs. En effet, aprés s'estre bien retranché, il fit d'abord de violentes incursions ; pour apprendre aux habitans d'alentour, à quel guerrier ils auroient à faire. Ils le conceûrent assez par ces premieres démarches si fieres & si hardies ; ils en furent mesme épouvantez ; & pour ne pas se l'attirer sur les bras, ils luy envoyerent incessamment des Deputez luy demander la paix. Il ne cherchoit de son costé qu'à la donner, pourveû qu'on le reconnust pour maistre ; ainsi toutes les places de la vallée de Salines, luy mirent en main les clefs de leurs Forteresses ; ou luy donnerent des ostages. Il ne tarda pas à faire sçavoir au Duc son frere, qui étoit alors dans la Pouille, ces heureuses nouvelles, & luy mon-

tra par les grosses sommes d'argent qu'il avoit tirées, & qu'il luy envoyoit, les bons effets de ses premieres armes.

Robert fut ravi de la conduite de son jeune frere : il luy manda de le venir trouver au plûtost pour s'entretenir avec luy de ce qui s'étoit passé, & pour conferer des mesures qu'ils auroient à prendre dans la suite. Roger partit sans vouloir estre accompagné de plus de six hommes d'armes ; il laissa tous les autres dans le païs mesme, pour la seureté de ses conquêtes. Le Duc luy fit une tres-agreable reception ; & aprés avoir goûté ensemble la douceur de leurs nouveaux succés, ils se disposérent à s'en attirer d'autres. Ils convinrent de repasser tous deux incessamment avec une forte armée dans les montagnes de la Calabre, & de marcher vers Rhegio ; ils le firent en effet. Mais quand ils arriverent à la vallée de Salines, ils

furent surpris d'apprendre que les Rhegiens les avoient prévenus, & avoient enlevé tous les vivres du païs; pour les renfermer dans leur ville. Roger fut aussitost détaché avec trois cens soldats des plus propres au pillage, & alla vers Gerasso tirer tout ce qui se put pour la subsistance des troupes; tandis que le Duc les conduisit à grandes journées aux portes de Rhegio. Elles commençoient à y souffrir une extréme disette: lors que Roger, au bout de quelques jours leur apporta non seulement dequoy vivre, mais encore de quoy les régaler.

Cependant le siege de la ville avançoit peu, & l'hiver qui survint fatiguant extraordinairement l'armée; le Duc la congedia, & vint faire son quartier d'hiver à Maja, avec un petit nombre des siens. La bonne intelligence qui avoit été fomentée entre les deux freres par le succés; commença à se rompre,

comme il arrive souvent, par cette espece de disgrace. Roger vouloit recompenser ceux qui l'avoient accompagné dans ses expéditions, & il n'avoit pas de quoy. Le Duc qui étoit d'ailleurs fort liberal ne le fut pas en cette occasion; soit parce qu'il n'avoit pas luy-mesme alors trop d'argent, soit parce qu'il voyoit avec des yeux jaloux, l'attachement particulier que les troupes montroient pour son frere; il en craignoit les suites; il vouloit le tenir dans la sujétion, & hors d'état de trop s'élever; cette situation étoit trop violente.

Un jeune Prince qui se sent capable de tout, ne pense au contraire qu'à sa propre élevation; & une noble ambition luy tient lieu de justice: Roger donc, pour estre plus maistre de sa fortune se retira dans la Poüille. Guillaume de Hauteville son frere Comte du Principat, qui de son costé ne souffroit

pas volontiers l'agrandiſſement & l'autorité du Duc, l'invita à venir chez luy. Il le receût comme ſi c'eût été un autre luy-meſme ; & un peu aprés il luy donna une place forte appellée Scalea proche des terres de Guiſcard. C'eſt ce que le Prince demandoit ; il vouloit ſe dédommager du tort qu'on luy avoit fait autre part ; il en avoit l'occaſion dans ce voiſinage, il ne la manqua pas ; & à diverſes fois il prit par le pillage bien plus qu'il n'auroit pu obtenir par un traité.

Le Duc pour ſe venger vint avec beaucoup de reſolution aſſiéger cette place ; il auroit employé ſa valeur par tout ailleurs plus utilement que contre ſes freres. Ils empêcherent aiſément le ſuccés de ſon entrepriſe, & ne luy en laiſſerent que le dépit ; il fut obligé de ſe retirer & de faire la paix avec eux. Elle ne fut pas longue, & Roger ſe plaignant de n'eſtre pas mieux trai-

té qu'auparavant, se jetta de nouveau dans le Fort de Scalea; d'où il recommença à ravager tout ce qui étoit dans la Poüille de la dépendance du Duc.

C'est apparemment ce qui contribua à une horrible famine, dont ces païs là furent affligez; & ce qui mit Guiscard, tout habile qu'il étoit dans un grand embarras. Les habitans profitant de la dissention des deux freres pour se mettre en liberté; s'étoient déja rendus maîtres du Fort de Nicastro, & en avoient passé la garnison au fil de l'épée. Le Duc vit bien qu'il courroit un risque manifeste de perdre ses Etats, s'il ne rentroit en bonne intelligence avec Roger. Il se hâta de le faire; il luy ceda pour cet effet la moitié de ce que les Normands possedoient, & pourroient encore acquerir dans la Calabre, depuis le mont Intefole jusqu'à Rhegio; & en particulier, luy donna la ville de 1058.

Melito avec le titre de Comté.

Quand le nouveau Comte se fut bien affermi dans cette place, il s'y trouva trop serré & voulut s'étendre; les habitans d'alentour se trouverent moins en humeur que jamais de le laisser faire : non seulement ils se défendirent d'abord contre lui, mais mesme prétendirent user de represailles ; tandis qu'il assiégeoit Oppido, une de leurs places, ils vinrent avec de nombreuses troupes assiéger une des siennes dans la vallée de Salines, & qui s'appelloit S. Martin; aussitost laissant le siége d'Oppido, il vint à grandes journées fondre inopinément sur eux; & les ayant envelopez de toutes parts lors qu'ils y pensoient le moins, il les tailla en pieces sans leur faire de quartier: De sorte qu'ils regrettérent de n'avoir pas receû un maître commode, au lieu de s'estre attiré un superbe vainqueur. Il fit en cette occasion un grand butin, & il

en enrichit ſes braves ſoldats, qui firent bientoſt trembler devant luy toute la Calabre.

Quelqu'occupé qu'il fût à prendre des meſures pour la ſubjuguer tout-à-fait; il aima mieux differer ſes conqueſtes, que de negliger l'occaſion qui ſe preſenta d'aller rendre ſervice à un de ſes freres. C'étoit Geofroy Comte de la Capitanate; il l'invitoit à venir luy preſter main forte contre les habitans de Géraſſo, qui s'oppoſoient à ſes deſſeins. Il ſe mit donc avec le Duc Robert à la teſte d'une bonne armée; & à peine furent-ils arrivez dans la Capitanate, qu'ils y rangerent tout ſous l'obéïſſance de Geofroy. Il ne leur en coûta que d'aſſiéger & de prendre le Château de Guaitalmate, & d'en tirer le Chef des revoltez nommé Gautier. On le mena priſonnier dans la Poüille; & pour le mettre hors d'état de ſe mutiner davantage, on luy fit crever les yeux.

Le Duc Robert & le Comte Roger, ayant réuni avec tant de succés leurs armes dans cette occasion ; formerent le dessein de retourner les porter encore de concert contre la ville de Rhegio, d'où dépendoit le reste de la Calabre. Cependant on ne put rien faire autre chose cette année, que d'affoiblir tout le païs, par des courses vives & fréquentes. Les deux freres se préparant d'ailleurs tout l'hiver chacun de leur costé, Roger en Calabre, & Robert en la Poüille, pour venir dans le beau temps assiéger à coup seur cette importante place.

1060. Avec toutes les précautions qu'ils avoient prises, ils eurent encore plus de peine qu'ils n'avoient préveû. Les habitans qui s'étoient aguerris à force de leur résister, se défendirent comme s'il se fût agi de la vie, & de la liberté de chacun d'eux en particulier. Ils faisoient des sorties si vigoureuses que jamais les Princes

Malaterra l. 1. c. 34. & seq.

n'eurent plus besoin d'animer leurs troupes par leurs paroles & par leur exemple ; & c'est à quoy s'attachoit particulierement le Comte Roger ; à mesure qu'il exhortoit ceux de sa suite à bien faire, il passoit à leur teste ; s'exposant le premier aux traits des ennemis, avec quelques-uns desquels il se trouva mesme aux prises plusieurs fois corps à corps. Entre-autres appercevant un d'eux qui étoit un vray géant pour la grandeur énorme de sa taille, & qui se fiant sur sa force, insultoit les Normands par mille reproches ; il le fit taire subitement, le renversant à ses pieds d'un coup de lance. Les ennemis qui en furent témoins en demeurerent saisis d'effroy ; & semblerent perdre tout courage, en perdant d'une maniere si impréveuë le plus redoutable de leurs combattans. Outre cela ils voyoient encore les préparatifs qu'on faisoit pour battre la place, avec une grande quan-

tité de nouvelles machines ; ils craignirent un assaut, & se presserent de capituler. Ils demandérent seulement, que deux de leurs principaux Chefs, contre qui les assiégeans devoient estre le plus irritez, se retirassent à Squillace ; on le leur accorda, & ils se rendirent. Il y avoit plusieurs années que Robert avoit tenté inutilement cette conqueste ; elle luy donna toute la joye que peut donner un bien long-tems désiré, & enfin glorieusement obtenu. Il entra dans la ville comme en triomphe ; se fit de nouveau proclamer Duc avec une pompe & des céremonies extraordinaires, & voulut y demeurer pour joüir de sa victoire ; donnant aux siens & prenant luy-mesme tous les divertissemens qu'il pût imaginer.

Ces festes publiques n'arresterent que peu de jours le Comte Roger ; Plus avide de la fatigue militaire, que des plus légitimes plaisirs, il

les quitta pour aller avec son armée courir toute la basse Calabre : dans l'espace de quelques mois il fit si bien, & par sa valeur qui effrayoit les peuples, & par sa douceur qui les gagnoit ; que de douze Forteresses, il n'en resta plus dans tout le païs, qu'une seule à prendre. C'étoit Squillace où s'étoient retirez ceux que nous avons dit qui étoient sortis de Rhegio. Il alla les assiéger ; mais comme ils se disposoient à se défendre avec autant de vigueur qu'ils avoient fait d'abord à Rhegio, & qu'il voyoit ses troupes extrémement fatiguées ; il se contenta d'élever vis-à-vis de la place un petit Fort, où il laissa quelques soldats d'élite. Quoi-qu'il se fut retiré, il ne s'en appliquoit pas moins à envoyer les ordres & les secours necessaires pour la reduire à l'extrémité ; c'est ce qui arriva plûtost encore, & avec plus de succés qu'on ne l'auroit esperé ; ceux qui la défendoient s'y trouve-

rent pressez de telle sorte qu'ils furent obligez d'en sortir la nuit secretement, & de l'abandonner ; n'ayant plus dans le païs aucune autre place où se refugier, ils firent voile à Constantinople sur des barques qu'ils avoient eu soin de préparer. La Calabre fut par là entiérement réduite à l'obéïssance des Normands, par la valeur & par la conduite des deux freres, à qui rien ne pouvoit résister quand ils étoient unis. C'est ainsi qu'ils établirent leur souveraineté dans la terre ferme d'Italie ; s'y faisant redouter de leurs ennemis, chérir de leurs alliez, estimer & respecter de tous.

Ce n'étoit pas encore assez d'en avoir chassé les Grecs, qui n'y faisoient qu'éxercer leur tirannie ; & d'avoir réduit les naturels du païs, qui auparavant ne pouvoient ni se gouverner eux-mesmes, ni se laisser gouverner par d'autres. Il restoit

aux fils de Tancréde de Hauteville, une entreprise à executer, qui devoit estre & plus glorieuse & plus sainte. C'étoit de chasser de la Sicile les Sarrasins qui l'accabloient sous leur joug; & qui y avoient établi le culte impie, dont ils faisoient profession.

Cette expédition devoit estre trés utile à l'Italie en general, qui étoit cruellement tourmentée par les continuelles incursions de ces Barbares qu'elle avoit à ses portes. Le Pape la souhaitoit aussi passionément par des principes de Religion, qui se trouvoient heureusement réunis avec les interests, mesme temporels du saint Siége; c'étoient autant de motifs puissans pour animer les Princes Normands, qui prétendoient bien aussi n'y rien perdre de leur costé, & qui étoient ravis de pouvoir alors étendre leur domination, en procurant le bien de l'Eglise & l'avantage de l'Italie.

Malaterra l. 1. sub fin.

Mais avant que de passer outre; on ne sera peut-estre pas fâché de sçavoir, ce qu'étoit devenu le pere de tant d'illustres guerriers, qui portoient si loin la gloire de son nom. Il étoit demeuré en Normandie, où toute sa vie il se montra digne d'avoir des enfans tels que les siens. Il avoit passé sa jeunesse, partie dans les éxercices militaires, partie dans les voyages qu'il fit en diverses cours de l'Europe; il y avoit apparemment puisé les genereux sentimens & les nobles idées qu'il donna à ses fils. Il étoit demeuré depuis à la cour de Richard II. quatriéme Duc de Normandie. Une avanture assez particuliere l'avoit mesme rendu recommandable auprés de ce Prince. Un jour qu'il l'accompagnoit à la chasse, le Duc lança un sanglier d'une grandeur extraordinaire. Nul autre que luy selon la coustume de ce temps-là, observée inviolablement parmi les grands

chaſſeurs, ne pouvoit ſans une hardieſſe coupable, tuer la beſte qu'il avoit lancée. Cependant celle-cy pourſuivie vivement, ſe jette à l'écart & fort loin du Duc, s'attache à une roche, & s'y appuye de telle ſorte; que preſentant ſes défenſes aux chiens, elle les mettoit en piéces à meſure qu'ils approchoient. Tancréde ſurvint, s'avança, & jugea qu'en ces conjonctures, il pouvoit paſſer par deſſus les loix ordinaires. Le ſanglier quitte auſſitoſt les chiens pour ſe jetter ſur luy; & luy, donna au ſanglier un coup d'épée ſi ferme & ſi violent, qu'il la luy enfonça juſqu'à la garde. Il aima mieux la laiſſer ainſi que de s'expoſer à eſtre apperceû; en s'arreſtant trop pour la retirer. En effet le Duc arriva peu aprés; mais voyant la choſe, au lieu d'en eſtre irrité, il l'admira; s'informa à qui eſtoit l'épée; & en conſideration d'un coup ſi plein de courage & de force; dé-

clara qu'il pardonnoit ce qu'il pouvoit y avoir dans cette action de contraire aux égards qu'on devoit au Prince. On sceut bientost que c'étoit Tancréde qui l'avoit faite. Le Duc luy en marqua plus d'estime, & luy donna mesme à cette occasion une charge dans ses gardes; cet emploi passa à un autre de ses fils, dont on me permettra de rapporter icy quelques traits, pour marquer davantage de quoy étoient capables tous ses enfans.

Celui de qui je veux parler icy est Serlon. Il soutenoit à la Cour de Normandie l'éclat de sa naissance; lors qu'ayant eu une affaire fâcheuse avec un grand Seigneur; il le tua, & fut obligé de se retirer en Bretagne: il y gagna incontinent l'estime & l'affection de tout le monde; & les personnes de la premiere qualité travaillérent à le bien remettre dans l'esprit de son Prince. C'étoit alors le Duc Richard III. pere du fameux

Guillaume le Conquerant, Roy d'Angleterre. On ne put obtenir grace pour Serlon; il en fut outré. Il voulut s'en venger en venant de Bretagne avec quelques troupes de gens ravager les terres de Normandie. Mais il répara cette témerité criminelle, par une autre espece de témerité qui fut tres-applaudie.

C'étoit au temps que le Duc Richard assiégeoit une place appellée Tiliéres, qui étoit sur les confins de la France & de la Normandie : un François fort brave homme qui y commandoit, avoit invité les Normands à terminer la querelle par un combat particulier; comme il se pratiquoit souvent alors. Personne n'osoit se commettre avec luy : le Duc Richard avoit mesme défendu qu'aucun des siens ne s'y exposast; couvrant ainsi par sa prudence la crainte qu'on avoit au fond d'un ennemi si terrible. Cette nouvelle se répandit, & vint

à Serlon; piqué de la honte qu'es-suyoit par-là sa nation, il résolut de l'effacer. Il part secrettement de Bretagne accompagné de deux cavaliers; va se presenter dés la pointe du jour à la porte de la ville assiégée, & déclare qu'il vient accepter le défi. Le redoutable François parust aussitost; luy demande son nom avec dédain; le regarde d'un œil de pitié; luy dit en raillant de se retirer pour épargner sa vie, & d'user de la prudence qui avoit fait tant de bien à sa nation. Mais celuy-cy indigné de ces railleries, porte avec fureur les premiers coups à son adversaire qui en fut d'abord étourdi; beaucoup de gens des deux partis que le bruit de ce qui se passoit avoit fait approcher, en furent témoins; & un moment aprés virent Serlon qui terrassoit son ennemi, le perçoit, & luy coupoit la teste; il la mit au bout de sa lance; & la portant ainsi en triomphe au travers du

camp de ses compatriottes qui eux-mesmes ne pouvoient revenir de leur étonnement & de leur joye ; il disparut & retourna en Bretagne. Le Duc envoya incontinent des gens pour le suivre, & pour découvrir à qui il avoit une si grande obligation ; quand il l'eut appris, il oublia bientost ses premiers ressentimens & rappella auprés de luy un homme qui devoit luy estre si cher. Serlon revint ; le Duc alla au devant de luy, l'embrassa, luy fit mille autres caresses, le rétablit dans tous ses biens, & luy en donna encore de beaucoup plus grands. Enfin il le traita toûjours depuis ce temps-là comme un de ses favoris, & comme un digne frere des Princes Normands qui régnoient en Italie, desquels il nous faut reprendre l'Histoire pour voir la suite de leurs victoires & la plus belle de leurs conquestes.



HISTOIRE DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE TROISIÉME.

LA révolution que nous avons à décrire icy, nous engage à rappeller le souvenir de celles qui étoient arrivées en Sicile depuis le temps des Romains; ils étoient les premiers qui se fussent rendus entiérement maistres de toute cette Isle; auparavant elle n'avoit été dominée que par divers Tyrans qui

régnoient en quelques villes particulieres ; comme firent Denis & Agathocles : jusqu'à ce qu'elle devint le theâtre des fameuses guerres entre Rome & Cartage. Dans la décadence de l'Empire Romain, elle fut pillée par Giseric Roy des Vandales, & usurpée depuis par les Goths. Belisaire ce fameux General des armées de l'Empereur Justinien la leur avoit reprise vers l'an 536. & l'avoit remise sous la domination de l'Empire d'Orient. Elle parut s'en retirer au temps du Pape Gregoire III. lequel déclarant Leon Isaurique Empereur Iconoclaste déchu de l'Empire, prétendit dispenser les sujets que ce Prince avoit en Italie, de l'obéissance qu'ils luy devoient. Mais la Sicile demeura encore attachée à ses premiers maîtres, jusqu'à ce que les Sarrasins s'en emparérent. Ils y régnoient depuis deux cens ans, lors que Maniacés secouru des fils de Tancréde, en re-

conquit une bonne partie, ainsi que nous l'avons veû dans le premier livre de cette Histoire. Les Gouverneurs qui luy avoient succedé, moins habiles que luy, & affoiblis par la diversion que faisoient les Normands dans la Terre ferme d'Italie, avoient laissé reprendre aux Sarrasins toutes les villes de la Sicile les unes aprés les autres ; ainsi les Grecs ayant tenu seulement quelques temps assez ferme dans Messine, qui leur étoit demeurée la derniere, avoient été obligez d'en sortir en l'année 1058. & de laisser toute cette Isle au pouvoir des Infidelles.

L'amour de la vraye Religion, qui anima toûjours les Princes Normands, autant que le desir de la gloire, & le soin de leur interest ; ne tarda gueres à faire une vive impression sur le cœur du jeune Roger. Il ne pouvoit demeurer sans rien faire depuis les victoires qu'il

venoit

venoit de remporter en Calabre, & il brûloit d'impatience d'en remporter encore de plus illuſtres en Sicile; il voulut pour cet effet, aller inceſſamment reconnoître le Païs.

Il s'embarqua donc avec une bonne troupe des ſiens, paſſa le détroit, & vint deſcendre vis-à-vis de Meſſine. Dés qu'on l'apperceut de la ville; les Soldats de la garniſon qui étoit tres-nombreuſe, ſortirent pour l'accabler; ils croyoient déja en être venus à bout, le voyant auſſi-tôt prendre la fuite: mais il ne cherchoit en fuyant, qu'à les attirer loin de la place; & quand ils commencérent d'être, ou il les vouloit; il fit faire tout à coup volteface à ſes gens qui donnérent tête baiſſée ſur les ennemis. Ceux-cy effrayez, regagnérent la ville; & quelque diligence qu'ils euſſent faite en venant, ils en firent une toute autre en retournant; elle ne fut

1060.

Malaterra, l. 2. c. 1.

pourtant pas assez grande pour les sauver ; un grand nombre de ceux qui se retiroient les derniers, furent mis en pieces, & les autres conduits vertement jusques sous les murs de Messine. Roger qui n'étoit pas encore en état de pousser plus loin sa victoire, fit charger ses vaisseaux des chevaux & du bagage qu'il avoit pris ; il revint à Rhegio trouver le Duc son frere, & luy raconter luy-même le détail de ce coup d'essay.

C'étoit une agréable disposition pour les desseins qu'ils avoient l'un & l'autre sur la Sicile ; ils se préparérent encore davantage à les exécuter. Il falloit régler bien des choses avant leur départ ; il falloit surtout ménager l'esprit des Seigneurs du païs : afin de prévenir les obstacles, que leurs interêts particuliers, ou leur fantaisie pourroit apporter ; dans un temps où ils ne reconnoissoient gueres encore d'autorité superieure à la leur, que par une espece

de déference ; on vouloit donc qu'ils se portassent comme d'eux mêmes à l'expédition qu'on méditoit, & qui devoit se faire l'Eté suivant. Le Duc demeura dans la Pouille jusqu'à ce tems-là, pour former des troupes, & le Comte revint à Rhegio pour mettre ordre à la flotte. 1061.
Fasel. l. 1

Leurs soins furent encore animez en ces conjonctures, par des Messinois Chrétiens qui vinrent en secret implorer leur secours. Ces habitans exposoient de la maniere du monde la plus touchante, le besoin extréme qu'ils avoient d'être assistez ; particulierement depuis que les Barbares ayant apperceu dans quelques-uns d'eux de l'inclination pour la Nation Normande, les avoient fait mourir avec toute sorte de cruauté. Le Comte receût trés-favorablement les Messinois, & les renvoya dans leur ville y ménager ce qui pouvoit contribuer à faire réussir son entreprise, dont le Ciel ;

préparoit encore l'exécution par une autre voye.

Malaterra. l. 2. c. 3. ad. 38.

Il venoit de s'élever de grosses dissensions entre un Officier Sarrasin Emir, c'est-à-dire Gouverneur de Catane, & un autre grand Seigneur de la même Nation. Le premier appellé Becumen, en étoit venu jusqu'à tuer le second, qui se nommoit Bennecler. Cette vengeance attira à Becumen des affaires tres-fâcheuses, & on l'avoit mis si mal à la Cour du Sultan d'Afrique, qu'il ne crut pas pouvoir échapper aux piéges qu'on luy tendoit : ne se voyant plus en seureté parmi les siens, le ressentiment luy fit prendre parti en faveur des Chrétiens ; pour qui d'ailleurs, il n'avoit pas naturellement d'aversion. Il vint donc trouver le Comte à Rhegio, & se prosterna devant luy ; luy témoignant la profonde vénération qu'il avoit conceuë pour sa personne, & la passion qu'il avoit de se devoüer

à son service contre sa propre Nation, dont il exagéra la perfidie ; il l'exhorta vivement à la conquête de la Sicile, & luy en découvrit les moyens qu'il luy representoit comme tres-faciles ; les places de l'Isle se trouvant mal fortifiées, & plus mal gardées ; & une foule de Chrétiens qui y demeuroient, n'attendant que l'occasion de se déclarer pour les Princes de leur Religion.

Roger fit un tres-bon accüeil à l'Emir *Sarrasin* qui s'offroit à conduire luy-même les troupes Chrétiennes par des chemins asseurez ; cependant il communiqua la chose par lettres incessamment au Duc son frere. Aprés avoir examiné l'un & l'autre, s'il n'y avoit point de trahison à craindre sous une si belle apparence, & aprés avoir pris sur cela toutes les précautions necessaires ; ils resolurent de concert, que le Comte passeroit incessam-

ment en Sicile, avec une armée, dont Becumen seroit le guide. Celuy-cy la conduisit fidélement, & heureusement dans la Campagne de Mylazzo assez proche de Messine.

L'Emir qui commandoit alors dans cette ville, étoit parent de Benthecler. Outré de voir les Normands si prés de luy, & conduits par le meurtrier d'un de ses proches, il sortit avec un détachement pendant la nuit, se flattant qu'il alloit infailliblement surprendre, & tailler en pieces les Chrétiens. Le Comte, qui étoit à la tête de ses troupes, apperceut de loin les Infideles, à la faveur d'un petit clair de Lune; il les laissa avancer, & dés qu'ils furent à portée, ordonna aux siens de les charger: pour luy, quoyqu'il n'eut point de deffense que son casque & son sabre, ne daignant pas seulement prendre les autres armes que son Ecuyer portoit à sa suite; il s'attacha au chef des Sarrasins, & luy porta

tin coup de sabre qui luy fendit la tête; ce coup seul détermina la victoire : bien qu'elle ne fût remportée en cette occasion, que sur un petit nombre de troupes; elle n'en répandit pas moins de terreur parmi les ennemis. Le Comte ravagea à son gré tout le païs, & retourna camper sur le bord du Phare; voulant faire passer à Rhegio dés le lendemain, plusieurs vaisseaux chargez du butin qu'il avoit fait.

Les Messinois qui avoient appris son dessein, se persuadérent que le plus grand nombre de ses gens seroient partis avec les vaisseaux pour conduire le butin, & qu'il falloit prendre cette occasion de l'attaquer avec seureté. Les conjectures les plus prudentes, ne sont pas toûjours heureuses : le vent n'ayant pas été assez favorable, il n'étoit parti ni vaisseaux ni Soldats; ainsi les Sarrasins sortant en foule de la ville pour venir accabler les Chrétiens, les

trouvérent bien disposez à soûtenir l'attaque. En effet Roger avoit appris par des transfuges le projet des Barbares, & ayant apperceû lui-même leurs mouvemens, il s'étoit preparé à les recevoir. Il avoit fait avancer Serlon son neveu, fils du brave Serlon, dont nous avons parlé à la fin du second livre; il l'avoit fait aussi cacher avec l'Elite de ses gens les plus déterminez,
1061. afin de couper chemin aux Sarrasins, quand ils voudroient s'en retourner. La chose arriva comme il l'avoit préveuë, & souhaittée. Les infidéles repoussez vivement par des troupes plus nombreuses qu'ils n'avoient cru, voulurent regagner la ville: mais en même tems, ils furent enveloppez par Serlon, & taillez en pieces de tous côtez; sans qu'à peine un seul de ceux qui étoient sortis de Messine, y pussent rentrer. La consternation y fut affreuse; on n'y entendoit que cris, & que gémissemens.

Pour profiter de ces conjonctures, le Comte voulut se hâter de l'assiéger ; il ne differa qu'autant qu'il fallut pour faire sçavoir au Duc Robert l'état des affaires, & pour laisser un peu respirer ses troupes, tandis qu'il prendroit luy-même quelque repos à l'Isle de S. * Hyacinte. Mais pour peu qu'on differe, on manque souvent de grandes occasions. Dans ce petit intervalle de temps, les Barbares étoient accourus de divers endroits au secours de la ville ; & quand le Comte y retourna, la consternation précedente s'étoit changée en fureur : tous les habitans jusqu'aux femmes, prenant les armes ; se mirent à combattre de dessus les murailles. Roger craignit de trop diminuer ses troupes s'il s'opiniâtroit davantage, il ne voulut pas les exposer à quelqu'irruption des Barbares qui pourroient venir des autres villes, fondre en

* Aujourd'huy Braccio di S. Reinero.

core sur luy, encouragez par la resistence de Messine; il aima mieux se retirer, & résolut en même-temps de repasser à Rhegio, afin d'y faire de nouvelles troupes. Il eût une horrible tempête à essuyer dans le passage; & fut sur le point de périr avec sa flotte, & toutes les riches dépouilles dont elle étoit chargée; mais on rapporte que sa pieté calma les fureurs de la mer, & qu'ayant fait vœu d'employer une partie des richesses qu'il emportoit, à rebâtir une fameuse Eglise de Saint Antoine qui étoit auprés de Rhegio, & qui tomboit en ruine; la tempête cessa incontinent. Soutenu ainsi de la faveur du Ciel, il s'anima plus que jamais à la mériter: n'épargnant rien pour se mettre en état de poursuivre les Infidéles, & pour le faire avec succés.

Le Duc Robert y travailloit aussi de tout son possible; & tandis que son jeune frére employoit avec tant

de bonheur, le feu de son âge & de sa valeur; il employoit de son côté son habileté, & son experience dans le gouvernement; pour subvenir aux nécessitez de la guerre: ainsi il se trouva en état d'amener de la Poüille, une grosse armée de cavalerie vers le commencement du mois de May à Rhegio; y faisant venir en même-temps son armée navale, qui n'étoit pas moins considérable. Les deux freres convintent de la faire passer au plûtôt en Sicile; mais ils y trouvérent de l'obstacle. Belcamver Emir, ou Gouverneur general du païs, avoit envoyé de Palerme dans le Phare, pour leur en empêcher le passage, une flotte encore beaucoup plus grosse que celle des Normands.

Le Duc & le Comte, voyant bien que les vaisseaux Sarrasins pourroient demeurer là tout l'été, délibérérent quelque temps du parti qu'ils avoient à prendre. Peu-

suadez qu'ils devoient tirer du Ciel leur plus puissant secours; ils ordonnérent d'abord, qu'on fit de grandes priéres dans l'armée, & qu'on employât tous les autres moyens que fournit la pieté Chrétienne; pour rendre Dieu propice à une expédition où sa gloire étoit si fort intéressée: il le fut effectivement; & sans doute, c'est par une inspiration d'enhaut, que le Comte Roger eût une pensée tres-singuliere; mais tout-à-fait digne de son esprit, & de son courage.

Il vint donc trouver le Duc, & le pria de demeurer toûjours avec le gros de son armée en ordre de bataille, à la veuë de la flotte ennemie, pour la tenir attentive de ce côté là; tandis que luy faisant un détachement imperceptible des plus vaillans hommes de leurs troupes; il passeroit le détroit avec eux pendant la nuit, & iroit surprendre la ville de Messine qui se tenoit fort

en seureté sur la flotte de Bekcamver. Le dessein parut beau à Robert; mais trop hardy : il ne pourvoit se résoudre à exposer son frere d'une maniere si visible, même pour la plus importante conquête. Ce n'étoit pas là une raison capable d'arrêter Roger. Il prend sur le champ un bon nombre de Soldats d'Elite, traverse le Phare avec eux à la faveur d'une obscure nuit, aborde à un lieu appellé Monasterio, y fait décharger ce qui devoit servir au siége, & renvoye les barques; afin d'ôter aux siens toute esperance de retraite & les determiner ainsi à périr, ou à vaincre. Ensuite il leur représenta dans un petit discours, la confiance qu'ils devoient avoir en Dieu, pour qui ils alloient combattre, le succés qu'avoient déja eû ses armes en Sicile, & enfin la lâcheté des infidéles. Incontinent aprés, il mene ses troupes droit à Messine, & la tron-

Fasol. de et. 2. l. 7. Malat. l. 2.

ve assez dépourveuë. Les plus braves de ceux qui auroient pû la deffendre avoient passé sur la flotte, où ils étoient persuadez que devoit être le fort de la guerre. Les habitans ne laissérent pas de vouloir faire d'abord une résistance pareille à celle qu'ils avoient faite une autre fois; mais l'ardeur avec laquelle les Chrétiens percérent les murailles à grands coups de pic, & y attachérent des échelles pour y monter, effraya les Sarrasins; ceux-cy firent pourtant encore quelques efforts; roulant de leur côte de grosses pierres sur les assiégeans, jettant une grande quantité de poix, de souffre & de cire allumée; & pour derniere ressource poussant selon leur coûtume des cris affreux, afin d'inspirer de la terreur à leurs ennemis. Les Normands n'en étoient pas susceptibles à la suite de Roger; ils se moquérent du bruit des Barbares, continuérent l'attaque a-

vec la même vivacité, & les obligérent enfin à se retirer de dessus les murailles. Alors le courage & la force se renouvellérent plus que jamais parmi les assiégeans; & renversant bientôt tout ce qui pouvoit les arrêter, ils entrent dans la place, courent impetueusement par les ruës & par les maisons, tuent indifferemment tous ceux qu'ils rencontrent, tandis que le grand nombre des habitans s'enfuyoient avec l'Emir pour gagner la flotte.

Aprés que Roger eut donné quelque chose au juste ressentiment de ses Soldats, il en arrêta l'excés & fit cesser le carnage: mais on ne cessa de tuer, que pour piller de toutes parts. L'insolence ordinaire aux Soldats vainqueurs n'en demeura pas là; plusieurs d'entre eux se permirent, tout ce qu'ils ont coûtume de se permettre en ces affreuses conjonctures. Un noble Sarrasin, voulant empêcher sa sœur qui

étoit d'une rare beauté d'être livrée à leur passion, la prit pour s'enfuir avec elle. Comme il couroit à perte d'haleine, la Demoiselle qui étoit jeune & délicate, tomba bientôt en foiblesse; il s'empressa de luy rappeller les sens, & n'en venant pas assez tôt à bout, les yeux baignez de larmes, il luy enfonça son poignard dans le sein: aimant mieux encore voir expirer une sœur qu'il cherissoit avec la derniere tendresse, que de la laisser exposée à perdre son honneur.

Malater. l. 2. c. 12. & seq. Cependant ceux qui montoient la flotte, s'étoient trouvé fort déconcertez d'apprendre que Messine eut été prise, tandis qu'ils croyoient arrêter devant eux les ennemis, & les empêcher de passer le détroit. Dans un désastre si inopiné, tout ce qu'ils purent, fut de recueillir quelques-uns des habitans; afin de retourner à Palerme. Pour comble de malheur, ils furent quelque

temps sans sçavoir comment ils pourroient faire route : la mer depuis trois ou quatre jours, étant extraordinairement agitée ; ils craignoient encore que la tempête ne les jettast à terre, ou, de côté & d'autre, soit vers Rhegio, soit vers Messine, ils tomboient entre les mains des Chrétiens. Cependant ils s'échappérent : leur retraite laissant une pleine liberté de passer le Phare ; le Comte envoya aussi-tôt les clefs de Messine à son frere, & le pressa d'y venir incessamment avec son armée. Le Duc ne différa pas à suivre cet avis, & le plaisir qu'ils eûrent de se rejoindre, redoubla celui de leur victoire.

Ils furent ainsi quelques jours à goûter le fruit de leur conquête, sans néanmoins cesser de mettre ordre à toutes les choses nécessaires. Ils commencérent par remplir les devoirs de la Religion ; renversant tout ce qui avoit servi au culte de

la superstition Mahometane, & gagnant de la sorte de plus en plus, le cœur des Chrétiens qui étoient dans la ville; ils y firent faire ensuite de nouvelles fortifications; & y ayant laissé une bonne garnison, ils allerent poursuivre leurs Conquêtes vers Ramette.

Malaterr. Fasel. Inveg. Sum.

Les habitans de cette place qui sçavoient le sort des Messinois, voulant en éviter un pareil, envoyérent au devant du Duc, lui demander grace, & lui firent serment de fidelité sur les livres de leur Loy; les deux freres ravis d'un succés si peu attendu, profitérent de la terreur que leur presence répandoit dans le païs, & passérent incontinent dans la Province voisine appellée la pleine de Myle; ils vinrent de la sorte, sans aucune résistance à Maniace, ville bâtie par Maniacés au pied du Mont-Ethna, & pleine de Chrétiens qui avoient été jusqu'alors tributaires des Sarrasins.

Aux approches de l'armée, les habitans allérent trouver le Commandant de la place, pour lui representer l'impossibilité où ils étoient de soutenir le siége; ils le firent d'une maniere à lui laisser comprendre qu'ils avoient encore moins la volonté, que le pouvoir de se défendre. Ils se rendirent donc; & on ne peut dire quelle joye fut plus grande, ou celle des vainqueurs, ou celle des vaincus; ce n'étoit de côté & d'autre, que larmes d'une tendresse mutuelle, & qu'actions de graces qu'on rendoit au Ciel.

L'armée Chrétienne allant encore plus avant, vint à Centorbi; elle y fut mal receuë: les habitans determinez à souffrir plûtôt la mort que la domination des Chrétiens, se défendirent en déséspperez; desorte que les troupes Normandes, étant diminuées par les garnisons qu'on avoit laissées dans les autres places;

il fallut lever le siége de celle-cy, & se mettre en état de soutenir une armée considérable, que les Sarrasins travailloient à ramasser.

Le Duc alla les attendre de pied ferme dans la pleine de Paterno: comme ils tardoient à venir, il marcha toûjours vers S. Felix lieu plein de cavernes habitées par les Barbares, il les y força, & s'empara de leurs retraites; ensuite il vint camper proche d'Enna le long d'une riviere appellée alors Guereta.

Pendant tout ce tems-là, Belchamver avoit obligé toutes les villes à luy fournir des troupes; & à force de menaces ou de promesses, il en avoit tiré environ quinze mille hommes, avec lesquels il vint attaquer les Chrétiens qui n'étoient pas alors plus de deux mille hommes. Dés qu'il les apperceut; il eût soin de faire remarquer ce petit nombre aux siens pour relever leur courage, qui étoit d'ordinaire fort ébranlé à la

veuë des troupes Normandes : & il les exhorta tous vivement à faire leur devoir. Pour faire le sien de son côté, il mit plus d'ordre dans son armée, que les Barbares n'avoient coutume d'en mettre ; la partageant en trois corps réguliers. Le Duc ne fut pas effrayé de cette multitude, ni des mouvemens qu'elle faisoit ; il disposa tranquillement ses troupes, & en fit comme deux bataillons ; il donna le premier, suivant sa coûtume, au Comte son frere ; afin de soûtenir le premier choc des ennemis, & pour luy il passa gayement à la tête du second ; asseurant les siens du succés avec autant de confiance, que s'il en eut été seul arbitre.

Quand il fut proche de l'armée Sarrasine, il fit arrêter ses gens pour la leur faire regarder fiérement ; & les ayant ainsi remplis de ce courage qui donne une partie de la victoire, il les mena à la charge. Les

Sarrasins parurent faire merveilles d'abord; mais les Normands s'avançant tête baissée au milieu d'eux, les rompoient en même temps & les écartoient les uns des autres, à grand coups d'épées. Les Infideles
1061. furent ainsi bien-tôt en déroute; se dispersant confusément, & ne songeant plus qu'à sauver leur vie par la fuite: les Chrétiens les poursuivirent jusqu'à Enna avec tant d'acharnement, qu'ils en tuérent prés de dix mille; prirent tous leurs chevaux & leurs bagages, se retirérent sans avoir perdu que tres-peu de gens de leur petite armée, & revinrent dés le lendemain pour assieger Enna; n'ayant pris de repos qu'une seule nuit.

Cette place qui étoit tres-forte par sa situation & par ses tours, fit une furieuse résistance; on fut contraint de venir camper sur le Mont de Catalaxiber, afin de la battre plus avantageusement. Les

siége n'avançant encore qu'avec lenteur : Roger alla prendre ailleurs une occupation plus vive & plus conforme à son genie ; il parcourut tout le païs de Girgento, & le ravagea d'un bout à l'autre ; d'où il remporta un fort gros butin au Camp devant Enna ; cependant la ville n'étoit pas encore disposée à se rendre. Les habitans faisoient de frequentes, sorties par des chemins souterrains qu'eux seuls connoissoient, & l'Hyver qui approchoit, empêchoit de tenir plus long-tems la campagne ; c'est ce qui détermina les deux Princes à lever le siége & à regagner Messine.

Ils y firent de nouvelles fortifications beaucoup plus considérables que les précédentes ; pour avoir de la sorte en Sicile un poste qui fut entierement à couvert de l'insulte des Barbares. Dailleurs, afin de les affoiblir peu à peu, on resolut de faire des incursions de tous côtez ;

On commença dans le fertile païs qui est aux environs de la Tana ; il fut ravagé & pillé, par un détachement qu'on y envoya sous la conduite de Becumen ; c'est l'Emir Sarrasin dont nous avons parlé, qui étoit venu d'abord trouver le Comte à Rhegio, de qui les Princes avoient tiré de tres-grands services, & mis la fidelité à diverses épreuves.

Peu de temps aprés cette expédition, ils repassérent en Italie ; le Duc en la Poüille, & le Comte en Calabre, d'où il revint avant la fin de l'Hyver, suivi d'une nouvelle troupe de braves Soldats, avec lesquels il commença de nouvelles incursions, tout le long de la Méditerranée. Une grande foule de Chrétiens, dont ces quartiers là étoient remplis, venoient de jour en jour se joindre, & se donner à luy ; mais les Chrétiens Grecs habitans de la ville de Traina se signalérent dans

la maniere dont ils le firent. Ils allérent en procession au devant de luy: portant la croix & l'encensoir, & le conduisant de la sorte jusques dans leur Eglise principale; c'étoit vers le temps de la feste de Noël, qui y fut celebrée avec des cérémonies extraordinaires. Le Comte trouvant cette place à sa bienséance, la fortifia & en fit un Evesché, où il nomma un de ses cousins germains appellé Robert.

Le plaisir de cette victoire fut accompagné d'un autre qui ne fut pas moins touchant. Il apprit à Traina mesme, que l'épouse qui luy étoit destinée, appellée Judith, & qui étoit de la famille des Ducs de Normandie, étoit arrivée en Calabre. 1062. Les loix de la bienséance, ne luy permettoient pas de differer à l'aller trouver; car il y avoit long-temps qu'il attendoit cette Princesse, qui n'avoit pas moins de beauté que de naissance. Il vint donc à Melito où

les nôces se firent avec de grandes magnificences ; les charmes d'une épouse jeune & belle, ne luy firent pas néanmoins oublier un moment ce qu'il devoit à sa gloire ; & les pleurs qu'elle versa pour le retenir ne l'empêchérent point de retourner au plûtost en Sicile ; il y prit Petrélége, & quelques autres places considerables ; & s'étant abouché avec Becumen, il luy laissa le commandement general, pour ne pas trop long-temps refuser sa présence à Judith qui le redemandoit instamment, & qui n'étant pas encore accoustumée à un païs étranger, meritoit qu'on eût ces égards. La complaisance du Comte luy coûta cher, quelque raisonnable qu'elle fut ; comme si le Dieu des armées n'eût pas voulu que ce Prince interrompît la suite des victoires qu'il luy donnoit contre les Infidelles ; sous quelque prétexte que ce pût estre.

Malaterra Fas.

Becumen, pendant son absence

ne fut point infidele, mais il fut malheureux; il éxécuta ponctuellement les ordres qu'on luy avoit prescrits: & il s'étoit déja emparé de plusieurs postes considérables. Mais une des places qu'il avoit prises, nommée Curelion, se revolta un peu aprés qu'il en fut sorti. Il retourna incontinent pour la réduire: les habitans s'y défendirent avec opiniâtreté; & comme ils craignoient les effets de son ressentiment, qu'ils avoient mérité: ils formérent le dessein d'une trahison, pour se défaire de luy à jamais. Ils le priérent de vouloir donner audience à un de leur Deputez nommé Nichel, qui avoit été autrefois son soldat. Becumen ne douta pas qu'ils ne voulussent demander pardon de leur faute, & de leur ingratitude; car il les avoit toûjours traitez avec beaucoup de ménagement; rempli de cette confiance, qui étoit si fort à la mode en ce temps-là, & que 1062.

nous regarderions aujourd'huy comme une vraye imprudence, il ne fit point difficulté d'accorder l'audience qu'on luy demandoit. Il avança dans une plaine, où l'attendoit Nichel avec quatre ou cinq autres Sarrasins. C'étoient des traistres qui ne venoient que pour le tuer. Ils n'osérent pas pourtant l'attaquer en face; craignant qu'il ne se défendist contre eux tous, & qu'il ne s'échappast; mais à peine l'entretien étoit-il commencé; qu'un d'eux se retirant derriere les autres, perça les flancs de son cheval, qui tomba aussitost, & qui fit tomber le cavalier en mesme-temps: Les Infidelles le voyant terrassé, se jettérent sur luy, & l'assassinérent. La mort de Beriumen, répandit une si grande joye parmi les Barbares, & une si grande terreur parmi les Chrétiens; que les Normands, qui en l'absence de leurs Princes, avoient toute leur confiance en luy, semblérent perdre

la teste. Ils abandonnérent aussitost les villes de Petrelège, & de Traina, ne s'y croyant pas assez en seureté; & vinrent tous se réfugier dans Messine. 1062.

Un malheur en attire ordinairement un autre, & ce désastre fut suivi d'un renouvellement de mésintelligence entre les deux freres; soit que leurs esprits aigris par le mauvais succés en fussent plus disposez à se broüiller, soit que le Comte depuis son mariage fut plus attentif qu'auparavant à ses propres interests. Il éxigea alors qu'on le mit en possession de la moitié de la Calabre, ainsi qu'on le luy avoit promis. Le Duc répondit qu'il eût à se contenter des deux Chasteaux de Melito & de Squillace, & de ce qu'il pourroit acquérir en Sicile; que pour la Calabre il ne devoit pas y prétendre: un mesme païs ne pouvant s'accommoder en mesme-temps de deux maistres. La maxi-

me étoit belle ; mais le Comte la trouvoit fort mal placée. Il déclara son mécontentement & prit les armes contre son frere ; l'un & l'autre abandonnant ainsi les interests communs, & ne pensant plus chacun qu'au sien particulier.

Le Duc alla aussitost pour assiéger Méliro. Le Comte tout malade qu'il fut de la fiévre, marcha contre luy vers le mont saint Ange ; & par de vives escarmouches, l'empêcha de prendre un poste avantageux. La place ne laissa pas d'estre assiégée ; mais Roger trouva encore le moyen d'y rentrer. Comme il n'y a rien de plus animé que l'esprit de deux freres qui sont mal ensemble, & qui ont de la valeur ; rien aussi n'est plus violent que la guerre qu'ils se font ; celle-cy fut soutenuë de part & d'autre avec toute l'ardeur possible ; tout ce qu'il y avoit de Seigneurs dans les deux partis voulurent se signaler ; il en coûta la vie au beaufrere du

Comte nommé Arnauld. Ce jeune Prince, un des plus braves & des plus accomplis de son âge, s'élançant à corps perdu pour renverser du haut de la muraille un des ennemis qui l'escaladoit : se jetta luy-mesme de haut en bas, & se tua. Ce fut une perte non seulement douloureuse pour les assiégez, mais encore sensible aux assiégeans : car les uns & les autres l'estimoient également, & le regardoient comme un de ceux qui devoit faire un jour le plus d'honneur à la nation Normande en general.

Le Comte pour venger cette mort fit une sortie si furieuse, que le Duc changea ce siége en blocus ; se contentant d'élever deux Forts vis-à-vis de la place, pour essaier de la surprendre par famine. Il passoit continuellement d'un Fort à l'autre, afin de mettre ordre à tout, & le Comte donnoit aussitost sur celuy des deux Forts que le Duc venoit de quitter ;

il consumoit ainsi peu à peu les forces de son frére ; auquel il enleva encore dans ce temps-là mesme une autre place considerable ; par un traité qu'il fit fort à propos avec les habitans de Gerasso.

Ils s'étoient auparavant donnez au Duc ; mais au fond ils ne l'aimoient point, parce qu'ils le craignoient trop : & sur les avances que le Comte leur fit, ils jugérent qu'ils s'accommoderoient mieux de luy. En effet, ils convinrent de le rendre maistre de leur ville, & la luy promirent. Dés qu'il eût leur parole il sort de Mélito la nuit en secret, escorté seulement d'un petit nombre de ses plus braves gens, va recevoir le serment de fidelité des habitans de Gerasso, leur laisse quelques-uns des siens en sa place, & incontinent aprés retourne dans Mélito.

Le Duc, qui n'apprit la chose que quand elle fut faite, en fut irrité

au dernier point ; & laissant un petit nombre de soldats, pour défendre les deux Forts devant Mélito, il vint avec toute son armée fondre contre Gerasso. Quand il en eût approché il vit bien qu'il ne pourroit pas si tost la prendre de force. Il voulut donc employer cette adresse qui luy étoit si naturelle, & qui luy réussit pourtant fort mal cette fois. Il avoit trouvé moyen d'entrer luy-mesme secrettement dans la place, & dans la maison d'un des plus puissans citoyens appellé Basile, qui luy étoit tout dévoüé ; il prétendoit par son moyen gagner tous les autres habitans. Un domestique de Basile, vint par malheur pour le Duc, à le reconnoistre & à le déceler. Le bruit en courut aussi-tost par la ville ; elle en fut toute en rumeur. On ne douta pas qu'il n'y vint ménager quelque trahison, pour perdre les habitans ; la maison où il étoit, fut en un moment in- 1062.

vestie de gens armez; Basile qui se vit luy-mesme en un danger manifeste, voulut s'enfuir de chez luy, déguisé; mais en entrant dans une Eglise où il alloit se réfugier, il fut reconnu & tué impetueusement par le peuple. On alla prendre sa femme aussitost: & pour exercer sur elle les supplices qu'on auroit voulu faire souffrir à son mary, & qu'il avoit échapez par une mort précipitée; on la fit mourir d'une maniére également infame & cruelle, en l'empalant. Quelqu'intrépide que fut le Duc, il ne pût estre sans émotion dans ces conjonctures. Ce qui venoit de se passer à l'égard de ses hostes, luy mettoit devant les yeux ce qu'il devoit attendre luy-mesme. On vit le fameux Guiscard, fier & terrible par tout ailleurs comme un lion; devenu doux & paisible comme un agneau: il ne luy échapa rien néanmoins d'indigne de luy; mais au milieu des clameurs du peuple,

qui déliberoit sur ce qu'on feroit de sa personne, il representa aux habitans qu'ils ne gagneroient que de l'opprobre à le faire mourir; qu'il n'avoit point merité par la maniere dont il en avoit usé auparavant avec eux, le déchaînement où ils étoient; & enfin, que les siens ne manqueroient pas de tirer vengeance tost ou tard du traitement barbare qu'on luy feroit en luy ostant la vie, qu'elle étoit pourtant en leur pouvoir, & qu'il ne la leur disputoit plus. Ces paroles prononcées d'un air noble, mais néanmoins meslées de douceur & de modestie, adoucirent un peu les esprits: & on résolut de le garder en prison, jusqu'à ce qu'on eût pensé davantage, au parti qu'on devoit prendre sur son sujet.

Cependant ses troupes qui étoient devant la ville, consternées du malheur de leur Chef, cherchoient les moyens d'y remedier: elles n'en trouverent point de plus

seûr, que d'avoir recours à la générosité de Roger. On luy fit sçavoir le déplorable état où étoit son frere, & que luy seul pouvoit l'en tirer. La tendresse fraternelle se réveilla aussitost, & il vint en diligence à Gerasso. Mais se doutant que des gens mutinez, & qui étoient dans l'émotion, pourroient bien refuser de l'écouter luy-mesme, pour n'écouter que leur ressentiment : il se fit suivre d'une partie de ses troupes ; afin d'obtenir par la force, ce qu'il n'obtiendroit peut-estre point par la douceur. Quand il fut arrivé il ne voulut pas entrer luy-mesme dans la ville, de peur de donner aucun ombrage aux habitans ; il les pria seulement de luy envoyer quelques-uns d'entre-eux : disant qu'il avoit des affaires à leur communiquer. Il remercia d'abord les Députez avec beaucoup d'affection, du zéle qu'ils avoient montré pour son service ; & qu'il voyoit bien que

c'étoit à sa considération qu'ils avoient arresté le Duc son frere : mais achevez de faire en sorte, ajoûta-t-il, que je sois vengé de luy pleinement ; il m'a offensé à un point que je ne puis estre satisfait, s'il ne meure par mes coups. Mettez moy donc mon ennemi entre les mains, & qu'il vous suffise de déterminer la maniere dont vous voulez que je le fasse mourir. Du reste il les conjura de ne pas balancer à luy accorder sa demande : leur insinuant que s'ils n'en usoient pas comme il le prétendoit ; il étoit à la teste non seulement de ses troupes, mais encore de celles de son frere, pour se faire obéir. Les Députez étant retournez dans la ville, rapportérent à leurs concitoyens le discours de Roger. On étoit si irrité contre le Duc, qu'on ne pouvoit se déterminer à le rendre ; dans le soupçon qu'on avoit que le Comte le redemandoit pour le sauver,

Néanmoins, comme on craignoit encore plus de s'attirer l'indignation de Roger, qu'on ne vouloit la punition de Guiscard : on résolut de renvoyer celuy-cy ; & on tâcha seulement auparavant de prendre des seûretez avec luy. On l'obligea dans cette veuë à faire serment de ne jamais élever aucun Fort contre la ville de Geraffo : le Duc fit sans déliberer tous les sermens qu'on éxigea : il en auroit fait bien davantage, pour se tirer d'un aussi mauvais pas. Aprés quoy il fut conduit au Comte par les habitans mesmes & remis entre ses mains. Les deux freres émeûs jusqu'au fond de l'ame de se voir en des conjonctures si touchantes, s'embrasserent étroitement ; & les larmes de tendresse qu'ils répandirent, en tirérent des yeux de toute l'armée. La reconnoissance ne permit pas que le Duc differast plus long-temps à ceder entiérement au Comte, toute la par-

tie de la Calabre, qui avoit fait le sujet de leur broüillerie; & ils rentrérent de la sorte en bonne intelligence.

Cependant la garnison de Mélito avoit profité de ce temps-là pour s'emparer des deux Forts que Guiscard avoit fait élever là auprés; & ils avoient fait prisonniers les soldats qui s'y étoient trouvez. Le Duc témoigna s'en tenir offensé; le Comte, pour oster tout sujet de dispute luy rendit les soldats & un des deux Forts; mais Robert paroissant encore mal content, Roger luy fit sentir en s'emparant de Messiano, & faisant subitement d'autres expéditions assez vigoureuses: que le meilleur parti étoit d'éxecuter de bonne foy leurs premiéres conventions, & de bien vivre ensemble; ce qui se fit éxactement, Roger prenant pour luy, la moitié de tout ce qui étoit aux Normands dans la Calabre & dans la Poüille.

1062. Les guerres précédentes, & celle que ce Prince vouloit recommencer en Sicile, le mettoient dans un grand besoin d'argent; il voulut aller lever luy-mesme des subsides dans toutes les villes de sa dépendance; afin d'adoucir par sa presence, la peine que pourroient avoir les peuples à fournir leur taxe. Quand il fut à Gerasso, il trouva que les habitans vouloient avec fierté s'éxempter de rien payer: comme ils s'étoient donnez alternativement aux deux freres; ils prétendoient n'estre proprement, ni à l'un ni à l'autre, & disposer d'eux-mesmes absolument à leur gré. Pour les ranger à la raison, il commença de bâtir un Fort proche de leurs portes; sur quoy ils luy representérent les asseûrances que le Duc avoit données par serment, de ne faire jamais aucune fortification contre cette ville. Le Comte répondit en riant, que comme ils s'étoient donnez à

luy aussibien qu'à son frere ; il avoit droit pour le moins sur la moitié de Geraffo, & que c'étoit de ce costé-là qu'il éleveroit le Fort ; ce qui n'empêchoit point son frere de garder son serment, par rapport à l'autre moitié. Les habitans se voyant joüez de la sorte, n'eurent point d'autre parti à prendre que de payer ; ils le firent & ils s'en trouvérent bien.

Le Comte ayant donc amassé beaucoup d'argent de la sorte, & fait provision d'armes & de chevaux, passa de nouveau en Sicile ; pour reparer le désordre qu'y avoit causé à ses affaires la mort de Becumen. Sa seule presence commença à les rétablir. Il fut encore reçeu dans Traina par les Chrétiens Grecs qui habitoient cette ville ; bien qu'avec un peu moins d'empressement que la premiere fois. Il y fit une Citadelle beaucoup meilleure qu'auparavant, & *Malaterra, l. 2. c. 29.*

1062. y laissa avec un petit nombre de braves soldats, la Comtesse Judith, qui avoit voulu l'accompagner dans ce voyage; tandis qu'il alla harceler avec le reste de ses troupes les places des environs; mais dans son absence les Grecs de Traîna s'avisérent de vouloir sécoüer la nouvelle domination, parce que les soldats Normands étoient logez dans leurs maisons. La jalousie & l'inquiétude d'esprit à quoy les Grecs sont naturellement sujets, leur persuadoient, que l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, n'étoient pas ainsi en seureté. Quelques accidens particuliers arrivez en cette matiere, les avoient confirmez dans leur pensée, & leur avoient fait prendre une derniere résolution. Voyant donc que le Comte étoit occupé avec son armée au siége de Nicosie; ils trouverent ce temps propre à se révolter, & prirent les armes contre la garnison. On se

battit opiniâtrément jusqu'à la nuit, qui seule obligea les deux partis de se retirer. Le Comte apprenant cette nouvelle, accourut avec le gros de son armée, & entra dans la Citadelle. Les Sarrasins des païs circonvoisins, ravis de ce tumulte, vinrent au nombre de cinq mille donner du secours aux habitans ; ils tinrent de la sorte la Citadelle assiégée, & mesme serrée de fort prés. Il falloit pour s'y défendre longtemps, avoir de quoy vivre ; & l'on n'avoit pas eu le loisir de faire des provisions. On fut donc bientost réduit à une extréme disette : le Comte & la Comtesse en ressentirent les effets tous les premiers. Cependant chacun affectoit dans la Citadelle de cacher sa misére particuliére, & de faire bonne mine : afin de ne pas se décourager les uns les autres, par des lamentations inutiles. L'on ne faisoit que suivre en cela l'exemple de la jeune Comtesse, laquelle

ne mangeant que du pain & ne beuvant que de l'eau, ne laissoit pas toute délicate qu'elle étoit, de montrer au dehors un visage ferme & serein. Enfin il falut prendre son parti, & pour ne pas mourir de faim dans la Citadelle, s'exposer à mourir ailleurs ; on résolut d'en sortir, & d'aller au milieu d'une multitude effroyable d'ennemis, qui avoient abondamment de toutes choses, chercher à subsister. Le Comte fut le premier à venir fondre sur eux ; il en fut bientost investi ; & ne se sentant pas assez soutenu par les siens, il se retira peu à peu jusques sous les murailles de la Citadelle, où il se défendit avec une force & une adresse prodigieuse. Cependant ne pouvant avoir les yeux en mesme-temps de toutes parts, il n'apperceut point un coup de lance qu'on portoit à son cheval qui tomba par terre avec luy ; ce fut un cri effroyable parmi les

Barbares, & ils accoururent tous pour l'emmener captif, & en triomphe; mais ils chantoient victoire avant le temps. Tandis qu'ils se jettoient confusément sur luy, il fit des efforts si violens, qu'il se tira de leurs mains; & joüant de son épée tout autour de luy, avec une rapidité & une force merveilleuse, perce ou abbat ceux qui l'approchoient. Les autres épouventez, ne le regardant plus comme un homme, mais comme un démon, se mettent à fuir; pendant que le Comte reprenant de sang froid la selle de son cheval, qui étoit fort riche, la reporte tranquillement, & rentre dans la Citadelle. Cette expédition inspira un nouveau courage aux Normands, & leur donna moyen de faire quelques provisions. Enfin, au bout de quatre mois qu'ils passérent encore dans des peines & des fatigues trés-grandes; le Ciel sembla se déclarer pour eux, en envoyant un hiver fort rude, qui mit fin à la sédition.

Les révoltez de Traîna, habitans d'un païs naturellement fort chaud, & dont la chaleur s'augmente encore par les feux du mont Etna, qui en est proche ; ne pouvoient soutenir la rigueur du froid, à quoy ils n'étoient point accoûtumez ; ils ne trouvérent point d'autre moyen pour rappeller, & pour entretenir leur chaleur naturelle, que de se mettre à boire beaucoup de vin. Mais le vin du païs qui est fort pesant, donne au commencement des forces, qu'il épuise dans la suite, sur tout quand il est pris avec excés ; ainsi au bout de quelques mois ils devinrent lâches, paresseux, & tout endormis ; la garde comme on peut croire, ne s'en faisoit pas mieux dans la ville. Le Comte affecta de son costé de faire paroistre ses gens languissans & abatus : afin de mieux prendre ses mesures, & d'attendre l'occasion la plus favorable pour fondre sur les habitans.

Il la trouva enfin dans les conjoncture, d'un broüillard épais, qui rendoit la nuit trés obscure; ils étoient alors si remplis de vin, & si avant plongez dans le sommeil, qu'il n'y avoit personne dans les postes ordinaires. Roger s'en apperceut par le grand silence qui régnoit dans la place, & s'en asseura encore par quelques-uns des siens qu'il avoit fait sortir en secret. Ayant donc appris l'état des choses, il sort luy-mesme de la Citadelle suivi d'une troupe de ses plus braves gens, entre sans peine dans les retranchemens des ennemis, fait main basse sur eux, en tué la plus grande partie, prend les autres prisonniers ou les met en fuite, s'empare de tous leurs Forts, & devient ainsi maistre absolu de la ville. Il fit arrester incontinent les principaux auteurs de la rebellion; fit pendre celuy qui en étoit le chef, punit les autres habitans, à proportion de la part

qu'ils avoient euë au crime, & régala ses braves soldats des vivres que les ennemis avoient amassez en si grande abondance. Ensuite faisant rétablir mieux que jamais les Fortifications de la place, & y mettant une garnison beaucoup plus considerable qu'auparavant; il y laissa encore cette fois la Comtesse; tandis qu'il repassa en Calabre, où il alloit pour lever de nouvelles troupes.

On ne s'apperceut presque pas de son absence. Judith suppléoit admirablement bien pour luy. Les dangers qu'elle avoit déja essüyez, avoient fait d'elle une veritable Héroine. Toute jeune qu'elle étoit elle montroit la prudence d'un ancien Commandant; elle pourvoyoit à toutes les munitions; elle veilloit à tous les travaux, faisoit régulierement la ronde, entretenoit le bon ordre parmi ses gens, exhortoit les uns, loüoit les autres, les animant tous à remplir leurs devoirs; & par ses

ſes largeſſes, & plus encore par les promeſſes qu'elle faiſoit de rendre un compte exact au Prince ſon mari, de leur bonne conduite. Quand il fut de retour, il trouva toutes choſes dans le meilleur état du monde; en ſorte qu'il n'eût pas moins de joye à ſon arrivée, qu'il en donna à tous les ſiens par ſa preſence, & par les richeſſes qu'il apportoit avec luy, de Calabre.

Aprés avoir laiſſé repoſer quelque temps d'excellens chevaux qu'il avoit amenez; il voulut en faire l'épreuve: conduiſant ſa nouvelle Cavalerie contre quelques recruës de Mores qui étoient depuis peu arrivées d'Afrique, & qui gardoient la ville d'Enna. Le Comte détacha Serlon, pour les attirer au combat hors de la place; tandis que luy ſe retira avec le plus grand nombre de ſes gens à l'écart & derriere des hayes, pour ſurprendre les ennemis dans leur ſortie: dés que les Sar-

rasins eurent veû qu'on approchoit; ils vinrent par des chemins détournez, fondre sur le détachement qui avoit trop avancé, firent subitement plusieurs prisonniers, & mirent le reste en déroute: à peine Serlon se pût-il échapper, suivi de deux de ses Cavaliers. Roger appercevant ce malheur, accourut sur le champ, & vint avec furie pour vanger les siens; il combattit comme un simple Soldat, sans en faire moins le devoir de Capitaine, & força les ennemis malgré toute leur resistance, que leur succés précédent rendit plus opiniâtre; aprés quoi il revint triomphant à Traina chargé de leurs dépoüilles. Il continua de la même sorte à ravager & à piller les environs de Caltagirone & de Butera, jusqu'à ce qu'il se présenta une occasion de faire des exploits plus importans.

Les Sarrasins eux-mêmes, la fournirent. Comme ils faisoient venir

d'Afrique de jour en jour beaucoup de nouvelles troupes, & qui étoient en bon état ; ils n'eurent pas de peine à en faire une belle armée qui se montoit à prés de trente mille hommes de cavalerie, sans compter une infanterie tres-nombreuse : ils joignirent à ces forces, tout l'art dont ils étoient capables, & marchérent dans le meilleur ordre qui leur fut possible contre les Chrétiens: ils approchérent de Ceramis le long d'une petite riviere, & se campérent à la veuë des troupes de Roger ; croyant leur inspirer de la terreur par la multitude de leurs Soldats, & par l'éclat de leurs armes. Le Comte, bien loin d'en être effrayé, n'en conceût que l'esperance d'une plus grande victoire. Pour se montrer tout-à-fait luy-même à ceux qui témoignoient tant d'envie de se montrer à luy : il s'approche, & vient se camper vis-à-vis d'eux, sur le haut d'une Colline qui

qui étoit de l'autre côté de la riviere. Les deux armées eurent toute la commodité de se considérer réciproquement, & tâchérent ainsi de se faire peur l'une à l'autre. Il sembloit que toutes deux y reussissoient; car ni l'une ni l'autre n'osa passer la riviere pendant trois jours. Les Barbares faisoient seulement quelques legers mouvemens, pour donner de l'inquiétude aux Chrétiens, & leur faire prendre le change : mais enfin au quatriéme jour, le Comte lassé de tant d'incertitudes, quoyque le nombre de ses gens fut extrêmement inferieur à celuy des ennemis, résolut de les venir attaquer.

Il fit faire dans son armée, comme il avoit coûtume, tous les exercices de pieté propres à obtenir le secours du Ciel contre les Infideles; il l'obtint cette fois d'une maniere extraordinaire. Au premier mouvement que firent les siens, ayant

veu que les ennemis rabatoient du côté de Ceramis; il envoya avec une promptitude incroyable Serlon son neveu, se jetter dans cette place avec trente hommes d'armes, chacun desquels selon la coûtume de ce temps là, avoient neuf ou dix hommes à leur suite. On luy donna ordre de soutenir les ennemis, qui ne manqueroient pas de l'y venir assieger; seulement jusqu'à ce que le gros de l'armée Chrêtienne eût joint l'armée Sarrasine. Serlon entra de force dans la place, comme on le luy avoit prescrit, & s'y deffendit vigoureusement; mais il n'en demeura pas là; voyant une occasion favorable de surprendre les assiégeans avant l'arrivée de l'armée du Comte: il vint fondre sur eux d'une telle fureur, soutenu des trente vaillans hommes qui l'avoient suivi, que tuant tous ceux qui se presentoient les premiers pour luy résister; tous les autres en furent au-

tant saisis de frayeur, que si la foudre eut tombé dans cet endroit-là mesme. Ils commencérent à fuir aussitost confusément, & tout éperdus.

Le Comte arrivant peu de temps aprés avec son armée, regarda la victoire de Serlon, comme un miracle dont on étoit uniquement redevable au Dieu des armées, qui sçait quand il luy plaît se servir d'un seul Soldat, pour en mettre dix mille autres en déroute; mais sur une si grande faveur du Ciel, l'armée Chrétienne ne laissa pas d'être fort partagée : les uns disoient que ce seroit tenter Dieu, de penser davantage à poursuivre les ennemis qui étoient en si grand nombre; qu'ils ne manqueroient pas de se rallier pour revenir avec plus de presence d'esprit, employer toutes leurs forces; & qu'enfin il falloit profiter du succés qu'on venoit d'avoir, sans courir le hazard d'une

défaite qui auroit infailliblement de funestes suites : les autres croyant voir trop de timidité dans ces raisons n'en faisoient aucun cas ; disant que le Ciel n'avoit pas commencé une victoire si merveilleuse pour la laisser imparfaite, & que la multitude des ennemis devoit bien moins empêcher la résolution de les poursuivre ; qu'elle n'avoit d'abord empêché la résolution de les attaquer. Le Comte pour ménager les uns & les autres, cachoit son inclination particuliere, & voulut s'en rapporter à l'avis d'un des plus considerables & des plus sages de son armée, qui étoit Oursel de Bayeul. Ce grand homme fit une réponse, qu'il prevoyoit bien ne devoir pas déplaire à son Prince ; il déclara hautement qu'il renonçoit au service si l'on ne donnoit le combat. Il n'en fallut pas davantage à Roger, pour fermer la bouche à ceux qui étoient d'un avis contrai-

re; & quelques-uns d'eux paroissant vouloir répliquer, il les traitta de lâches, les menaçant de son indignation, s'ils osoient parler davantage sur ce sujet : il fit aussi-tôt marcher ses troupes pour presenter la bataille aux ennemis; ils s'étoient rangez prés d'une de leurs places, & s'étoient partagez en deux corps. Le Comte partagea la sienne de la même sorte, & donna le commandement de son avant-garde à Serlon; luy marquant pour ses Lieutenans Oursel de Bayeul & Arisgoste de Puzzol.

Cependant les ennemis sembloient venir avec assez de fierté; mais approchant de Serlon; soit qu'ils fussent ébranlez de la presence de ce guerrier qui venoit de remporter sur eux une victoire si éclatante, soit que ce fût une feinte; ils firent un mouvement, pour faire éviter à leur Avant-garde, celle des Chrétiens. Ils commencérent à tour-

mer autour d'une colline qui étoit proche, comme s'ils eussent voulu donner sur l'arriéregarde, que Roger s'étoit reservée. Le Comte appercevant ses siens émeûs de la multitude qui venoit leur tomber sur les bras, leur releva le courage par quelques paroles ; & s'exprimant du geste & des yeux, encore plus que de la voix ! *Hé quoy*, leur dit-il, *Ne vous souvient-il plus que vous n'avez pour ennemis que les ennemis de Dieu, & que vous estes asseurez de son secours tout puissant* ; on ne sçait s'il parloit en homme inspiré ; mais une vision surprenante sembla confirmer ce qu'il disoit ; il parût dans l'air un cavalier monté sur un cheval plus blanc que la neige, portant au haut de sa lance, un drapeau où brilloit une Croix trés bien formée. Il vint en mesme-temps se mettre à la teste des Chrétiens, pour les conduire contre l'armée infidelle ; precisément à l'endroit où se

Malaterra l. 1. Inveg. ann. 1063.

rangs étoient le plus serrez. Les Chrétiens transportez de joye à cet aspect, ne doutérent pas que ce ne fut saint Georges que Dieu leur envoyoit, afin de les faire vaincre. Ils l'invoquent aussitost avec de grands cris ; & pénétrez d'une faveur du Ciel si merveilleuse, se sentent remplis d'une force extraordinaire avec laquelle ils vont au combat, plus délibérément, qu'ils n'avoient encore jamais fait.

Le Comte les avoit animez jusqu'alors par ses exhortations ; il commença de le faire plus efficacement par son exemple. En effet, trouvant à la teste des infidelles Arcadius de Palerma, qui les commandoit, & qui bravoit les Chrétiens, avec des insultes picquantes, comme s'ils n'eussent pas été en état de tenir un moment contre luy, Roger à l'instant mesme prend ses mesures pour le terrasser ; il falloit qu'elles fussent bien justes ; car outre

que ce Capitaine Sarrasin passoit pour un homme des plus forts qui pussent estre, il étoit encore revestu d'une armure capable de soutenir les coups les plus violens : elle ne se trouva pourtant point à l'épreuve de l'adresse, & de la vigueur du Comte Roger. Il renversa Arcadius, le tua de sa propre main, & par cette action seule jettant la consternation dans l'ame des Infidelles, sembla leur oster tout d'un coup & leur courage & leur force. Les Chrétiens ne furent plus embarrassez que de la multitude des gens qu'ils avoient, nonpas à combattre, mais à tuer ; & n'eurent plus d'obstacle à la victoire que la confusion.

Les Barbares étoient si hors d'eux-mesmes, qu'ils ne s'aviserent pas seulement de prendre la fuite, que quand elle leur fut devenuë comme inutile ; de sorte qu'il en demeura plus de quinze mille sur le champ de bataille ou aux environs,

Les Normands ayant poursuivi le reste assez loin revinrent triomphans sans avoir perdu que trés peu de leurs soldats ; & logérent dans les tentes mesmes des Sarrasins. Ils y prirent assez de repos, pour estre en état d'aller dés le lendemain, donner la chasse à une partie de l'infanterie des ennemis qui s'étoient retirez, épars sur le haut de certaines montagnes presque inaccessibles. Ils en tuérent encore un grand nombre, firent les autres esclaves, les vendirent, & en retirérent beaucoup d'argent. Ils demeurérent quelque temps là autour à partager les fruits de la victoire toute miraculeuse qu'ils avoient remportée ; mais ne pouvant plus souffrir l'effroyable odeur qu'y produisoit la multitude des corps morts, ils retournérent à Traina.

Dés qu'on y fut arrivé, le Comte Roger fit rendre de solemnelles

actions de graces au Dieu des armées, qu'il reconnoissoit pour le seul auteur de son triomphe. Il en voulut aussi marquer sa reconnoissance à l'Apostre S. Pierre, en qualité de Feudataire du saint Siége, & dans cette veuë il envoya au Pape Alexandre II. quatre des plus beaux chameaux qu'on eût pris, chargez des plus riches dépoüilles. Le souverain Pontife, plus touché des conquestes que faisoit la foy dans la Sicile, que des presens & des hommages qu'on faisoit à sa personne, eût une extréme joye de cette victoire : afin d'animer encore les victorieux, & de les seconder de tout son pouvoir; il accorda de grandes indulgences à tous les Fidelles qui se joindroient à eux, pour faire la guerre aux Sarrasins de Sicile. Il envoya en particulier au Comte Roger un bel Etendart, pour gage de la protection du saint Siége. On tient que c'est dans cette

occasion que ce Prince saintement étonné luy-même de tant de faveurs du Ciel, prit pour son cri d'armes ces paroles du Prophete Roy, *La main du Seigneur a montré sa puissance; la main du Seigneur m'a élevé:* les mettant sur son bouclier, dans ses armoiries, & à la teste de tous ses titres, où elles se lisent encore maintenant; ce qui luy attira de grandes benédictions, dont il ressentit le fruit incontinent aprés. En effet, il sembloit que tout s'offroit à luy pour faciliter ses conquestes; & les Pisans en particulier luy envoyérent de grands secours.

Fasel. dec. 2. l. 2.

Chron. Pis.

La ville de Pise formoit une Republique des plus florissantes. L'on tient qu'elle pouvoit alors mettre en mer plus de deux cens galéres; elle s'étoit renduë redoutable non seulement aux Génois ses voisins, & à toute l'Italie; mais mesme aux nations les plus éloignées: car aprés s'estre fait un

puissant état dans la Toscane, & avoir réduit à son obéïssance les Isles de Sardaigne & de Corse; elle avoit par une générosité toute Chrétienne, déclaré la guerre au Sultan d'Egypte, & avoit chassé les Sarrasins d'une grande partie de la Palestine & de la Syrie; ayant receû, depuis quelque mécontentement des Sarrasins de Palerme, elle vouloit s'en venger mettant plusieurs de ses galeres trés bien équipées, à la disposition du Comte Roger. Ce Prince, qui se crut alors obligé de penser plûtost à conserver ses premieres conquestes, qu'à en entreprendre de nouvelles, pria les Pisans, de remettre à une autre occasion, les secours qu'ils luy offroient. L'impatience les empêcha d'attendre, & ils voulurent au plûtost faire sentir leur indignation à la ville de Palerme: mais ce ne fut pas aussi efficacement que si leur flotte avoit été conduite par le Comte, auquel

le Ciel avoit réservé la qualité de dompteur de la Sicile ; ils furent effrayez de la multitude des Sarrasins, qui défendoient la ville ; & ne purent faire autre chose que de briser la chaîne qui étoit tenduë devant le port, & de prendre quelques vaisseaux. Mais tandis qu'avec un si grand appareil ils n'avoient presque rien fait, Roger paroissant ne faire presque rien, avançoit beaucoup contre les Sarrasins. En cherchant seulement du butin, il avoit trouvé moyen de subjuguer Golisano, Cephaledi & Cephalu ; & repassant subitement dans la Poüille, il avoit pris avec le Duc son frere des mesures & des forces nouvelles, pour étendre sa domination dans toute la Sicile.

Aussitost qu'il y eût repassé, il alla mettre au feu & au pillage tout le riche païs de Girgento ; les Sarrasins outrez de cette perte tâchérent à la réparer ; se cachant pour cet

effet au nombre de mille dans des défilez, où ils pussent surprendre les Normands qui conduisoient le butin qu'on venoit de faire. Le Comte l'avoit fait marcher devant luy, avec une escorte de quelques soldats, & il venoit doucement aprés avec le gros de ses troupes. Les premiers soldats se voyant inopinément chargez par les Sarrasins, prirent l'allarme, abandonnérent le butin, & se sauvérent comme ils purent sur les montagnes de Gatzora. Le Comte qui s'avançoit voyant le tumulte, se mit à crier de toutes ses forces pour faire revenir les siens ; & grimpant luy-mesme sur le haut des montagnes, les appelle chacun par leur nom, afin qu'ils ne pussent pas s'excuser les uns sur les autres. Les ayant ainsi rassemblez insensiblement ; il leur fit tant de honte de leur timidité, qu'il les ramena pleins de leur courage ordinaire, fondre

sur les Infidelles, ausquels ils reprirent tout ce qu'ils leur avoient abandonné en fuyant. La joye eust été entiere si l'on n'eût pas perdu dans cette occasion le brave Gautier de Simula, jeune Seigneur d'une valeur incroyable, & d'une esperance encore plus grande; car on le regardoit comme un des premiers hommes de sa nation, & des plus capables de la soutenir.

Cette perte fut adoucie par le
1064. Duc Robert, qui passa peu de temps aprés en Sicile, avec une bonne armée; luy & le Comte parcoururent ensemble à la teste de leurs troupes, presque tout le païs; sans trouver qui que ce soit qui osast se presenter, pour s'opposer à leur marche. Cette incursion achevée heureusement leur fit juger qu'il étoit temps de donner à la Sicile le coup mortel; en assiégeant la ville de Palerme, capitale de toute l'Isle.

Ils approchérent donc de cette place ; & vinrent camper sur une montagne, dont il ne reste plus aujourd'huy aucun vestige, laquelle étoit alors d'une nature étrange. Elle s'appelloit *Tarenta* du nom d'une infinité de petits animaux qui s'y trouvoient, & qui y tourmentérent cruellement l'armée ; c'étoient de ces especes d'araignées, dont la piqueure jette un venin trés particulier. Son effet est de gonfler le ventre d'un vent, qui cause une émotion des plus violentes & des plus bizarres : de sorte que la maladie est également ridicule & dangereuse ; & l'on n'en sçauroit guerir que par des sueurs excessives. L'agitation où elle met, est sans doute ce qui aura donné occasion de dire, que la Tarentule fait danser les gens malgré qu'ils en ayent.

Malaterra l. 2. c. 5. Fasel. Bonf. Inveg.

L'armée ne pouvant pas demeurer en un lieu si mal-sain, quelqu'a-

vantageux qu'il fut d'ailleurs ; on le quitta pour venir camper plus prés de la ville. On en commença le siége ; mais comme elle étoit munie de toutes les forces que les Sarrasins avoient en Afrique & en Sicile ; elle fit une résistance trés ferme : au bout de trois mois les Princes voyant que ce siége devoit trainer en longueur, ils se déterminérent à le laisser pour un temps ; afin d'aller piller les maisons superbes & délicieuses, dont les environs de Palerme étoient également ornez & enrichis.

On força ainsi un petit lieu appellé Burgano ; & parce que les habitans avoient voulu se défendre, & s'étoient défendus mal ; on renversa leurs maisons de fond en comble ; on les fit tous prisonniers aussi-bien que leurs femmes & leurs enfans, & on les envoya en Calabre. Le Duc leur donna pour demeure la ville de Scribla, qui étoit de-

ſerte, & qu'il repeupla par leur moyen. Il les ſuivit peu de temps aprés avec une partie de ſes troupes; tandis que Roger avec celles qui luy reſtoient, s'efforçoit d'oſter aux Sarraſins les reſſources qu'ils pouvoient avoir. Il leur prit ainſi en l'abſence de ſon frere pluſieurs 1066.
poſtes conſiderables, & entre autres 1067.
la ville de Pétralia, qui le fit maître d'une grande étenduë de païs.

Comme il continuoit à répandre la terreur par toute l'Iſle, & qu'il 1068.
avançoit du coſté de Palerme; les habitans perſuadez qu'il venoit l'aſſiéger de nouveau, ſortirent de la ville, vinrent en foule à ſa rencontre, réſolus de vaincre ou de mourir, & avancérent le long de la mer juſqùes dans la pleíne de Miſilmir. Le Comte les appercevant de loin, fut d'abord frappé luy-meſme de leur effroyable multitude, & ſembloit les vouloir éviter: Maís changeant tout d'un coup de penſée, &

ne songeant plus qu'à remplir de courage ses soldats, *Compagnons*, leur dit-il, *voicy une bonne fortune; nous allions chercher bien loin à nous enrichir des dépoüilles de l'ennemi, & il nous fait le plaisir de nous les apporter luy-mesme; il faut en profiter, & les partager entre nous; vous ne doutez pas que nous n'en soyons déja les maistres. Le mesme Dieu qui nous a fait vaincre si souvent & si miraculeusement mesme quelquefois ces troupes immenses d'infidelles, ne nous abandonnera pas aujourd'huy; si nous voulons encore implorer son assistance & combattre sous ses auspices.* Les troupes étant de la sorte animées, & remplies de confiance en Dieu, marchérent fiérement contre les Sarrasins, & les chargérent avec une vigueur si prodigieuse qu'ils furent tous taillez en pieces; à peine en resta-t-il quelques-uns pour en porter à Palerme la lugubre nouvelle. Le Comte la fit bien-

tost sçavoir à cette ville, & se servit pour cela des couriers usitez parmi les Sarrasins, & qui sont encore aujourd'huy en usage parmi les Turcs.

C'étoient des pigeons que les habitans nourrissoient chez eux, de froment trempé dans du miel. Quand ils alloient en voyage, ils emportoient avec eux les masles des pigeons, enfermez dans de petites corbeilles; & quand ils vouloient écrire en leur païs, ils attachoient la lettre au cou, ou bien sous une des aîles du pigeon, qui ne manquoit pas de voler vers le colombier où étoit demeuré sa femelle & ses petits, & apportoit ainsi la lettre avec une diligence merveilleuse. Le Comte ayant trouvé dans le camp des ennemis beaucoup de couriers de cette espéce, en dépêcha plusieurs avec des papiers teints du sang des infidelles mesmes; ce qui causa une désolation generale à Palerme,

Cependant faute de troupes, on ne put pas profiter de ces conjonctures, pour prendre une place, qui étoit trop bien défenduë par elle-mesme; ainsi le Comte aima mieux aller joindre ses forces par mer & par terre à celles du Duc, qui étoient occupées au fameux siége de Bary, que nous avons rapporté parmi les conquestes de la Poüille, & de la Calabre; la prise de cette place devant mettre bientost les deux freres en état, de prendre aussi la ville de Palerme.

En effet, le Duc renvoya le Comte avant luy dans la Sicile avec de bonnes troupes; en attendant qu'il eût mis ordre à beaucoup de choses qui demandoient encore sa presence dens la Calabre, & qu'il termina le plûtost qu'il luy fut possible; pour aller presser le siége de Palerme, ou luy & ses troupes étoient necessaires. C'est ce qui l'empêcha d'assister à une feste des plus celebres qu'on ait jamais

Italie, & à laquelle il étoit extrémement sollicité de se trouver, parce qu'il en devoit faire un des plus beaux ornemens.

C'étoit la dédicace de la grande Eglise du Mont Cassin, que l'Abbé Didier venoit de rebastir; il avoit supplié le Pape Alexandre II. de venir avec les Cardinaux, les Prélats de la Cour de Rome, & les Evesques du païs, honorer la cérémonie; ce que sa Sainteté voulut bien accorder. Les Princes séculiers furent aussi invitez, & sur tout les Princes Normands, qui étoient alors les plus considérables de l'Italie. Le bruit d'une assemblée, & d'une feste si superbe s'étant répandu, attira un nombre infini de personnes de toutes sortes de conditions; de l'un & de l'autre séxe. Non seulement le Monastére entier & toutes les maisons des environs qui en dépendoient se trouvérent remplies de monde; mais encore la monta-

gne en étoit couverte ; & ce qui marque également la richesse, & la libéralité des Religieux de ce Monastére : c'est que trois jours avant & trois jours aprés la cérémonie, on servit à manger à cette grande multitude ; & il n'y eut personne, qui selon sa condition, ne se trouvât magnifiquement régalé. Le reste de la feste se passa à proportion avec la mesme magnificence ; & elle eût été complette, si l'on eût eû l'avantage d'y posséder le Duc Robert & le Comte son frere ; mais ils se contentérent de prendre part aux priéres, & à la joye de l'assemblée, tandis qu'ils pressoient vivement l'éxecution de leur important dessein.

1070. Le Duc aprés avoir fait passer toutes sortes de vivres & de munitions en Sicile, étoit venu joindre le Comte à Catane. Il avoit feint d'abord de vouloir attaquer l'Isle de Malthe, comme ne se tenant pas

encore assez fort pour assiéger Palerme; & cela afin que cette ville fut moins sur ses gardes: mais tout d'un coup il y fit avancer son armée par mer & par terre, & l'investit de toutes parts, partageant avec le Comte le commandement du siége. Ils le formerent d'une maniere a pouvoir y faire subsister leurs troupes tant qu'ils voudroient. Roger prit son camp du costé du Midy, au de-là du fleuve Oreste, où est aujourd'huy l'Hôpital de S. Jean des Lépreux. Robert mit le sien du costé du Couchant, où est aujourd'huy le Couvent des Minimes de Sainte Marie de la Victoire; & la flotte régnoit tout le long du port.

Quand on commença de faire joüer contre la ville les machines qu'on avoit préparées, les habitans n'en faisoient que rire; ils paroissoient même de temps en temps sur les murailles, poussant de grandes huées, reprochant aux Chré-

tiens que c'étoit déja la troisiéme tentative qu'ils venoient faire contre Palerme, & prophétisant qu'on ne réüssiroit pas mieux cette fois-ci que les autres. Mais les Princes sçachant bien que les prophéties des Mahométans, non plus que celles de Mahomet, ne sont rien moins qu'infaillibles, ne s'en étonnoient guéres; ils s'en servoient au contraire pour irriter davantage l'esprit de leurs gens contre les Barbares; ce qui leur réüssit trés bien.

Malater. Fasel. & alii.

On en peut juger par ce que fit un de leurs cavaliers: indigné de voir que les ennemis, afin d'insulter davantage à l'armée Chrétienne, tenoient ouvertes les portes de la ville, il résolut de leur faire une insulte plus grande par une action de bravoure, qui ne pouvoit estre qu'à la mode, & qu'au goust de ce temps-là. Ayant donc monté un cheval excellent, & plein de vigueur; il court vers une des portes, la lance à la

main & à bride abbatuë : il eut plûtost tué quelques-uns des gardes, & renversé les autres, qu'ils ne l'eurent veû approcher. Ayant apperceû seulement qu'il venoit de passer au milieu de leurs troupes, ils se hâtérent de fermer la porte pour le retenir dans la ville : mais durant ce temps-là poussant son cheval tout de nouveau, il eût le loisir de faire bien des caracolles dans les ruës, d'assommer plusieurs habitans qu'il trouva en son chemin, & de s'évader par une autre des portes de la ville, qui étoit encore ouverte ; ce qui apprit aux assiégez à les fermer dans la suite, mais assez inutilement ; car les Princes battirent les murailles chacun de leur costé, avec tant de violence, qu'ils y firent deux bréches aussi larges que deux des plus grandes portes. Alors les habitans commencérent à changer leurs insultes en des cris d'épouvante.

Cependant leurs Commandans travailloient infatigablement à réparer les ruines de la place; faisant mesme élever de nouvelles défenses, & renversant de temps à autre avec succés les machines des assiégeans. Il fallut que les Normands joignissent encore en cette occasion l'artifice à la force; pour mettre les choses en état d'avancer plus promptement. Ils trouvérent le moyen d'avoir intelligence avec la garde d'un Fort, qui étoit sur les dehors de la place, & qu'on nomme aujourd'huy *le Palais*. Plusieurs des soldats de cette garde étoient Chrétiens, & avoient trés bien servi les Sarrasins tant qu'ils avoient été obligez de souffrir leur joug; mais voyant l'occasion de le secoüer, ils se crurent en droit d'en profiter & de se mettre en liberté.

Quelques-uns d'eux étant donc venus en secret dans le camp, promirent au Duc Robert de mettre la

Forteresse en sa disposition; luy proposant la maniere dont ils devoient s'y prendre, & le signal qu'ils devoient donner, quand il seroit temps de faire approcher l'armée. Aprés qu'on fut convenu de tout, ils retournérent vers leurs camarades; & les animant encore à l'execution du projet, vont d'un commun accord égorger ce qu'il y avoit dans la Forteresse de Commandans Sarrasins, aussi bien que les Géoliers des prisons qui étoient là auprés, & qui étoient remplies de Chrétiens esclaves. Ce grand nombre de captifs se joignant de la sorte aux soldats qui venoient les délivrer, s'emparent tous ensemble des postes les plus importans, crient à pleine voix *liberté, liberté*, & donnent le signal pour appeller les Normands. Ceux-cy accourent aussitost, escaladent les murailles avec des échelles que Guiscard avoit fait exprés préparer, & qui étoient d'une in-

vention également ingénieuse & nouvelle : se rendant ainsi maistres des dehors de la ville & d'une porte appellée *la porte de fer.*

Quelques consternez qu'en fussent les infidelles, ils ne laisserent pas de se retrancher dans la place & au mesme temps s'assemblerent tumultuairement pour se défendre : ils le faisoient mesme trés opiniâtrément contre Guiscard, quand Roger découvrit une petite porte assez mal gardée, qui donnoit entrée dans leur retranchement. Il s'y jette aussitost avec les siens, & courant donner par derriere sur la troupe qui étoit aux prises avec le Duc, la dissipe & la contraint de fuir dans la partie la plus intérieure de Palerme, qu'on appelle la vieille ville. Les Infidelles s'y retranchérent encore de nouveau, & s'y défendirent avec un grand bruit jusqu'au soir. La nuit fit cesser le combat, & leur donna conseil ; car voyant qu'ils ne

pouvoient s'attirer auttre chofe par leur opiniâtreté que le fort de leurs concitoyens, qui avoient été miférablement paffez au fil de l'épée, dans la Ville-neuve, dont les Princes étoient abfolument les maîtres, auffi bien que du Château, ils penférent enfin à fe rendre & à capituler. Ils demandérent uniquement qu'on les laiffaft vivre dans leur Religion, & promirent qu'en reconnoiffance de cette grace, ils payeroient tous les ans un tribut confidérable. Le Duc & le Comte, aïant délibéré fur cette condition; l'accordérent, & firent publier par des Hérauts, qu'on auroit également la liberté de fuivre la loy Chrétienne ou la loy Mahométane dans toute la ville: aprés quoy ils y firent tous deux leur entrée, au milieu des acclamations du peuple, & des chants d'allégreffe des Chrétiens, qui faifoient retentir de toutes parts le nom adorable du Sauveur du monde.

Les Princes encore plus contens du triomphe de Jesus-Christ que du leur propre, luy offrirent le premier fruit de leur victoire; en faisant purifier & consacrer à son honneur la plus grande Eglise de la ville, qui avoit été autrefois la Catédrale, érigée sous le nom de Nostre-Dame, mais que les Infidelles avoient profanée depuis. L'on y rétablit l'Archevesque qui en avoit été chassé, & qui rentra dans ses droits les plus anciens. Du reste, les Princes gardérent inviolablement leur parole aux habitans: ne permettant point qu'on attentast le moins du monde à leur vie ni à leurs biens, ni qu'on les troublast dans l'éxercice de leur Religion, laquelle se détruisoit d'elle-mesme insensiblement par l'éclat que recevoit de jour en jour la Chrétienne.

On en vit bientost refleurir les éxercices, pratiquer les cérémonies, & embellir les Temples. On en eri-

gea un ſur tout trés magnifique à l'endroit meſme où le Duc avoit campé, & qui fut appellé pour cette raiſon Noſtre-Dame de la Victoire. Enfin les deux Princes n'omirent rien pour aſſeurer à Jeſus-Chriſt, & pour s'aſſeurer à eux-meſmes leur nouvelle acquiſition; y conſtruiſant entre-autres deux belles Citadelles, qui ſervent encore aujourd'huy d'ornement & de défenſe à la ville; l'une du coſté de la mer au Septentrion, & l'autre à l'Occident.

Le Duc Robert enchanté de la beauté du païs, & de la ſituation de Palerme, qui eſt la plus délicieuſe du monde, pria ſon frere de vouloir bien luy céder cette ville pour y faire ſa demeure; laiſſant à Roger le reſte de l'Iſle, avec le titre de Comte de Sicile & de Calabre. Ainſi les deux freres s'accordant parfaitement enſemble, goûtoient par leur union une joye pu-

re de leurs conqueſtes : mais Dieu ne permet pas qu'on en goûte long-temps en ce monde de ce caractére, & la leur fut interrompuë par un évenement auſſi triſte que peu attendu.

Il y avoit encore quelques places dans la Sicile au pouvoir des Sarraſins, & ils s'y maintenoient avec le ſecours qu'on leur envoyoit d'Afrique. Pour s'oppoſer à leurs incurſions, les Princes avoient donné au brave Serlon leur neveu, la ville de Ceramis, & les autres adjacentes; bien aſſeurez qu'ils défendroit vaillamment tout ce païs. En effet il le fit avec beaucoup de ſuccés; les Sarraſins en furent ſi irritez, qu'ils réſolurent de le faire périr de quelque maniére que ce fût. Un d'eux nommé Brahen, des plus diſtinguez de la ville d'Enna qu'ils poſſédoient encore, ſe chargea de cette Commiſſion. Il faiſoit de grandes avances à Serlon, comme

pour gagner son amitié; & mesme il avoit souhaité qu'ils contractassent ensemble selon la methode de sa nation, une adoption fraternelle, en se touchant mutuellement le bout de l'oreille. Quelque temps aprés cette cérémonie il luy écrivit, que sept des plus déterminez Sarrasins, avoient pris un jour qu'il marquoit, pour venir ravager les environs de Ceramis, & qu'il le conjuroit de ne point sortir ce jour-là; afin de n'estre pas exposé à leur insulte. Il prétendoit bien que Serlon ne déféreroit pas à cette priére, & que ce luy seroit au contraire un motif de sortir avec quelques-uns de ses gens pour exterminer les sept avanturiers: aussi eût-il une extréme joye, quand il receût la réponse du Prince Chrétien, qui le remercioit de son avis, & qui luy ajoûtoit, que sept hommes ne luy faisant pas de peur; il iroit exprés à la chasse dans l'intention de les rencontrer, suivi

Malaterra l. 2. c. 46.

d'un trés petit nombre des siens. Brahen dispoſa en meſme-temps ſept cens cavaliers, & deux mille hommes de pied de la ville d'Enna; afin de venir au jour marqué, ſe mettre en embuſcade aux environs de Ceramis: députant ſept de ſes ſoldats pour aller piller dans le lieu où ils vouloient attirer Serlon. En effet, celuy-ci avança ſur eux dés qu'il les apperceût de loin; mais au lieu de ſept hommes, il trouva une armée entiére dont il fut inveſti. Comme il n'avoit que peu de ſes gens à ſa ſuite, & n'appercevoit aucun moyen d'échaper; il réſolut de vendre du moins ſa vie bien cher; il gagna pour cet effet une roche qui luy ſervit de mur, laquelle retient encore aujourd'huy le nom de Serlon, & s'y défendit long-temps. Mais à la fin ne pouvant ſe mettre à couvert d'une nuée de fléches que les ennemis firent fondre ſur luy: il fut percé avec tous les ſiens, dont il n'y

Malaterra. Ibid. Faſel.

eût que deux cavaliers qui se sauvérent; s'étant cachez sous les corps morts de leurs compagnons. Les ennemis se jettérent avec rage sur le corps de Serlon, & luy arrachérent le cœur ; on dit mesme qu'ils le mangérent, dans la pensée de se donner par-là du cœur à eux-mesmes. Ils envoyérent les testes de tous les vaincus en Afrique à leur Soudan, & mirent celle de Serlon au bout d'une lance, pour la porter dans les ruës de la ville d'Enna; faisant crier que c'étoit la teste du plus rédoutable des Capitaines Chrétiens, qui eussent attaqué la Sicile.

Le Comte Roger, qui étoit en mesme-temps le guerrier le plus intrépide, & l'ami le plus sensible qui fût au monde, ne put s'empêcher de pleurer un neveu qui luy étoit si cher. Il résolut avec le Duc de venger sa mort; cependant ils ne le purent faire sitost,

étant obligez pour reprendre de nouvelles forces, de repasser dans la Poüille & dans la Calabre, où leur domination s'affermit par divers évenemens que nous allons raconter.



HIS-



HISTOIRE DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE QUATRIÉME.

LE Duc revenant de Sicile, voulut partager avec ses anciens Sujets, la joye de ses nouveaux triomphes; il vint donc à Melphes où il fut receu avec de grandes acclamations, & visité de tous les Seigneurs du

Ap. l. 3. pag. 29. edit Roth.

païs ; tous à l'envi marquoient une ardeur extrême de revoir un Prince si glorieux ; Il n'y eût que Pierre fils du Comte de Trani, qui ne voulut jamais luy venir rendre ce devoir. Le Duc avoit déja d'autres sujets d'être mal content de luy : parce qu'il affectoit une entiere independance, & qu'il avoit refusé de donner aucun secours pour l'expédition de Sicile.

Indigné de cette conduite, il le condamne à luy remettre la ville de Trani, & quelques autres, dont il joüissoit. Mais Pierre dit fiérement qu'il ne cederoit rien de ce que son Pere avoit acquis par les Armes, & se retira aussi-tôt, pour aller soûtenir la guerre.

Il fut suivi de plusieurs autres Seigneurs, qui trouverent dans le seul plaisir de remuër, divers sujets de mécontentement contre

leur Prince. Le Duc les prévint; il assiégea Trani ville riche, & peuplée; & la battit violemment pendant quinze jours de suite par mer, & par terre. Le rebelle n'en étoit que plus opiniâtre; mais son opiniatreté déplût fort aux habitans, qui se voyoient ainsi exposez à leur ruine entiere. Ils le presserent de se rendre; & comme il persistoit à n'en rien faire, ils l'obligerent à en passer par où ils vouloient; tout ce qu'il pût obtenir en versant des larmes que le depit, & la rage luy tiroient des yeux; fut qu'on luy permît dans la Capitulation, de se retirer avec les siens: il sortit de la ville sans avoir voulu voir le Duc, & sans que le Duc de son côté le voulût voir. Les autres Places de sa dépendance comme Biseglio, Giovanezzo, Quarató suivirent bien-tôt l'exemple de Trani; ce qui le contraignit de se sauver d'une ville à l'autre

jusqu'à Corretto, & ensuitte à Andria, où il pouvoit se deffendre assez long-tems; mais ayant eu besoin de vivres, & étant sorti avec une bonne Escorte pour en aller chercher dans la campagne, il fut pris au retour par les gens du Duc. Cette disgrace fut son bonheur. Robert le voyant ainsi dompté, usa encore d'indulgence à son égard; & ayant pris sa Foy, il luy rendit genereusement toutes ses Places, à la reserve de Trani. Cette clemence étoit grande, & le Duc probablement s'y sentit porté, non seulement par son inclination naturelle; mais encore par les dissensions qui s'éleverent entre luy, & Gisulphe de Salerne son beau-frere, qui demandoient toute son application.

Les habitans d'Amalphi venoient d'implorer son assistance

contre Gisulphe de qui ils relevoient. Ce Prince les traitoit fort durement comme avoit fait son pere Guaimare qu'ils avoient enfin mis à mort dans une espece de sedition.

Le Duc envoya des Ambassadeurs à Gisulphe, le prier qu'il voulût bien relâcher de la rigueur dont il usoit avec ses vassaux. Le Prince regarda cette priére comme une remontrance importune, & receut mal ceux qui la luy venoient faire; sur quoy cherchant des occasions de querelle, il prétendit que la Côte depuis Salerne jusqu'au port de Pico luy appartenoit, & déclara qu'il vouloit faire rentrer dans son domaine, Areco, & sainte Euphemie, dont le Duc s'étoit emparé. Malat. l. 3. c. 2. Robert tâcha de gagner son beau-frere par les voyes de douceur, & d'accommoder les choses à l'amiable; mais le Prince de Sa-

lerne rejetta l'accommodement qu'on luy proposoit, fier peut-être du secours qu'il esperoit de Richard Comte d'Averse, lequel étoit entré dans ses interêts ; parcequ'alors il étoit luy-même broüillé avec Robert Guiscard. Celui-ci étoit trop habile, pour laisser ainsi deux de ses ennemis à la fois, se déclarer contre luy : il traita secrettement avec celuy des deux qui étoit le plus considerable, & qu'il pouvoit le plus aisément gagner ; il fit des offres, & des conditions si avantageuses au Comte d'Averse ; qu'il le determina à prendre son parti, contre le Prince de Salerne. Il fit aussi un traité particulier avec les habitans d'Amalphi ; les prit sous sa protection ; & ayant mis garnison dans leur ville, il se disposa à venir, suivi de plusieurs d'entr'eux, & des troupes du Comte d'Averse, mettre le sié-

Ap. l. 3.

ge devant Salerne.

Tous ceux qui prenoient part à ce qui touchoit Gisulphe, l'avertissoient de prévenir l'orage qui alloit fondre sur luy ; cependant ni Gregoire VII. qui venoit d'être élevé au Pontificat, & qui l'aimoit comme un pére aime son enfant, ni Didier Abbé du Mont-Cassin, qui étoit son ami particulier, & qui engaga même Richard d'Averse à venir avec luy sollieiter Gisulphe de donner quelque satisfaction au Duc, ne pûrent rien gagner sur cet Esprit mutin ; il sembloit luy-même avoir conjuré sa perte ; & ne cessoit de publier avec une hauteur mal entenduë, qu'il n'avoit que faire de l'amitié du Duc, & qu'il y renonçoit à jamais.

Ost. l. 3. c. 44.

Robert poussé à bout par une conduite si indigne, ne garda plus les ménagemens qu'il avoit eus jusqu'alors : il commença le siége

de Salerne ; & serra cette ville de si prés, qu'au bout de cinq ou six mois elle fut reduite à une horrible famine : on fut obligé d'y manger de la chair d'Asne, & des plus vils animaux, jusqu'aux Rats, & aux Souris. Un Citoien voyant son pére, que l'âge rendoit trés-infirme, sur le point de mourir de faim ; trouva moyen de le soulager, d'une maniere admirable ; il s'échappa de la Ville, & vint comme un transfuge dans le Camp de Robert ; amenant avec soy un chien qui avoit été nourri dans la maison paternelle ; tous les jours, aprés luy avoir bien donné à manger ; il luy attachoit autour
App. l. 3. du coû, dans de petits sacs que le poil couvroit, autant de pain qu'il en falloit pour la subsistance d'un homme. Cet animal alloit chaque jour de la sorte porter au vieillard sa provision de pain ; & s'en revenoit dans le Camp

retrouver le fils du vieillard. L'histoire ne devoit pas omettre cette particularité si merveilleuse en elle-même, & si propre d'ailleurs à faire connoître l'extremité où la place étoit reduite.

Ceux qui y commandoient, voyant bien qu'on ne pourroit plus tenir long têms, penserent à leur seureté. Un des principaux étoit Bacelard fils d'Omfroy. Depuis la conjuration dont nous avons parlé, il s'étoit sauvé en divers lieux; il cherchoit par tout à se venger de ce que son Oncle luy avoit enlevé la Pouille, & par ce motif il étoit entré dans Salerne, afin de secourir Gisulphe: mais craignant d'éprouver le ressentiment de Guiscard, s'il tomboit entre ses mains; il s'enfuit pendant la nuit, & alla se refugier dans une Place voisine appellée saint Severin, qui luy ouvrit les portes. Le Duc écrivit

Malat. l. 3. c. 4.

Ap.

1074.

au Comte Roger de venir au plutôt de Sicile, assiéger saint Severin; en attendant qu'on eût achevé l'expedition de Salerne. On ne tarda guere à en venir à bout; les murailles de la ville commençoient à s'ouvrir de tous côtez; & les habitans vinrent eux-mêmes, inviter Robert à entrer par la plus grande brêche: afin de prévenir ainsi les malheurs d'une place prise d'assaut. Gisulphe ne se rendit pas pour cela; il se défendit dans la Citadelle, qui est trés-forte, & située sur une haute montagne, d'où elle domine tout à fait la ville. Ce nouveau siége ne fit que donner par sa difficulté, un nouveau courage à Robert; il se mit à la tête de ses troupes, pour monter à l'escalade; & il fut même blessé d'un gros morceau de bois qu'on jetta d'enhaut: sa blessure pourtant fut legere, & ne l'em-

pêcha pas de pourſuivre le combat avec un grand ſuccés. Giſulphe enfin ſuccomba, & fut obligé de montrer autant de ſoumiſſion, qu'il avoit auparavant montré de fierté; il ſe remit à la merci du vainqueur, & demanda pour toute grace celle de ſa liberté: on la luy accorda; il ſe retira d'abord au Mont-Caſſin, & enſuite auprés du Pape Gregoire ſeptiéme, lequel luy marquant toûjours la même affection qu'auparavant; luy donna pour ſubſiſter honorablement le païs de la Campanie.

Le Duc fit fortifier Salerne tout de nouveau, & autant que le meritoit l'importance de cette Place; mais ſans s'y arrêter trop long-tems, il voulut marcher contre Bacelard, pour luy ôter le loiſir de ſe fortifier davantage dans ſaint Severin; il y arriva un peu aprés ſon frere Roger, qui

avoit déja attaqué cette Place par un endroit ; il commença de son côté à l'attaquer encore par un autre endroit. Bacelard se défendit comme un homme de leur sang, c'est à dire, avec beaucoup de valeur, & avec un égal succés ; tellement qu'il les obligea de se relâcher sur leur entreprise, & d'élever seulement trois Forts auprés de la ville, pour en changer le siége en blocus. Guiscard n'en comptoit pas moins de la prendre, mais par un autre moyen ; il sçavoit qu'Hermand Second fils d'Omfroy, & qui étoit étroitement uni d'amitié, & d'interêt avec son frere Bacelard, couroit la Poüille, suivi d'une troupe de gens qu'il s'étoit attachez ; il alla luy donner la chasse, & si vertement ; qu'il se saisit de sa personne, & l'envoya au Comte Roger, pour le faire enfermer dans la Tour de Meli-

ro. Bacelard touché du ſort de ſon frere qu'il aimoit avec la derniere tendreſſe, ne manqua pas de vouloir traiter pour ſa délivrance, comme le Duc l'avoit préveû, & s'offrit de rendre ſaint Severin; pourveû qu'on luy rendît Herman. Le Duc accepta la condition; diſant ſeulement, qu'il ne vouloit rendre ſon priſonnier qu'au mont-Gargan, où il iroit avec Bacelard; & que là Herman luy ſeroit remis entre les mains. Bacelard, ſur cette parole à quoy il ne faiſoit pas aſſez d'attention, ſortit de la ville, & la rendit à Guiſcard, à la ſuite duquel il fut quelque tems; mais ne voyant pas qu'on prît trop le chemin du Mont-Gargan, il preſſa ſon Oncle d'y venir accomplir ſa promeſſe; à quoy Guiſcard répartit ſelon le génie qu'on reproche, peutêtre injuſtement à ſa Nation, mais qui dans le fond

Malat. lib. 2.

étoit un peu le sien : *Je vous ay bien promis d'aller avec vous au Mont-Gargan, y remettre vôtre frere entre vos mains ; mais j'ay des affaires, qui m'empécheront d'ici à plus de sept ans, de faire ce voyage.* Bacelard qui se vit joüé ainsi, en fut picqué jusqu'au vif ; il fit au Duc mille reproches ; & le quittant avec un extrême dépit, se retira aussi-tôt en Calabre, où il se fortifia dans le Château de sainte Agathe ; on l'y vint encore attaquer, & il s'y deffendit encore vigoureusement ; de sorte qu'on ne prit la place cette fois, qu'en luy mettant Herman entre les mains ; ils en sortirent tous deux comme pour se retirer à Constantinople ; mais auparavant ils susciterent d'autres affaires à leur Oncle, à l'occasion de celles qu'il s'attira luy-même un peu mal à propos, avec le Pape Gregoire septiéme.

En effet aprés que Roger fut retourné en Sicile ; le Duc accompagné du Comte d'Averse, qui luy avoit aidé à la conquête de Salerne, voulut poursuivre Gisulphe dans la Campanie, où il s'étoit retiré sous la protection du Pape. On ne voit pas bien quelle raison en avoit Guiscard ; mais soit qu'il prétendît avoir receu de nouvelles insultes de ce jeune Prince, soit qu'il jugeast qu'une partie de la Campanie fût de la dépendance de Salerne ; cette entreprise n'en parut pas moins une espéce d'attentat contre le saint Siége ; ainsi quelque soin qu'il prît avant que de se mettre en marche, d'aller luy-même au Mont-Cassin, recommander aux prieres des Religieux, le succés de ses armes : son dessein étoit trop mal conçû, pour avoir une bonne issuë. Dés qu'on eut à Rome la nouvelle que luy, & Richard avançoient sur les ter

Bar. ad an. 1074. Greg. 7. l. ep. 11 7. 25.

Ost. l. 3. c. 44.

res de l'Eglise; Gregoire septiéme qui fut de tous les Papes le moins d'humeur à souffrir une pareille entreprise ; commença par excommunier dans un Concile qui se tint à Rome, ces deux Princes, & leurs adhérans; mais voyant bien qu'eux de leur côté, ne seroient pas trop d'humeur à s'étonner de l'excommunication ; il employa en même-tems un moyen plus efficace. Il envoya contre eux une bonne Armée, qui leur fit rebrousser chemin tout d'un coup ; & au lieu de passer plus avant, ils vinrent rabattre sur les villes de Bénevent, & de Naples. Le Duc assiégea la premiere, & le Comte d'Averse la seconde. Ni l'un ni l'autre de ces deux siéges ne réüssit. Ce n'est pas que le Comte d'Averse ne donnât de violentes attaques à la ville de Naples; il sembloit même qu'elle fût à l'extremité ; &

les habitans n'esperoient plus de secours que du Ciel, & de saint Janvier leur Patron dont ils publient avoir éprouvé mille fois l'assistance miraculeuse en de pareilles conjonctures. Aussi rapporte-t-on que ce Saint, accompagné de plusieurs autres, parut aux yeux du Comte d'Averse combattre les armes à la main, en faveur de la ville; & que ce Prince le prenant pour l'Archevêque de Naples luy fit de grands reproches: luy disant, *Quel équipage pour un Ecclesiastique, & pour un Prélat, d'être revêtu d'un Casque, & de manier une Lance; au lieu d'être dans vôtre Eglise à faire les fonctions Sacrées?* Sur quoy il fut répondu au Prince: *Sçachez que l'Archevêque de Naples, est malade dans son lit depuis long-tems. Pensez donc qui est le Prélat en armes, à qui vous vous adressez; & apprenez seulement que saint Jan-*

Leo. Ost. l. 3.

vier a toûjours protegé cette ville. Quelle que pût être cette vision, elle fut confirmée par l'évenement. Richard n'en tint pourtant alors aucun compte; car il poursuivit le siége avec plus d'ardeur qu'auparavant; mais peu de tems aprés, il vint à tomber malade, & mourut; ayant apparemment demandé grace au Pape, puisqu'on marque expressément qu'il avoit receu l'absolution des censures qu'il avoit encouruës. Jourdain son fils qui luy succeda dans les principautez de Capouë, & d'Averse, ne tarda guere à lever le siége de Naples; prenant entierement les interêts du Pape contre ceux du Duc Robert, qui d'ailleurs éprouvoit tous les jours la jalousie de ses envieux, & de ses ennemis.

Leo Ost. ibid.

1076. Les Alliances honorables qu'il contracta, furent en particulier l'occasion d'une guerre civile contre luy: il avoit déja marié une

de ses Filles, au Fils de l'Empereur Michel Ducas, nommé Constantin, qui étoit un Prince si beau, & si bien-fait; que la Princesse Anne Comnene, ne fait point difficulté de l'appeller un Chef-d'œuvre de la main de Dieu; elle ne peut même retenir son indignation contre l'Empereur Michel, d'avoir donné un fils si accompli à la fille d'un homme comme Robert, qu'elle traite de miserable brigand. Ensuite de ce Mariage, un des plus riches, & des plus illustres Seigneurs d'Italie, nommé le Marquis Axon, étoit venu trouver le Duc, & le supplier de donner pour Epouse à son fils, une autre de deux ou trois de ses filles qui luy restoient. La chose s'étoit faite, & les nopces s'étoient celebrées avec magnificence; mais un peu aux frais des Seigneurs Normands: la coûtume du païs étoit alors, de faire

Ann. Com.

1077.

App. l. 3. p. 31.

des présens considerables aux mariez ; & le Duc avoit pris soin de la faire observer fort exactement. Cette conduite parut une espéce d'exaction ; comme elle se trouva dans les conjonctures où il étoit brouillé avec le Pape, ce fut un prétexte de faire une ligue pour l'accabler. Les principaux chefs étoient Jourdain Prince de Capoue, Pierre de Trani, Bacelard, & quelques autres Seigneurs, qui firent soulever plusieurs villes en leur faveur. Pierre rentra dans Trani, & Argirius beau-frere de Bacelard & qui commandoit dans Bary, luy rendit cette Place. Au milieu d'une révolte si étenduë & si animée, la ville de Giovanezzo signala sa fidélité envers le Duc ; bien loin de se laisser emporter par l'exemple, & par les sollicitations des villes de Bary, de Trani, de Corretto, d'Andria, & de Buxilia ; elle ne fut jamais ébranlée ; elle

Inveg. ad ann. 1077.

soutint vigoureusement l'attaque des rebelles, qui vinrent l'assiéger par mer, & par terre; attendant toûjours le secours de son Prince. Comme il ne venoit pas assez-tôt: le Gouverneur trouva le secret d'y suppléer par un stratagême; il fit sortir un homme de la ville, qui alla à Bétonte, répandre le bruit que Roger, second Fils du Duc, arrivoit incessamment avec une armée formidable. Cette nouvelle revint bien-tôt dans le camp des assiégeans, & avec tant de succés; qu'elle y jetta l'effroy, & fit prendre à la plus grande partie d'entr'eux, le parti de se retirer.

D'un autre côté le Duc avançoit luy-même effectivement, & rappelloit plusieurs chefs des rebelles, tantôt par des promesses, tantôt par des menaces, & tantôt par la force; ce qui luy donna moyen de faire entrer une

bonne troupe de Cavalerie dans Giovanezzo; il vint ensuite du côté de Bary. Bacelard étoit sorti de cette Place, avec un grand nombre d'habitans fort resolus à faire des merveilles sous sa conduite; mais ils ne peûrent l'empêcher d'être blessé griévement d'un coup de Lance, qui perça son casque, & qui le mit hors de combat. Tous ses gens déconcertez, furent obligez de se retirer confusément, & avec précipitation dans la ville. Cette victoire étoit importante. Le Duc publia aussi-tôt qu'il vouloit incessamment en venir partager la joye, avec ses fidéles Sujets de Giovanezzo: il y vint effectivement; pour se rendre plus aimable à toutes les villes de son parti, par la sensibilité de la reconnoissance qu'il témoigneroit à celle-cy. Quand il en approcha, les habitans sortirent en foule au devant de luy: & dés qu'il les ap-

perceut il descendit de cheval pour les recevoir ; il leur fit mille remercimens de leur zele ; embrassant les uns, serrant la main aux autres, marquant à tous toute sorte de tendresse, & les comblant de loüanges sur la fermeté, & la valeur qu'ils avoient montrée ; il leur donna encore des preuves plus efficaces de son affection, en les déchargeant de la moitié des subsides qu'ils luy devoient payer ; & les quitta ensuite, pour aller poursuivre le reste des rebelles.

A mesure qu'il avançoit il reprenoit les Places où ils s'étoient retirez. Une de celles où il trouva le plus de resistance, fut Ascoli. Ce qui neanmoins ne l'arrêta pas. Baudoüin étant sorti de cette ville avec une troupe de Cavaliers, afin de le surprendre ; fut pris luy-même, & mis aux fers. Guidilon beau-frere de Bacelard étoit demeuré dans la Place, &

s'opiniâtra à la deffendre ; mais étant forcé à la fin de se rendre, il fut rigoureusement puni ; on luy fit crever les yeux, & subir un autre supplice plus cruel, & plus honteux; pour l'empêcher de mettre jamais au monde, des enfans successeurs de sa rébellion.

Le Duc jettant ainsi la terreur de toutes parts ; étoit sur le point d'aller faire tomber le poids de son ressentiment sur Jourdain Prince de Capoüe : mais celuy-cy détourna l'orage, envoyant demander grace pour luy. Ce fut Didier Abbé du Mont-Cassin, dont nous avons déja parlé, & qui avoit de grandes liaisons avec le Duc, qui fut employé dans cette negotiation. Guiscard se laissa gagner volontiers ; accordant à la consideration de l'Abbé, une paix qu'il étoit luy-même ravi de faire, pour diminüer de plus en plus le nombre

Ost. l. 3. c. 44.

nombre de ſes ennemis. Incontinent aprés il revint dans la Poüille fondre ſur une place qu'Amicus un des principaux conjurez avoit trés-bien fortifiée ; il la gardoit avec une bonne cavalerie, dont il ſe ſervoit ſelon l'uſage de ce tems-là, pour faire des ſorties frequentes ; il en fit une trés malheureuſe, où ſes Cavaliers furent taillez en piéces par l'armée de Robert, & il ne ſe ſauva que le fils d'Amicus qui fut enfin obligé luy-même, de chercher ſon ſalut dans la miſericorde du vainqueur. Elle ne ſe refuſoit point à ceux qui la demandoient de bonne foy ; ainſi quelque ſujet de méconten-tement que Robert eut de ſes propres Neveux enfans de Godefroy, qui avoient été les principaux chefs de la rebellion ; il les receut encore avec bonté dans le même tems : parce qu'ils vinrent ſe jetter à ſes pieds comme avoit fait

Amicus ; c'est par là qu'il fut en état de se rendre maître une seconde fois de Bary, la plus considerable des Places qui s'étoient revoltées.

En effet à peine en eut-il commencé le siége, qu'Argirius qui en étoit Gouverneur, & qui étoit beau-pere de Bacelard ; fit entendre à son gendre, que le meilleur party pour eux, étoit de se ménager une paix favorable. Bacelard qui n'écoutoit que ses anciens & ses aveugles ressentimens, refusant d'y consentir : Argirius suivit de plus sages conseils ; & pour reparer l'ingratitude, avec laquelle il s'etoit revolté contre le Duc son Prince legitime, & son bien faicteur, qui luy avoit autrefois confié le Gouvernement de cette Place ; il luy en ouvrit les portes, & rentra parfaitement dans son devoir. Le Duc en usa dans cette occasion avec sa cle-

mence ordinaire ; Bacelard fut le seul qui n'en voulut pas profiter autant qu'il auroit pû, & il aima mieux se retirer dans la Grece : où il mourut sous le regne, & sous la protection de l'Empereur Alexis Comnene.

Aprés son départ, la ligue ayant perdu le plus considerable de ses Chefs ; les villes de Trani, & de Tarente ne tarderent guere à se rendre. Ainsi le Duc, avec une valeur, & une habileté qui n'ont peut-être jamais été si heureusement reünies, que dans sa personne ; remit plus absolument que jamais ses anciens Etats sous son obeïssance : tandis que le Comte Roger en Sicile travailloit depuis quatre ou cinq ans, à reduire sous sa puissance, les Sarrasins leurs anciens & communs ennemis.

Peu de tems aprés la prise de Salerne, il avoit repassé dans cette 1074.

Mal.l.3.c.7 Isle ; & toûjours rempli du dessein de venger la mort de Serlon son neveu : il étoit venu ravager le païs autour de la ville d'Enna. Pour la harceler de plus en plus, il avoit fait élever selon la methode de ces tems-là, une forteresse sur la montagne de Catalaxibet d'où l'on battoit vigoureusement la Place : à quoy les Sarrasins ne trouverent point de meilleur remede qu'une puissante diversion ; ils engagerent le Roy de Tunis Prince de leur nation, à envoyer un nombre considerable de ses vaisseaux qui piratoient dans la Mediterranée, tomber sur la Sicile & sur la Calabre. Ils vinrent descendre à Nicotra ; la veille de la fête de saint Jean au mois de Juin. C'étoit prendre trés-bien son tems. Car les Chrêtiens gardoient exactement alors une coutume, dont nous voyons encore quelques restes ; de celebrer

ce jour avec de grandes réjouïſſances. Les habitans de Nicotra avoient outré la ſolemnité: ayant tous bû à l'excés. Et ceux qui devoient faire la garde, ſe trouverent enſevelis dans le vin, & dans le ſommeil: Les Barbares les ſurprenant en cet état: les égorgerent, tuerent une grande partie des habitans, firent les autres Captifs, emmenerent juſqu'aux femmes & aux enfans, emporterent dans leurs vaiſſeaux tout ce qu'ils voulurent du pillage, mirent le feu à la ville, & ſe retirerent en pleine mer. Le lendemain ils eurent encore la hardieſſe de revenir ſur le rivage, vendre quelques uns des eſclaves qu'ils avoient faits, qui étoient le moins en état de les ſervir; aprés quoy ils retournerent triomphans en Afrique.

Le ſuccés de cette victoire fut un attrait, pour en pretendre une ſem- 1075. Malat. l. 3. c. 9.

blable l'année suivante ; ayant donc fait d'aussi beaux preparatifs, ils vinrent rôder autour de la Sicile, aborderent à Mazaire, & assiegerent la ville avec une grande multitude de leurs gens ; ils la prirent sans beaucoup de peine ; parce qu'elle n'étoit point fortifiée. Mais la Citadelle se deffendit si vigoureusement qu'on trouva moyen d'y faire entrer le Comte Roger qui étoit accouru secretement, avec une troupe de soldats choisis. La chaleur des infidéles s'étant un peu rallantie ; il prit le tems pour venir du Château fondre sur eux dés le grand matin, & avant qu'ils fussent bien éveillés. Ils ne laisserent pas de se defendre d'abord ; mais le Comte les faisant enfin plier sous ses coups ; força tout ce qui luy resistoit, mit le reste en fuite, fit prisonnier le neveu du Roy de Tunis, & poursuivit les

Fuyards l'épée à la main jusqu'à la mer ; les Sarrasins se rembarquerent en trés petit nombre, avec un succés bien different de celui qu'ils s'étoient promis, & qu'ils avoient eû l'année précedente : éprouvant ainsi la maligne bizarrerie de la fortune, qui ne se montre quelquefois favorable que pour faire sentir ses plus violens revers à ceux qui ont comté sur elle.

Roger qui fut un des Princes de son siécle, qui sceut mieux la ménager, voyoit l'importance de le faire à l'égard des Sarrasins. Car à force de combattre des ennemis aussi vaillans, & aussi habiles que les Normands ; ils commençoient de montrer une partie de leur valeur, & de leur habileté. C'est pourquoy le Comte étant obligé de passer en Calabre pour quelques affaires pressées ; ne voulut pas que les siens se com-

missent en son absence avec les Barbares. Il nomma à son départ pour commander en sa place, Hugues de Gircée son gendre; ce fut le premier qui porta le nom de Vice-gerent de la Sicile; & il meritoit bien cet honneur. Il étoit d'une des premieres maisons du Maine, bien fait, & fort brave de sa personne, habile & entendu dans la guerre; mais quoy qu'il eût toutes ces belles qualités, on ne laissa pas de luy défendre, & avec raison, d'entreprendre de luy-même aucune expedition: Bernavet Emir de Syracuse, & de ce reste de Sarrasins qui étoient encore en Sicile; ayant par ses ruses, & par son courage dequoy se faire craindre aux plus experimentez Capitaines. L'ambition qui aveugle toûjours, & particulierement les jeunes gens, empêcha Hugues d'obeïr fidélement à cet ordre; il

brûloit d'envie de se signaler par quelque action illustre avant le retour de Roger. Il en proposa le projet à Jourdain fils naturel du Comte, qu'on avoit fait Gouverneur de Trani : afin de garder la Comtesse qui y étoit demeurée ; & il le trouva plus ardent que luy-même à faire un coup d'éclat. Ces deux jeunes guerriers se joignirent pour aller courir & ravager le païs, depuis Trani jusqu'à Catane. Bernavet qui en eut avis, voulut profiter de cette temerité, & vint se mettre en embuscade proche de Catane ; il envoya seulement une trentaine de ses gens voltiger en païs découvert, comme pour faire insulte à la ville : cependant rebroussant chemin, ils feignirent de prendre la fuite, dans l'intention d'attirer les Princes hors de la Place ; l'artifice reüssit comme ils le pretendoient. Hugues & Jour-

dain sortirent avec impetuosité ; ayant preveû une partie des choses que la prudence demandoit d'eux, & en oubliant une autre partie essentielle ; ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux jeunes gens, qui ont du merite avec trop de feu. En effet ils avoient envoyé reconnoître les endroits où ils soupçonnoient qu'il pourroit se trouver des embûches ; mais sans s'arrêter davantage, ils s'étoient laissé emporter à l'ardeur de poursuivre les trente avanturiers : ceux-cy feignoient plus que jamais de craindre, & fuyoient à bride abbatuë ; faisant divers tours & retours, & avançant insensiblement vers le lieu de l'embuscade : dés qu'ils y furent, les Sarrasins sortirent en foule, se mettant justement entre ceux des Normands qui poursuivoient les trente soldats, & ceux qui étoient allez à la découverte de l'embuscade, & qui

étoient fort au delà. Les uns se voyant ainsi coupez, & hors d'état de rejoindre leurs compagnons ; n'eurent point d'autre party à prendre, que de s'enfuïr à Paternion : les autres furent obligez de soûtenir le combat en quelque petit nombre qu'ils fussent ; mais aprés s'être battus jusqu'à l'extremité, il fallut enfin succomber à la multitude. Hugues y fut tué, à la tête de plusieurs de ses gens. Jourdain trouva heureusement le moyen de s'échapper avec peu des siens, & se retira à Catane ; tandis que Bernavet rentroit dans Syracuse plein de sa victoire.

Le Comte apprenant cette fâcheuse nouvelle, ne voulut pas en laisser long-tems la joye à Bernavet ; il revint aussi-tôt suivi d'une bonne armée, & allant attaquer le fort de Zotica qui étoit aux infidéles, le renversa de fond en

comble, & fit égorger tous les hommes qui s'y trouverent ; envoyant leurs femmes & leurs enfans en Calabre pour y être vendus comme Esclaves : cette vengeance, quelque terrible qu'elle fut, n'étoit pas encore assez grande pour satisfaire à la douleur qu'il ressentit de la mort de son gendre. Il parcourut le païs ennemi, jusques prés de Noto ; brûlant & ravageant tout, & même les bleds qui étoient alors dans leur maturité : ce qui mit cette année une espece de famine par toute la Sicile.

Malat. l. 3. c. 10. Fasel. l. 7. Maurolic. Bonfig. & alii.

1076. Pour profiter de la misere où elle étoit reduite, & pour achever au plutôt de s'en rendre entierement maître ; le Comte fit préparer une belle flotte, avec laquelle il vint assiéger Trepani.

1077. Jamais il n'avoit eû une Armée si brillante, soit pour la magnificence des équipages, soit pour

Malat. l. 3. c. 11.

la fleur de la jeune noblesse qui y étoit en fort grand nombre : tout cet éclat venant à paroître devant la ville, ébloüit les habitans; effraiez d'ailleurs par le bruit des trompettes qu'on faisoit retentir de toutes parts sur mer, & sur terre, avec de grand cris de joye. La ville fut de la sorte serrée de fort prés; cependant on n'avoit pû l'entourer du côté d'une langue de terre qui étoit trés-fertile. Les habitans y faisoient paître leurs troupeaux, & sortoient de la ville en grand nombre tous les matins, pour y faire la garde. Jourdain considera cet endroit comme le plus propre à luy acquerir une gloire assurée. Il ne crut pas même avoir besoin d'un commandement de son pere dans le dessein qu'il meditoit; se flatant au contraire de rendre le succés d'autant plus agréable qu'il auroit été moins attendu. Seule-

ment il prend de nuit quelques barques, avec un petit nombre de ses plus braves soldats; & va dans la Péninsule, se cacher en des fonds couverts de broussailles. Dés que le jour parut, les habitans vinrent confusément à leur ordinaire, amener leurs troupeaux; Jourdain les chargea subitement & les mit en fuite : quand ils furent rentrez dans la ville, jusqu'aux portes de laquelle ils avoient été conduits, ils déterminerent tous leurs Concitoiens à venir en foule se venger, & reprendre leurs troupeaux : le grand nombre de gens qui sortirent, ne servit qu'à faire un plus grand nombre de vaincus. Le Prince Jourdain les ayant apperçûs, les laissa approcher jusqu'à un endroit, où il étoit encore posté avantageusement; & où ils alloient se jetter sur le butin; il les prevint, & se jetta sur eux avec tant

de courage & de bonheur, qu'il en tailla en pieces la plus grande partie, dissipa tous les autres, fit gayement embarquer le butin, & retourna triomphant vers le Comte. Il fut receu avec les applaudissemens que meritoit son action, bien qu'elle n'eût pas été faite dans toutes les regles; mais les coups d'avanture étoient alors toûjours estimez, dés qu'ils étoient heureux: & celuy-cy fut si favorable, qu'il contraignit la place de se rendre.

Le Comte y étant entré, la fortifia; & de là portant ses armes victorieuses dans le païs d'alentour, il prit d'emblée jusqu'à douze petites Places qui restoient aux Sarrasins en ces cantons; il les distribua à douze Seigneurs de sa suite, qui meritoient le plus d'être recompensez, & qui furent les douze premiers Barons de Sicile: payant à proportion le ser-

vice de tous les autres.

Malat. eod. lib. c. 12. Ses manieres liberales, & genereuses, luy furent utiles, non seulement auprés des siens : mais encore chez les ennemis ; quelques-uns de ceux-cy, faisant la comparaison de la douceur de sa conduite, avec la dureté de leur Emir de Castel-Nuovo nommé Bechus; resolurent de secoüer un joug qui leur étoit insupportable, & de passer sous l'obeïssance de Roger, qui leur sembloit si avantageuse. Un simple Meûnier executa ce projet ; il avoit été particulierement maltraité par Bechus, qui pour une cause fort legere, luy avoit fait donner mille coups en sa presence, & luy avoit ôté son bien. Cet homme quoyque d'une condition basse ; & d'une education grossiere ; devint ingenieux par son ressentiment ; il trouva le secret de s'attacher plusieurs complices, avec lesquels il

s'empara un soir les armes à la main, d'une hauteur qui étoit sur les murs de Castel-Nuovo, & qui dominoit la Place. Il envoya en même tems dire au Comte ce qu'il avoit fait; que c'étoit uniquement pour luy, & qu'il attendoit son secours pour battre la ville, & la forcer. Le Comte ne perdit pas une si belle occasion, & se mit aussi-tôt en marche. Bechus en ayant eu le vent; fit tout son possible, afin de regagner par beaucoup de promesses & de flatteries, l'esprit du Meûnier. Mais les voyes de douceur, qui sont si capables d'empêcher un grand mal, quand elles sont de saison; ne sont que l'augmenter en d'autres conjonctures. Le Meûnier jugeant que les honnêtetés du Gouverneur étoient l'effet de sa crainte, en devint plus fier; il voyoit les troupes Chrétiennes sous ses yeux; & dés qu'elles fu-

rent sous les murs de la ville, il s'affermit plus que jamais dans son premier dessein; par les conditions avantageuses qu'on luy fit, & par l'air engageant avec lequel le Comte luy parloit du bas des murailles. Cependant quoy qu'on approchât aisément de la Place, du côté où étoit le Meûnier avec ses gens; les portes en étoient assez bien gardées : il fallut faire monter quelques soldats des plus resolus, par des cordes, que leurs jettoient ceux qui étoient sur la hauteur. Bechus prit aussi-tôt l'allarme, desespera de pouvoir garder la Place davantage, & en sortit précipitamment avec tout ce qu'il pût emporter. Les habitans ne tarderent pas à capituler avec le Comte, qui leur donna à tous, & particulierement au Meûnier qui l'avoit si bien servy, de grandes marques de sa bienveillance & de sa liberalité; il continua toû-

jours avec le même ſuccés, d'avancer, & d'affermir ſes conquêtes dans l'Iſle, ce qui parut particulierement au ſiége de Taormine.

Il entoura cette Place de vingt-deux Forts; rempliſſant de hayes & de pierres tous les intervalles; tellement que rien ne pouvoit approcher de la Place par aucun endroit. Cette invention qui étoit ſi nouvelle alors, & ſi bien entenduë; penſa neanmoins lui être tres-funeſte: quelques ſoldats de la ville en étant ſortis ſecretement, s'étoient venus cacher dans les lieux les plus enfoncez de ces broſſailles; attendant qu'il vint à paſſer, pour faire la ronde ſelon ſa coûtume: il paſſa bien-tôt en effet, n'étant ſuivi que d'un trés-petit nombre des ſiens. Les ennemis s'avançoient déja à petit bruit pour ſe jetter ſur luy; & ils l'euſſent tué, ſi un

1078.

Malat. l. 3.
Faſel. l. 7.

brave Breton nommé Evisande qui l'accompagnoit, entendant quelque bruit sourd, & se doutant de la chose; ne se fût mis sur le champ entre le Comte & les Sarrasins. Pendant que Evisande soutint le choc aux dépens de sa propre vie; Roger eut le loisir d'échapper à un des plus grands perils qu'il ait jamais essuyez. Les gardes de sa suite s'étant aussi tôt assemblez, chargerent avec fureur les infidéles, les poursuivirent bien loin, & passerent au fil de l'épée sans distinction tout ce qu'ils rencontrérent de Sarrasins; pour venger ainsi la mort du fidéle Evisande, & les punir de l'infame assassinat qu'ils avoient tenté de faire. Le Comte marqua d'ailleurs sa reconnoissance par des manieres plus Chrétiennes, à celuy qui luy avoit sauvé la vie, par sa mort: luy faisant faire en de magnifiques funerailles, des prieres publiques,

& solemnelles ; comme il auroit fait à un Prince de sa propre maison.

Ces nouveaux succés irriterent l'esprit des Sarrasins ; & quelques-unes de leurs Places qui s'étoient déja soumises aux Chrétiens, prirent ce tems pour se révolter. La ville d'Aci ou d'Iaci se déclara la premiere ; refusant ouvertement de payer le tribut accoûtumé. Roger luy envoya d'une maniere pleine de bonté, representer le tort qu'elle se feroit à elle méme ; si elle l'obligeoit d'en user à son égard avec violence : qu'il s'étoit fié à elle, jusqu'à la laisser se gouverner à son gré, & que si elle se faisoit prendre de force, elle appesantiroit cruellement son joug. Les habitans, bien loin d'avoir égard à ces remontrances, en devinrent plus insolens ; persuadez qu'on ne vouloit les gagner par la douceur, que parce qu'on ne

1079. Malat. l. 3. c. 20. Inveg.

pouvoit les réduire par la force. En effet, outre que leur ville étoit fort peuplée, & contenant plus de neuf mille familles, qui avoient resolu de se défendre jusqu'à l'extremité; elle étoit située sur le haut d'un Rocher presque inaccessible : pour donner seulement la commodité d'entrer, & de sortir; il avoit fallu tailler dans la pierre vive, un chemin trés-étroit; il étoit couvert de côté & d'autre d'une forte muraille, & fermé d'une grosse porte qui empêchoit qu'on ne prît le chemin entre l'un & l'autre mur : d'ailleurs le circuit de la montagne étoit trop vaste pour l'entourer de soldats; & l'on ne pouvoit jetter rien dans la
Inveg. ad Ann. Place qui pût incommoder les habitans. Ils se retiroient avec une
1079. grande quantité de troupeaux, & d'autres munitions dans de grandes cavernes qui étoient au dessous de leurs maisons, & qu'on

dit être celles de l'ancien Géant Aci. Ils avoient même le secret d'en sortir par des chemins souterrains & inconnus ; pour aller chercher des provisions dans la campagne: ce qui sembloit les mettre à couvert de la famine ; ainsi tout ce que le Comte put faire alors, fut de se rendre maître de quelques Forts aux environs, & d'y en élever quelques autres. Il en laissa le commandement à ses nouveaux Barons : leur donnant ordre en même tems de faire un affreux ravage dans tout le païs d'alentour, & d'empêcher qu'il n'approchast rien qui pût entrer dans la Place : ce party qui étoit le meilleur, ou même l'unique à prendre dans les conjonctures, luy donna le tems d'aller faire une autre expedition en Calabre, contre la ville de Cirassea, laquelle s'étoit aussi mutinée ; il la força incontinent à rentrer dans le

devoir, & cet exemple fit impres-sion sur les habitans d'Aci, qui commençoient d'ailleurs à manquer de vivres, & qui déséperoient d'en pouvoir tirer de la campagne ; ils jugerent bien que leur opiniatreté ne feroit plus que prolonger leur misere, & qu'ils seroient pris tôt ou tard par famine ; voyant eux-mêmes faire de toutes leurs moissons un épouvantable incendie. Ils députerent donc incessamment vers le Comte, pour le supplier qu'on ne passât point plus avant à ruiner le païs, & qu'ils étoient prest à suivre avec docilité toutes les loix qu'il luy plairoit de leur imposer. Il leur fit grace encore ; mais aux conditions qu'il jugea les plus propres pour se les attacher inviolablement. Ce qui les mit dans la disposition de prendre part aussi bien que tous ses autres sujets, à un honneur éclatant qu'il receut alors.

Raimond Comte de Provence charmé de la réputation du Comte de Sicile, rechercha son alliance avec empressement, & luy envoya une superbe Ambassade, pour demander en mariage sa fille nommée Mathilde qu'il avoit eûe de sa premiere femme. Roger n'eut pas de peine à y consentir. L'affaire fut incessamment concluë. Raimond en eut tant de joye; que pour rendre la fête plus celebre, il vint luy-même en Sicile avec un magnifique cortege, épouser la Princesse, & marquer sa réconnoissance au Comte Roger qui augmentoit ainsi de jour en jour la gloire de la Nation Normande en Sicile. Le Duc son frere ne l'augmentoit pas moins au dedans de l'Italie, & au dehors; contre l'Empereur d'Occident, & contre l'Empereur d'Orient, desquels il triompha plusieurs fois de la maniere la plus

éclatante, & dans l'espace de peu d'années à l'occasion que nous allons dire.





HISTOIRE DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE CINQUIEME.



LE Pape Gregoire ſeptiéme, ſi connu par l'ardeur qu'il avoit pour les interêts du Saint Siége, s'étoit fortement broüillé avec Henry Roy de Germanie, & depuis Empe- *App. l. 4. Sigon.*

reur au sujet des investitures, & de quelques déreglemens considerables que ce Prince sembloit authoriser en Allemagne. La chose étoit allée si loin, que le Pape ayant assemblé un Concile à Rome; il y avoit excommunié Henry, & même l'avoit déclaré déchû de l'Empire: proclamant Empereur en sa place Rodolphe Duc de Suaube, dont les Saxons embrasserent hautement le party. Henry touché jusqu'au vif de l'injure qu'on luy faisoit, marcha aussi-tôt contre Rodolphe; le défit en une sanglante bataille, où il demeura plus de trente mille Saxons; & fit créer incontinent au Conciliabule de Mayence le 23. de Juin un Antipape, sous le nom de Clement 3. qui fut Guibert Archevêque de Ravenne.

Par une providence toute particuliere, comme le dit Baronius,

& par une conduite du Pape trés-adroite, comme il est aisé de le juger; Gregoire peu de jours aprés la creation de l'Antipape, s'étoit réconcilié fort à propos avec Robert Guiscard tout excommunié qu'il fût depuis sept ans, au sujet de la guerre qu'il avoit faite sur les terres de l'Eglise à Gisulphe de Salerne. Ce n'est pas que Robert n'eût envoyé d'abord plusieurs fois des Ambassadeurs à Rome, pour faire lever la censure; mais soit qu'on doutast de son repentir, ou qu'on en exigeast des marques qu'il n'étoit pas resolu de donner: Le Comte son frere avoit été absous en 1076. de l'excommunication qu'ils avoient encouruë de compagnie, sans que le Duc parût davantage se mettre en peine de l'être luy-même; en effet le Pape le luy avoit offert alors écrivant à Arnaud Evêque d'Acheronte; que si le Comte Ro-

Bar. ad Ann. 1071. & 1076. & 1078.

Greg. Ep. l. 7. in principio & l. 9. scitote Guiscardum sæpe supplices legatos ad nos mittere

ger parloit de faire absoudre le Duc son frere : on répondît que la porte de la misericorde Romaine étoit ouverte à tout le monde. Quoy qu'il en soit le Duc étoit encore excommunié en 1080. ce qui n'empêcha pas le Pape de communiquer, & de faire alliance avec luy sans scrupule contre l'Empereur Henry.

Guillaume de la Poüille rapporte que pour traiter plus seurement ensemble, le Pape & le Duc s'aboucherent en secret à Benevent, & que pour gagner davantage ce dernier, on parla de luy mettre la couronne Imperiale sur la tête ; mais sans nous arrêter à cette circonstance qui ne paroît pas assez seure : il est vray que Robert correspondit avec generosité, & avec pieté aux desirs du Pape : oubliant aisément dans l'occasion qu'on luy fournissoit d'avancer la gloire de l'Eglise, &

la ſienne propre, les ſujets de chagrin qu'on luy avoit donnez auparavant ; il fit donc le ferment de fidelité, & l'hommage que l'on exigeoit de luy pour les terres qu'il poſſedoit, & qu'il reconnoiſſoit relever du Saint Siége. Le Pape auſſi luy en donna une nouvelle inveſtiture, & leva authentiquement toutes les excommunications portées autrefois contre luy: l'engageant ſeulement à promettre en particulier de donner du ſecours au Saint Siége ; afin de repouſſer les violences où l'on prévoyoit aſſez qu'en devoit venir Henry quatriéme.

Le Duc promit tout ce qu'on ſouhaitoit ; mais il fit de ſon côté une propoſition à ſa Sainteté, à quoy elle ne pouvoit pas refuſer de conſentir. C'eſt qu'il prétendoit auparavant faire une expédition en Orient, à quoi il ſe tenoit engagé par honneur, & par

justice; aprés laquelle il seroit encore plus en état de servir l'Eglise Romaine : voici dequoy il s'agissoit.

Le Duc avoit marié, comme nous avons veû, sa fille nommée Helene à Constantin fils de l'Empereur Michel; elle étoit tombée depuis, dans un excés étrange de misere. Nicephore Botoniate avoit chassé Michel de l'Empire, confiné toute sa famille dans un Monastere, & rendu eunuque Constantin son fils mary de la Princesse Helene. Une injure si cruelle retomboit sur le Duc Robert; il ne pouvoit pas manquer de la ressentir; & d'ailleurs il voyoit avec un plaisir secret l'occasion de porter ses armes en Orient. C'est pourquoy il écouta favorablement un Grec qui parut à sa Cour vers ce tems-là, qui se disoit l'Empereur Michel, & qui racontoit comment il s'é-

toit échappé du Monastere dans lequel on l'avoit jetté ; en haine seulement, à ce qu'il assuroit, de l'alliance qu'il avoit contractée avec les Normands.

Le Duc fit rendre à ce personnage des honneurs extraordinaires ; comme si c'eût été effectivement l'Empereur. Cependant beaucoup de Seigneurs qui avoient été à Constantinople, & qui y avoient veu Michel ; avoüoient qu'ils ne le reconnoissoient point, & qu'il falloit qu'il fût bien changé. Mais Guiscard n'entroit pas dans une si grande discussion ; que ce fut le vray, ou le faux Michel, tout luy étoit égal pour venir à ses fins. Il prétendoit seulement le ramener à Constantinople, à la tête d'une armée, & luy faire restituer le Thrône Imperial ; comptant bien apparemment d'y monter luy-même, si l'on trouvoit que ce n'étoit

Malat. l. 3. Ann. Comn. l. 4.

1080.

pas le vray Michel. En effet on ne douta presque point que ce ne fût un jeu pour leurrer plus aisément les Grecs ; & pour avoir un prétexte plus plausible de se mêler des affaires de l'Empire d'Orient. Quoy qu'il en soit, le supposé Michel, qu'Anne Comnene dit avoir été un Moine Grec nommé Rector, ne laissa pas de profiter du caractere qu'on luy fit soûtenir, & d'en tirer des commodités qu'il n'auroit point asseurément trouvées, dans son Monastere ; il en joüit, jusqu'à ce que le Duc eût fait les préparatifs necessaires, à une expedition aussi importante que celle qu'il meditoit : sans que les égards, & la consideration qu'on avoit depuis peu pour Helene à Constantinople, pussent l'en détourner ; car on receut avis d'une nouvelle révolution qui avoit tiré cette Prin-

cesse du triste état où elle étoit auparavant.

Alexis Comnene venoit d'être proclamé Empereur en Thrace par les legions ; aprés avoir détrôné, & fait tondre à son tour Nicephore Botoniate, il étoit entré triomphant à Constantinople, & il y traitoit honorablement la Princesse Helene : dans la veuë de gagner le Duc de Calabre, qu'il estimoit fort, & qu'il craignoit encore davantage ; mais ce n'en étoit pas assez pour arrêter les desseins de Robert, qui pensoit pour le moins autant à luy, qu'à sa fille, dans la guerre qu'il vouloit faire, & qu'il étoit determiné à commencer au plûtôt.

S'étant rendu pour cet effet à Otrante où il devoit s'embarquer avec toute son armée ; il pourveut au Gouvernement de ses Etats, & les mit entre les mains de Roger surnommé Bursa son second

fils qu'il avoit eu de Sigelgaïte, & qui étoit un Prince des plus accomplis, il luy laissa pour Ministres le Comte Robert de Loritelli son neveu, & le Comte Girard ; tous deux personnages d'une experience, & d'une probité reconnuë. Ayant disposé les choses de la sorte, il détacha quinze vaisseaux de sa flotte ; pour aller s'emparer dans le païs ennemi de quelque poste, qui pût servir de retraite à toute son armée. Les quinze vaisseaux aborderent de nuit à l'Isle de Corfou. Les Normands ayant apperceu qu'elle étoit trop bien gardée, ne crurent pas de voir mettre pied à terre, & revinrent seulement en rapporter la nouvelle au Duc ; loin de sentir comme eux rallentir son dessein par la difficulté ; il en fut au contraire plus determiné à prendre cette Isle ; il se hasta de faire embarquer toutes ses troupes,

Fils de Guillaume, Comte du Principat.

1081.

où se distinguoient trois des plus grands hommes de ce tems-là, à sçavoir l'Illustre Bohémond son fils, Robert Giffard, & Guillaume de Grant-ménil : la Duchesse Sigelgaïte s'embarqua aussi, suivant son mary, comme une Heroïne à la tête des troupes. Malaterra dit qu'elles ne faisoient pas plus de treize cens hommes quand on partit d'Otrante. Je suppose qu'il a voulu dire treize cens Chevaliers, qui selon la coûtume de ce tems-là, avoient chacun plusieurs soldats à leur suite, ce qui approche du nombre de douze ou quinze mille, que rapportent d'autres Auteurs : ce nombre de soldats étoit encore assez petit pour faire admirer, & pour faire craindre aux fidéles sujets du Duc, le peril où il alloit s'exposer. Car il ne devoit avoir rien moins à soûtenir, qu'une armée composée de toutes les troupes

Orderic Vit. l. 7. hist.

Ost. l. 3. c. 48.

Ord. loco citato.

de l'Empire Grec qui montérent jusqu'à prés de cent mille hommes. Mais plus les dangers étoient considerables, plus le Duc étoit intrepide. Aussi ne le parut-il jamais tant que dans cette expedition. Comme les siens sembloient au contraire se défier de leurs forces, il leur releva le courage; montrant une gaïeté extraordinaire, & leur promettant avec asseurance les riches dépoüilles des peuples qu'ils alloient combattre.

Soutenus de cette esperance; ils firent heureusement leur premiere descente en l'Isle de Corfou, par l'embouchure du fleuve Bojose. Dés qu'ils eurent mis pied à terre; le Duc eut soin de leur faire jetter les yeux sur la beauté délicieuse du païs, qui devoit leur faire envie, & sur la mollesse des habitans, qui ne pouvoient faire qu'une foible resistance, en quel-

que grand nombre qu'ils puſſent être. En effet l'armée s'empara d'abord aiſément de Caſopolis, & enſuite de Corfou même, capitale de l'Iſle; il répandit ainſi la terreur de ſes armes dans toutes les contrées d'alentour: De ſorte qu'abordant dans la terre ferme, à peine eût-il attaqué la ville d'Avolucio; que les habitans ſe rendirent, & leur exemple fut incontinent ſuivi des habitans de Canna. Pour ſoûmettre tout le païs, on alla inceſſamment faire le ſiége de Durazzo qui en étoit la plus forte Place. L'allarme ſe répandit auſſi-tôt parmy les peuples, & les habitans de la ville en particulier envoyerent ſolliciter un prompt ſecours à Conſtantinople; mais comme ils ſe ſentoient preſſez, ils tâcherent à gagner du tems; ils firent ſemblant pour cet effet, de vouloir entrer en quelque ſorte de négotiation; ils com-

Malat. l. 3. c. 65. App. l. 4. Ann. Comn. l. 4.

mencérent par demander pourquoy on leur faisoit la guerre. C'est, repartit le Duc, pour vous faire reconnoître vôtre Empereur legitime que je mene avec moy; Ils priérent que du moins on le leur montrast; & quand on l'eut fait paroître au son des trompettes, & avec toutes les marques de respect qu'on peut rendre à un Souverain: on tient qu'ils ne pûrent s'empêcher de rire, de voir sous la figure d'Empereur, un homme qu'ils croyoient reconnoître, pour avoir été autrefois un des moindres Officiers du gobelet, dans la maison de l'Empereur même.

Cependant Alexis Comnene se disposoit à venir faire lever le siége de Durazzo, & se promettoit de tailler en piéces tous les assiégeans. En effet ayant ramassé une grande quantité de troupes, de toutes les parties de l'Empire; il se mit en marche pour

venir donner bataille aux Normands ; il sembloit ne craindre qu'une chose, à sçavoir, qu'ils n'échappassent par la fuite à leur ruine entiere : C'est pourquoy ayant écrit aux Venitiens, & les ayant mis dans ses interêts ; il les pressa de venir avec la Flotte la plus considerable qu'il leur seroit possible vers Durazzo : pour fermer la Mer aux ennemis, & leur ôter ainsi le moyen de se retirer sur leurs vaisseaux.

Les Venitiens suivirent les intentions d'Alexis, avec d'autant plus d'exactitude ; qu'ils étoient eux-mêmes interessez à ne pas laisser établir si proche de leurs terres, un Empire aussi redoutable que celuy de Guiscard. Ils se rendirent donc à la hauteur de Durazzo. L'armée Normande les ayant apperceus de loin sur la Mer, alla au-devant d'eux. L'attaque fut vive, & le combat opi-

niatre. Il dura un jour entier, ſans que la victoire paruſt ſe déterminer de côté ni d'autre ; mais enfin ſur le ſoir, la fraîcheur de la nuit ranima la force des Normands affoiblie par la chaleur du jour, à quoy ils étoient moins accoûtumez que les Venitiens ; & leur donna ainſi un entier avantage : ceux-cy même parlerent de ſe rendre, & demandérent ſeulement une ſuſpenſion d'armes juſqu'au lendemain, pour faire leurs conditions.

Guiſcard eut en cette occaſion une condeſcendence qui ne luy étoit pas trop naturelle, & qui luy réüſſit auſſi fort mal. Il étoit rentré avec ſes vaiſſeaux dans le port pour donner quelque repos aux ſiens ; ſe flattant que les Venitiens étoient hors d'état de ſe retirer, & attendant qu'à la pointe du jour ils viendroient luy faire hommage : comme ils ne venoient

pas au tems marqué, il envoya quelques-uns de ſes principaux Officiers pour les hâter ; mais les Venitiens avoient bien changé de diſpoſition depuis le ſoir précédent. Leur flotte s'étoit augmentée la nuit, de pluſieurs convois qui leur étoient arrivez ; ils avoient déchargé tout ce qui pouvoit les incommoder, & s'étoient munis de tout ce qui pouvoit leur ſervir. Ils avoient en particulier ajuſté au haut de chaque Maſt une eſpéce de Loge ou de Hune, qui contenoit deux ou trois hommes avec beaucoup de cailloux & de dards, qu'on pouvoit lancer de là commodément, & avec ſuccés contre les ennemis. Auſſi dés que la flotte Normande vint à paroître cette fois, les Venitiens en approcherent bien autrement qu'elle n'avoit attendu ; au lieu de ſaluer comme vainqueurs ceux qui la montoient, on les ſalua

avec de grosses pierres qu'on leur jettoit à foison : ce qui les surprit & les obligea de se retirer en désordre. Les Venitiens profitant mieux de leur avantage que le Duc n'avoit fait du sien, approcherent incessamment de Durazzo, firent entrer du secours dans la Place, & prirent avec les habitans les mesures qu'ils jugerent à propos, pour mettre le païs en seureté.

Ayant passé ainsi le jour entier & une partie de la nuit, ils sortirent au clair de la lune pour venir fondre sur l'armée du Duc. Ils commencérent par un bruit terrible de trompettes qu'ils faisoient retentir de toutes parts afin d'inspirer de la terreur aux Normands ; mais ceux-cy s'attendoient au combat, & s'y étoient si bien préparez, qu'ils furent en état de venir au devant des ennemis : on combattoit de côté

& d'autre avec une pareille ardeur, & un succés à peu prés égal ; lors que les Venitiens par l'artifice des feux grégeois qui brûlent au milieu de l'eau, embraférent un des plus beaux vaisseaux du Duc. Ils n'eurent pas le tems de s'en applaudir. Les Normands à l'instant même se jettérent avec fureur sur un vaisseau Venitien, qui n'étoit pas moins considerable que celuy qu'ils venoient de perdre, & le coulérent à fond plûtôt qu'on n'eût apperceû qu'il étoit attaqué. Ces deux actions rendirent les deux partis rédoutables l'un à l'autre : les Normands demeurant effrayez des feux d'artifice des Venitiens, & les Venitiens de la détermination, & de l'intrepidité des Normands ; à la fin on se separa, & l'on se remit en ordre chacun de son côté autant qu'il fut possible.

C'étoit au mois d'Octobre, &

les fourrages commencoient à devenir plus rares. Une partie de l'armée Normande commandée par Bohemond se préparant à en aller chercher : rencontra une troupe de Turcs, que l'Empereur avoit détachez de son armée, & fait avancer pour entrer dans Durazzo ; on les combattit, & on les mit en fuite. Leur Chef nommé Basile fut pris en fuyant & amené au Duc, qui sceut de luy, que l'armée d'Alexis étoit proche, & qu'elle étoit de plus de soixante & dix mille hommes.

Malat. l. 3. c. 27. Ann. Comn. l. 4. App. l. 4.

En effet on l'apperceut bientôt venir de loin. Elle paroissoit d'une étenduë prodigieuse, & faisoit voltiger dans les airs une infinité de drapeaux Cette veuë causa beaucoup d'émotion parmi les Normands ; quelques-uns en furent saisis de crainte, les autres n'en devinrent que plus fiers, & animerent tellement leurs compagnons ; que tous parurent bien-

tôt dans la diſpoſition de combattre juſqu'au dernier ſoupir.

Pour les y déterminer davantage, Guiſcard joua un rôle, qui étoit tout à fait de ſon caractere : Il leur fit un petit diſcours trés-vif, pour leur repreſenter la juſtice de leurs armes, & l'importance dont il étoit alors de s'en bien ſervir ; qu'étant auſſi braves qu'ils étoient naturellement, tout dépendoit d'avoir un Chef habile, & qui leur fût agréable ; qu'en cette occaſion il ne ſe regardoit point au deſſus des autres, & qu'il vouloit que ſur l'heure même ils choiſiſſent avec liberté, celuy d'entr'eux qu'ils croiroient devoir être le meilleur Capitaine, & ſous les ordres duquel ils combattroient avec le plus de confiance. Quelque choſe qu'on pût luy repreſenter ſur cela, il ordonna abſolument qu'on procedaſt à l'é-

Ann. Comn. l. 4. pag. 113. edit. Regia.

lection. Je ne sçay s'il eût fait trop seur de choisir un autre que luy ; mais enfin cet air de modestie & de generosité gagna de nouveau les esprits, & ranima tous les courages. Le Duc fut élû d'une commune voix, & avec de grandes acclamations. Il sembla d'abord vouloir rejetter sur un autre la charge qu'on luy imposoit, & ensuite il l'accepta ; témoignant que c'étoit par docilité. Il en commença l'exercice par ordonner qu'on mît le feu à ses vaisseaux : ôtant de la sorte aux plus timides des siens, avec le moyen de fuïr, toute autre esperance que celle de la victoire.

Cependant l'armée de l'Empereur Alexis avançoit toûjours, & vint camper à cinq cens pas de celle de Robert. L'une & l'autre furent en presence un jour & une nuit, sans paroître faire aucun mouvement ; mais le Duc

Robert

Robert n'en agiſſoit pas moins, il commanda luy-même la garde juſqu'à minuit, & la fit relever par ſon fils Boemond juſqu'au jour. Dés le grand matin, il fit mettre toute ſon armée en dévotion; on y celebra la Meſſe ſolemnellement, où un grand nombre des ſiens communierent. On dit qu'il s'en fit autant dans l'armée d'Alexis. Aprés quoy le Duc fit avancer quelques corps de ſes troupes vers les Grecs; ſon deſſein étoit de les affoiblir peu à peu, en attirant par diverſes eſcarmouches les plus braves d'entr'eux, qu'il prétendoit ainſi défaire les uns aprés les autres.

L'Empereur s'apperceut de ſon deſſein, & voulut luy oppoſer celles de ſes troupes qui paſſoient pour les meilleures, & qui avoient obtenu de luy l'honneur de combattre les premieres. C'étoient des Anglois appellez Varingiens, *Ann. Comn. l. 4. App. l. 4.*

lesquels apres la mort de leur Roy Harald tué dans la bataille de Senlac contre Guillaume le Conquérant ; n'ayant pû souffrir la nouvelle domination, avoient mieux aimé quitter leur païs, & passer en Grece à la solde de l'Empereur. Leur Chef nommé Nampites les fit d'abord combattre avec beaucoup d'avantage, à la faveur de certaines armes qui leur étoient particulieres, & dont ils sçavoient admirablement bien se servir. Les Historiens en parlent comme d'une espéce de faux terminées par deux grands fourchons ; de sorte que d'un seul coup, elles coupoient & perçoient également plusieurs hommes. Les Normands en furent surpris, & voulurent reculer ; & ils ne sçavoient point trop où le faire ; la garnison de Durazzo ayant eu ordre de venir les prendre par derriere, quand ils seroient

repoussez par l'armée de l'Empereur. Le Duc se trouva donc obligé de se retirer peu à peu vers le bord de la Mer, passant une petite riviere dont aussi-tôt aprés il fit rompre le Pont. Mais le terrain se trouva si étroit entre la Mer, & la riviere, que son armée ne pouvoit s'y rémuer, nì faire autre chose que d'essuier la grêle de flêches que les ennemis faisoient pleuvoir sur elle; elle commença d'être plus au large par la précipitation avec laquelle une partie des soldats Lombards, & Calabrois, voulurent se sauver dans les vaisseaux des Grecs & des Venitiens qui n'étoient pas loin; se mettant à la nâge sur leur chevaux, & emportant le plus qu'ils pouvoient de leurs bagages. *Ann. Comn. l. 4.*

Dans ces conjonctures, la Duchesse Sigelgaïte qui avoit suivi le Duc, fit des prodiges pour ranimer les troupes effrayées; & voyant

qu'elle avançoit peu par ses cris, elle prit elle-même une lance à la main, comme une autre Pallas; poursuivant jusqu'à la mer tous ceux qui vouloient s'y jetter. Ces beaux faits sont racontez par une autre femme illustre, la Princesse Anne fille de l'Empereur Alexis, laquelle n'a pas été fâchée de les faire valoir jusques dans la personne de son ennemie, pour faire honneur à son Sexe; car les Auteurs Latins n'en parlent point, & rapportent seulement que Sigelgaïte fut blessée, & qu'elle fut sur le point de tomber entre les mains des Venitiens; peril dont elle ne s'échappa que par une espéce de miracle.

Mais quoy qu'il en soit de l'intrepidité de la Duchesse; il est certain que celle du Duc passa tout ce qu'on en put imaginer. Il rallia avec une presence d'esprit inconcevable, & en fort peu de

tems tout ce qu'il put de ses troupes, lesquelles s'étoient retirées fort en désordre, de l'endroit désavantageux où elles s'étoient trouvé trop serrées. Il leur representa, en deux mots, mais d'un air persuasif, la necessité de combattre en gens de cœur; Que gagner, leur dit-il, à imiter ces lâches qui se jettent entre les mains des ennemis, sinon une captivité plus cruelle, & plus honteuse mille fois que la mort? Mais qu'on ne croye plus, ajoûta-t-il, éviter de mourir en voulant prendre la fuite; car le premier que je verray doresnavant reculer mourra sur le champ, & s'il le faut de ma propre main. A peine eut-il parlé, que ses gens se sentirent un courage tout nouveau, & se trouverent presque d'eux-mêmes rangez en bataille.

A. p. l. 4. Ann. Comn.

Nampites Chef des Varingiens, apperceut de loin les Normands

qui s'étoient remis en ordre, & il en fut indigné. Flatté de son premier succés, il avança vers eux; il le fit avec tant de confiance, qu'ayant laissé assez loin derriere luy les Legions Imperiales, il ne daigna pas les attendre pour en être soutenu; au contraire il marcha à grands pas avec ses gens: sans considerer qu'ils étoient chargez d'armes fort pesantes, & qu'il les mettoit par là hors d'haleine. Le Duc sceut bien profiter de cette imprudence, & la fit remarquer à ses troupes comme l'assurance d'une victoire aisée. En effet, aprés avoir fait tomber quelques-uns des siens trés-vigoureusement sur ces Varingiens; on s'apperceut bien-tôt qu'ils résistoient aussi foiblement dans le combat, qu'ils avoient montré de fierté dans leur marche; surquoy les Normands, s'animant tous à se venger de ceux qui les

avoient si mal traitez auparavant, commencerent à faire main basse sur tout ce qui osa se deffendre. Le reste saisi de frayeur, & jettant bas leurs armes, se réfugiérent dans une petite Eglise voisine : esperant vainement y jouïr du droit d'Azile, que le tumulte des armes ne reconnoit point ; ils s'y entasserent les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'elle fût comblée ; plusieurs n'y pouvant entrer, montérent dessus, mais avec tant d'impetuosité, & de violence, que le toit venant à crever : ceux qui étoient dans l'Eglise aussi-bien que ceux qui étoient dessus perirent également ; & afin qu'il n'en pût pas échapper un seul, les troupes de Robert qui suivoient, mirent le feu à l'Eglise, & la brûlerent aussi-bien que tous les Varingiens qui s'y étoient réfugiez.

L'armée d'Alexis qui vit de ses

yeux cet affreux spectacle, en demeura consternée. L'Empereur neanmoins fit quelque tems encore une contenance assurée : mais le Duc venant fondre sur luy avec une aussi grande rapidité, que si ses chevaux eussent eû des aisles, pour me servir des propres termes de la fille même de l'Empereur, il n'y eut pas moyen de soutenir un si rude choc. Les Grecs furent incontinent rompus de tous côtez; tout jusqu'aux premiers Officiers fût taillé en piéces, ou mis en fuite. L'Empereur vit tomber autour de luy un grand nombre des plus grands Seigneurs de l'Empire, & entre autres, Synadene, Nicephore Paleologue, & Constantin fils de l'Empereur Constantin Ducas; il fut luy-même blessé, & sur le point d'être pris, étant tombé de son cheval; mais il y remonta bien-tôt, pour prendre la fuite,

Velut. alatus quidam eques. Ann. Comn. l. 4.

avec ses gens. Du reste l'on ne peut imaginer une défaite plus entière. Il demeura six à sept mille hommes sur la Place, du côté des Grecs; où les Normands n'en perdirent pas plus de trente. Le Duc vint loger dans la Tente même de l'Empereur qui étoit encore ornée magnifiquement; mais il ne put pas y demeurer long-tems; la quantité de corps morts causant en ces lieux-là une infection insuportable.

Il revint ensuite à la ville de Durazzo pour la sommer de se rendre; & la voyant encore en état de luy résister sous la conduite des Venitiens qui y commandoient, il ne s'opiniâtra point à la forcer sur le champ, qui vouloit laisser prendre du repos à son armée; & resolu de passer l'hiver là auprés, il fit pour cela construire une forteresse sur le fleuve Diualois, logeant le reste de ses Malat. App. l. 4.

troupes de tous côtez aux environs.

Il faisoit de si frequentes, & de si violentes incursions, qu'il desola bien-tôt tout le païs ; & la ville de Durazzo en fut extraordinairement incommodée. Un des principaux Officiers qui y commandoient, sentant la disposition d'une partie des habitans, & d'ailleurs étant mal content de celuy qui les commandoit en chef: prit la résolution de traiter avec Robert, par le moyen d'un transfuge. Il l'envoya ménager une entreveüe secrette entre le Duc, & luy ; où se trouva au rendez-vous ; Guiscard fit toutes sortes d'avantages à l'Officier, & même luy promit en mariage une de ses Niepces, fille de Guillaume, Comte du Principat ; Princesse d'une rare beauté ; ensuite l'on convint d'une nuit, que l'Officier rendroit la principale tour

dont il étoit le maître. L'effet répondit à la convention. Tout ſommeilloit dans la Place, hors-mis ceux qui étoient du complot, & qui s'étoient chargez de faire la garde en ce tems-là; lorſque les gens de Robert montérent au haut de la Tour avec des cordes. Ils parurent au milieu de la ville dés la pointe du jour. L'effroy, & le tumulte s'y répandit auſſi-tôt: on prend les armes, on fait des retranchemens, on ſe deffend deux & trois jours; mais les Normands entrant de plus en plus, & attirant à leur party pluſieurs des Citoyens furent bientôt les maîtres abſolus. Le nom de Guiſcard retentit de toutes parts au bruit des armes, & des trompettes; on ſe jetta ſur les Venitiens, dont les uns furent tuez, les autres faits priſonniers, & les autres ſe ſauverent en leur païs, ſur quelques vaiſſeaux qui

leur restoient : Pour les habita n ils furent traitez favorablement, & on leur fit une composition telle qu'ils la pouvoient souhaitter. On confia le Gouvernement de cette importante ville à Fortin de Rossano ; pendant que le Duc alla avec son armée pousser ses conquêtes dans la Bulgarie, & faire trembler tout le païs jusqu'aux portes de Constantinople.

Malat. l.3. Bar.ad ann. 1081. Sur ces entrefaites, il receut des lettres du Souverain Pontife Gregoire septiéme qui luy faisoit de grandes conjouïssances de ses victoires ; il l'invitoit d'abord à venir incessamment en marquer sa reconnoissance à saint Pierre, sous les auspices duquel il avoit combattu si heureusement, comme feudataire de l'Eglise Romaine : ensuite il luy representoit le pressant besoin que le Saint Siége avoit de son secours. Le Duc en

avoit déja ſceu quelque choſe, même avant ſon départ d'Italie; car Henry quatriéme luy avoit envoyé à Otrante des Ambaſſadeurs pour le gagner; en le priant de l'aider contre le Pape, & contre les Romains: leſquels ſans raiſon, à ce qu'il diſoit, s'étoient révoltez contre luy. Robert avoit alors renvoyé honnêtement les Ambaſſadeurs; mais ſans leur rien accorder. Il étoit trop dévoüé au Pape pour en uſer autrement; il luy avoit même fait ſçavoir les démarches de Henry: marquant à Sa Sainteté, que ſi l'embarquement de ſes troupes n'étoit pas fait, il les conduiroit dés ce tems-là même, du côté de Rome; mais que l'état de ſes affaires l'appellant neceſſairement ailleurs, il recommandoit celles du Saint Siége, comme les ſiennes propres, à ſon fils Roger, & au Comte Girard: il montra bien que ce

Guil. App. l. 4.

n'étoit pas là un simple compliment. Car, aussi-tôt qu'il eut receu en Bulgarie les lettres de Gregoire, quoy qu'il fût dans le fort de ses conquêtes, il les interrompit pour venir rendre au Pape les services qu'il luy avoit promis.

Laissant donc le Gouvernement de son armée à son fils Bohémond, & au Comte de Brienne; il repassa en Italie sur deux de ses vaisseaux, avec un petit nombre de ses gens; & vint aborder à Otrante.

Quelque envie qu'il eût de marcher incessamment vers Rome, il ne le put faire si tôt; il se contenta d'envoyer au Pape une grosse somme d'argent; en attendant qu'il eût terminé dans la Poüille, les affaires qui y demandoient necessairement sa presence.

Protosp. cit. da Inveges ad ann. 1081.

Quelques villes s'étoient pré-

valu de son éloignement, pour tâcher de secoüer sa domination. Un peu aprés son départ, les habitans de Troye, & d'Ascoli avoient commencé les premiers à se mutiner: refusant de payer le tribut à son fils Roger. D'autres villes, & plusieurs grands Seigneurs avoient suivi encore ce mauvais exemple; & dans le tems même qu'il débarquoit à Otrante, Geofroy de Conversana vénoit assiéger la ville d'Oria.

A peine le Duc s'en fut-il approché, que les Chefs des assiégeans en furent saisis d'effroy: & abandonnant l'entreprise, s'enfuirent chacun de leur côté; les habitans sortirent en foule aussi-tôt pour venir au devant du Duc, luy donner de grandes marques de respect, & du plaisir qu'ils avoient à le revoir.

Avec la même facilité qu'il fit lever le siége d'Oria, il punit la App. l. 4.

1082. ville de Cannes ; en la détruisant entiérement, pour s'être mutinée plus opiniastrément que les autres. Ces deux ou trois expeditions d'éclat, appaiserent dans ses Etats, tous les mouvemens de sedition qui s'étoient élevez auparavant.

Rien ne l'empêchoit plus de venir à Rome, que Jourdain son neveu, Comte d'Averse. Ce Prince ayant pris le party de Henry contre le Pape, tenoit la campagne avec une troupe des siens ; il falloit luy donner la chasse, & le désarmer s'il étoit possible. Le Duc y étoit d'autant plus disposé qu'il avoit eû de luy d'autres sujets de mécontentement, & il n'étoit pas trop fâché de trouver une occasion si belle de le punir. Il invita donc le Comte Roger son frere à venir tirer raison d'un neveu qui ne leur étoit pas assez soumis, & à venir ravager ses terres. Ils le firent aisément, & précisément

dans le tems de la plus belle esperance, d'une moisson abondante & prochaine. Mais étant allez assiéger la ville même d'Averse, ils y trouverent plus de difficulté qu'ils n'avoient crû ; Jourdain s'y deffendit vigoureusement. Le Duc ne s'y arresta que quatre jours, ne jugeant pas à propos d'y perdre un tems, dont il avoit besoin pour préparer son expédition de Rome. Le Pape la sollicitoit de jour en jour avec une extrême impatience par ses lettres. Il étoit vivement pressé par Henry, qui mettoit tout en usage contre luy, jusqu'à l'argent qui luy venoit de Constantinople, pour être employé à toute autre chose.

En effet depuis que le Duc Robert avoit quitté la Bulgarie ; l'Empereur d'Orient, ravi de ne se plus voir sur les bras un Compétiteur si redoutable, avoit envoyé 1083. 1084.

de grosses sommes à Henry : afin de faire la guerre au Duc, & de le retenir ainsi en Italie. Mais Henry n'avoit en veuë que ses desseins particuliers contre la personne du Pape, & les avancoit par toutes sortes de voyes, aux dépens même d'Alexis ; Car aprés les démelés éclatans qu'il avoit eûs avec Gregoire, & aprés une reconciliation encore plus éclatante; il s'étoit de nouveau declaré contre luy, & plus fortement que jamais. Ayant mis à force d'argent les Romains dans son party, il avoit pris la ville même de Rome, où il tenoit le Pape prisonnier au Château saint Ange, tandis que luy, & son Antipape demeuroient tranquillement au Palais de Latran.

Le Duc Robert ne le laissa pas plus long-tems joüir de son injustice, & de son impieté, & prit toutes les mesures pour secourir

efficacement le Pape, ainſi qu'il avoit promis. Il avança vers Rome avec une bonne armée, & la diſpoſa d'une maniere à bien recevoir l'Empereur qui devoit venir, à ce qu'on diſoit, au devant de luy. Il fit d'abord marcher mille hommes d'élite, & immediatement aprés eux un autre corps d'environ trois mille hommes ; il faiſoit ſuivre toute ſon infanterie, & le reſte de ſes troupes ; mettant devant luy les plus foibles, afin de les ſoûtenir, & de les animer par ſes regards.

Ce bel ordre de bataille n'étoit pas fort neceſſaire. L'Empereur bien loin de chercher à combattre, avoit renvoyé une partie conſiderable de ſes troupes : ne s'attendant plus à rien moins qu'à la venüe de Guiſcard. Dés qu'il l'apprit, comme il ne ſe voyoit plus aſſez de force pour réſiſter, & qu'il ſe défioit

de celles que luy promettoient les Romains ; il pensa à se retirer de Rome, & le fit, quoyque fort à contre cœur, trois jours avant que Robert y arriva.

Le Duc ne trouvant donc rien qui luy fit obstacle, vint camper en liberté auprés des aquéducs de cette ville, du côté de Frescati ; au bout de trois jours, l'ayant considerée de prés, & de tous côtez, pour ne donner dans aucune embûche ; il approcha de fort grand matin, avec treize cens de ses plus braves soldats à la porte de saint Laurens, qu'il vit être la moins gardée ; il fit appliquer des échelles aux murailles, & passa pardessus : ouvrant aussitôt les portes à toute son armée. Elle passa sans difficulté par les ruës de Rome ; jettant la terreur dans toute la ville, & faisant retentir mille fois jusqu'au Ciel le nom de Guiscard. Il la mena ainsi

avec diligence, & avec allegresse droit au Château saint Ange, d'où il tira le Pape, & le conduisit honorablement au Palais de Latran.

Ce fut là qu'il luy rendit encore de plus grands honneurs; se prosternant à ses pieds aussi-bien que toute son armée, & luy faisant des presens fort riches. Un Autheur rapporte qu'il proposa alors à sa Sainteté, de raser la ville de Rome, pour la punir à jamais de son infidelité; mais le Pape soutenant toûjours le caractere d'un bon Pére, se jetta aux pieds du Duc, le conjurant les larmes aux yeux, de quitter ce dessein.

Ord. Vital. l. 7.

Cependant les Romains picquez jusqu'au vif de s'être veû traitez avec tant de hauteur, voulurent s'en venger; & ayant repris le plus qu'il leur fut possible de courage, & de forces, trame-

rent une conspiration. Ils prirent leurs mesures pour faire deux jours aprés main basse sur les Normands, à l'heure du dîner. Tout se trouva subitement plein de cris, & de confusion dans Rome. Le Duc fut des premiers, à sortir de table, & à prendre les armes; Roger son fils qui étoit hors de la ville avec un corps de troupes, & qui gardoit les environs; entra aussi-tôt à la tête de mille hommes, pour prêter main forte à son Pére. Les Romains ne laissérent pas de se deffendre, jusqu'à ce que le Duc poussé à bout par leur insolence, cria qu'on mît tout à feu, & à sang. On luy obeït, & ce ne fut plus qu'incendie, & carnage de toutes parts; il s'éleva même un grand vent, qui servit à executer encore plus violemment ses ordres, & qui fit brûler la plus grande partie de la ville; tandis

qu'il se retira triomphant avec les siens au Palais de Latran.

Les habitans consternez, voyant qu'au lieu de soulager leurs maux par leurs mutineries, ils ne faisoient qu'en attirer sur eux de plus accablans ; commencerent à rentrer dans eux-mêmes, & se montrérent plus sages. S'étant donc assemblez, ils resolurent de ménager leur paix avec le Pape, & de venir le supplier de la leur accorder. Ils l'obtinrent aprés avoir demandé pardon de leur révolte, & promis avec serment tout ce que le Pape & le Duc exigérent d'eux.

Peu de tems aprés, les troupes de Guiscard sortirent de Rome pour retourner dans la Poüille. Mais le Pape ne se fiant pas encore aux Romains, & craignant sur tout, d'exposer davantage l'Eglise au malheur de voir emprisonner son Chef ; resolut de suivre

l'armée Normande; il se retira donc suivi des Cardinaux, & d'un grand nombre d'Evêques, d'abord au Mont-Cassin, & ensuite dans la Poüille: sans vouloir jamais revenir à Rome, dont la fidelité luy fut toûjours suspecte.

Pendant que Robert employoit ses armes si utilement en Italie, pour le Pére de l'Eglise; Dieu l'en recompensoit, par le succés qu'il leur donnoit encore autre part. L'Illustre Boémond son fils qu'il avoit laissé en sa place dans l'Orient, ayant fait le siége de la ville d'Arta: l'Empereur Alexis voulut marcher au secours, avec une armée considerable. Boémond luy épargna la peine de venir jusques-là, étant allé fort loin audevant de luy; il luy livra le combat, & dés le premier choc, ceux des Grecs qui étoient les premiers, furent renversez; la peur saisit ceux qui les suivoient, & tous

& tous prirent le party de fuir, ce que l'Empereur même approuva par son exemple. Ainsi presqu'au même-tems le Duc eut la gloire de donner la chasse à l'empereur d'Occident en Italie, par luy-même, & à l'Empereur d'Orient, en Bulgarie, par son fils Boémond.

La nouvelle de cette derniere victoire eut de grands charmes pour luy, & fut un attrait qui l'engagea de repasser encore en Orient, afin d'y achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. Avant que de partir d'Italie, il fit seulement assembler tous les Officiers, ausquels il prescrivit des ordres trés-exacts, & trés-propres à maintenir le Gouvernement tranquille durant son absence. Il mena avec soy son fils Roger, Robert Comte de Loritelli son neveu, Geofroy de Conversana, Guillaume de Grant-Ménil, &

Hugues, de la maison de Clairmont, si illustre dés ce tems-là, & qui commença de faire alors une branche dans les Etats de Sicile & de Naples; tandis qu'elle conservoit sa tige, & son plus grand éclat dans la Provence, & le Dauphiné.

Le Duc laissa en Italie la Duchesse son épouse, pour un tems; afin de donner ordre à quelques affaires qu'il n'avoit pas eû le loisir de terminer par luy-même, & qui l'auroient trop retardé.

Il se mit en mer avec une flotte de plus de six vingt vaisseaux, sans compter un bon nombre de galéres. Quand il eut traversé le Golphe; la saison se trouva si mauvaise, qu'il fut obligé de differer deux mois à faire la guerre; il la commença d'ailleurs le plutôt qu'il luy fut possible, allant chercher le premier la flotte des Grecs, qui s'étoit jointe à celle des Ve-

nitiens, entre les Isles de Corfou, & de Céphalonie; il avança contre eux sur ses galéres, dont il avoit trouvé à propos de partager le commandement; il en avoit pris cinq pour luy; il en avoit donné cinq autres à Roger, cinq à Boémond, & cinq à Robert de Loritelli.

Les Venitiens qui avoient une armée encore plus considerable que les Normands, non seulement leur résistérent avec vigueur; mais encore les maltraitérent d'abord extrêmement; à peine y eut-il personne dans l'escadre de Roger qui ne fût blessé; & il le fut luy-même au côté. L'ardeur de la gloire l'empêchant de faire nulle attention à sa blessure, il poursuivit le combat avec plus de vivacité qu'auparavant, & avec un succés plus favorable. Car son pére luy ayant commandé de faire soûtenir ses galéres, de trois

gros vaisseaux qu'on détacha du corps de la flotte ; il recommença à se jetter avec tant de fureur sur les Grecs, qu'au lieu de luy faire tête, ils prirent la fuite, & laissérent la flotte Venitienne toute seule. Alors les Princes Normands, s'animant les uns les autres ; luy coulérent à fond incontinent sept galeres, de neuf trés-hautes & trés-belles qu'elle avoit, & qui faisoient sa principalle force. Comme il n'en restoit plus que deux aux Venitiens, ils ne crurent pas devoir resister davantage.

La Princesse Anne Comnene rapporte que c'étoit par leur pure faute qu'ils se trouvérent si affoiblis ; & que s'étant veû d'abord quelque avantage, ils avoient envoyé la plus grande partie de leurs vaisseaux en porter la nouvelle à Venise, par une sotte vanité, qui diminua leur armée, & qui

Ann. Comn. l. 5.

leur coûta cher. De quelque maniere que la chose arriva ; le Duc fit plus de deux mille cinq cens prisonniers, & triompha encore hautement cette fois, de ses ennemis en Orient.

L'hyver se trouvant plus rude qu'à l'ordinaire, il fallut le passer tout entier à donner du repos aux troupes, & à les réparer ; on ne le fit qu'avec peine : le mauvais tems causa une corruption dans l'air, & ensuite une maladie contagieuse, qui fit mourir plus de dix mille hommes, & la plus belle partie de l'armée. Boémond en fut luy-même attaqué si violemment, qu'on ne trouva point d'autre remede, que de le faire repasser en Italie ; pour respirer un meilleur air.

Un Autheur de Normandie assez ancien trouve de bien plus grands mysteres dans cette maladie de Boémond ; il pretend qu'elle

Ord. Vit. l. 7. étoit l'effet de la mauvaise vo-
Fal. 64. lonté de Sigelgaïte, qui avoit resolu de le faire mourir; craignant que ce Prince dont la reputation étoit si éclatante, & qui n'étoit que son beau fils, n'enlevât à Roger son propre fils les Etats de la Poüille, & de la Calabre, a-
» prés la mort du Duc. Boémond,
» dit cet Auteur, ayant été bles-
» sé dans un combat contre l'Em-
» pereur Alexis, avoit envoyé
» chercher des remedes à Salerne;
» & Sigelgaïte les avoit fait em-
» poisonner : ce qui mit le Prince
» à l'extremité. Le Duc son pere
» en fut irrité au dernier point; &
» montrant un poignard à son é-
» pouse, jura sur l'Evangile, que
» sa vie luy répondroit de celle
» de Boémond. La Duchesse ef-
» frayée, envoya incessamment
» du contre-poison au Prince : il
» guerit; mais il en demeura toû-
» jours depuis dans une langueur

extraordinaire : cependant, ajoû- «
te-t'on, la Duchesse étant au dé- «
séspoir du mauvais succés de «
son crime, conceut de perni- «
cieux desseins, même contre le «
Duc son mary ; & les executa «
l'année suivante : luy donnant «
du poison dans les viandes or- «
dinaires dont il usoit. Elle s'en- «
fuit ensuite avec son fils Roger, «
& avec les Seigneurs qui étoient «
dans son party ; pour le mettre «
en possession des Etats d'Italie, «
au préjudice de Boémond.

Toute cette narration si tragique a plutôt l'air d'une déclamation, que d'une histoire ; car les Auteurs qui ont écrit dans le tems, & dans le païs même, où regnoient les Princes Normands, dont nous parlons, rapportent des choses toutes contraires de la Duchesse. Ainsi Orderic Vitalis qui la peint avec des couleurs si odieuses, n'aura pas eu d'autre *Malat. App. loc. cit.*

fondement, que l'averſion qu'ont en général toutes les belles-meres pour leurs beaux-fils ; jointe au caractere entreprenant de Sigelgaïte, & aux circonſtances de la maladie de Bohémond, de ſon retour en Italie, & de la mort du Duc ſon pere qui arriva bientôt aprés.

Mais pour nous en tenir aux Autheurs qui meritent le plus de foy ſur ces points-là : aprés que Bohemond fut party pour aller prendre l'air de la Poüille, le Duc envoya ſon ſecond fils Roger, aſſiéger Céphalonie qu'il avoit priſe auparavant, & qui venoit de ſe révolter. Il ſe rencontra un obſtacle qui auroit arrêté cette entrepriſe : ſi elle n'eût pas été conduite par un Prince auſſi habile que Robert Guiſcard, à trouver les plus heureux expédiens. Comme on étoit au fort de l'été, la plus grande partie

de ſon armée Navale qu'il avoit fait entrer dans le fleuve Glicée, y étoit demeurée immobile ; ne ſe trouvant plus d'eau pour la faire flotter. Il en imagina auſſi-tôt le moyen. Il fit combler les deux rivages de branches d'ôſier, de terre & de ſable ; & reſſerra tellement le lit de la rivière, que l'eau devint aſſez haute. Le Duc monta luy-même ſes vaiſſeaux, afin d'aller ſoûtenir, & preſſer le ſiége qu'avoit commencé ſon fils : mais il fut pris de la fiévre en s'embarquant ; ce qui l'empêcha d'arriver juſqu'au camp, où la Ducheſſe Sigelgaïte étoit venuë d'Italie depuis peu, & où elle l'attendoit. Dés qu'elle apprit ſa maladie, elle quitta le camp auſſitôt pour l'aller joindre. L'ardeur de la fiévre étoit devenuë ſi violente, qu'elle emporta bien-tôt le Duc Robert ; & il mourut muni des Sacremens de l'Egliſe à

Casopoli promontoire de l'Isle de Corfou.

Il est étrange que nous sçachions si peu les autres circonstances de cette mort : sur quoy les Autheurs, ou ne disent rien, ou ne rapportent que des choses opposées ; ils se trouvent même partagez sur l'année qu'elle arriva. Malaterra la met en 1084. & avec une particularité, que je n'ay pû assez verifier : à sçavoir qu'au sixiéme du mois de Février de cette même année, entre six & neuf heures, il y eut une effroyable Eclipse de Soleil. C'étoit alors la coûtume de prendre les Eclipses pour des présages funestes, & celuy-cy parut s'effectuer ; puisque dans la même année moururent trois des plus grands personnages de l'Europe, le Pape Gregoire septiéme, Robert Guiscard, & le fameux Guillaume le Conquérant, Duc de Nor-

mandie, & Roy d'Angleterre. Cependant afin de faire honneur à l'Eclipse, & d'en justifier le présage; il faudroit accorder sur ces points de Chronologie, les Auteurs mêmes contemporains: ce qui paroît assez difficile.

Comme la consternation s'étoit répanduë, aprés cette mort, parmy les troupes Normandes, en Orient, & qu'on n'y pouvoit plus attendre aucun succés: la Duchesse, & son fils Roger s'empressérent d'emporter le corps du Duc en Italie. Quand on arriva à Otrante, on vit qu'il commençoit à se corrompre; ce qui détermina à laisser en cette ville son cœur & ses entrailles: & aprés avoir embaumé de nouveau le reste du corps, on le transfera à Venose, lieu de la sépulture des autres Princes Normands.

C'est où reposent encore aujourd'huy les cendres de ce fameux Robert Guiscard, l'homme du monde peut-être qui ait jamais eû le merite, & la fortune du plus grand éclat; tellement qu'on ne peut gueres imaginer de perfection de corps ou d'esprit qu'il n'ait eüe, & dont il n'ait fait tout l'usage possible pour son élevation: C'est ce que l'on a pû remarquer dans la suite de sa conduite, & c'est la justice que luy ont rendu ses plus grands ennemis, comme a été la Princesse Anne Comnene: car affectant de parler de luy avec le dernier mépris; elle ne luy attribuë pourtant point de plus grand défaut parmy les qualités éminentes, qu'elle est obligée de luy accorder: que d'avoir voulu s'élever de la poussiere, par des voyes qu'elle traitte de brigandages, au plus haut point

qui flatte davantage la passion des Heros.

En effet il n'a dû qu'à sa valeur, & à son industrie personnelle, l'avantage d'avoir passé du rang le plus mediocre de simple Gentilhomme au rang de Souverain, & d'un Souverain le plus redouté de l'Europe ; capable non seulement de se mesurer avec les premiers Princes du monde de son tems ; mais encore de les vaincre, & de leur donner la loy. Il est vray que ses grandes actions semblérent ternies par quelques autres, qui marquoient ou une ambition démesurée, ou une rigueur qui tenoit de la cruauté ; ou une dissimulation qui approchoit de la fourberie. Néanmoins cela n'est gueres arrivé, que quand la necessité de ses affaires le demandoit ; & tout ce qui se fait ainsi, semble justifié du moins aux yeux des hommes, & selon les

maximes de la politique humaine ; outre que s'il eſt tombé dans des fautes ordinaires au commun des Souverains, & ſur tout des conquérans ; il les a auſſi fort reparées par les principes de Chriſtianiſme, dont il a paru animé. On ne peut pas montrer dans les occaſions plus d'amour pour la Religion, d'ardeur pour en ſuivre les pratiques, de zéle pour la répandre parmy les peuples, de détermination, & de courage pour ſoûtenir à ſes propres dépens les intérêts, & la gloire de l'Egliſe Romaine, & du Siége Apoſtolique, dont il étoit le feudataire.

Il laiſſa une partie de ces belles qualitez à ſes enfans, leſquels d'ailleurs eurent de grandes conteſtations pour la ſucceſſion de ſes Etats ; ſoit qu'il n'eût pas fait de teſtament, ou qu'eux ne fuſſent

pas contens de celuy qu'il avoit fait. Roger & Bohémond prétendoient également luy succeder, & ils eurent chacun des factions considerables. Aprés bien des disputes, Roger surnommé Bursa, fils de Sigelgaïte demeura le plus fort; avec le secours de son Oncle, le Comte de Sicile. Il avoit toûjours entretenu avec luy des liaisons plus étroites que Bohémond; & pour se l'attacher davantage, il luy ceda encore plusieurs Places de la Calabre, que le Duc Guiscard avoit retenuës au Comte de Sicile. Celuy-cy se déclara donc hautement pour le party de Roger Bursa; & afin de le mieux soûtenir, il travailla à terminer quelques affaires fâcheuses qui luy avoient été suscitées dans ses Etats: ce qu'il nous faudra exposer, quand nous aurons rap-

pellé les principales choses qui s'y étoient passées depuis le tems où nous avons cessé d'en parler.





HISTOIRE DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE SIXIEME.

LOrſque le Comte Roger fut obligé de paſſer dans la Poüille, au ſecours de ſon neveu Roger Burſa, vers le tems du premier voyage que le Duc Robert fit en Orient : il

1079. 1080. *Malat. l. 2. c. 30.*

laissa pour Commandant à Catane, un Sarrasin nommé Bencimin; il l'avoit fait succeder à Becumen cet autre Sarrasin qui l'avoit servi dans le même employ avec tant de fidélité. Bencimin loin d'imiter son prédécesseur, se laissa corrompre par Bernavet, un des plus puissans & des plus rusez Capitaines de sa nation; & le fit entrer de nuit avec ses troupes dans la Place.

Le Prince Jourdain vint incontinent pour la reprendre en l'absence de son pere; n'ayant pourtant avec luy que peu de soldats, & quelques Officiers de marque. Un des principaux s'appelloit Elie Cartomensa, lequel de Sarrasin s'étant fait Chrétien, fut dans la suite pris à Enna; & par un exemple des plus rares, souffrit un glorieux Martyre, plûtôt que de renoncer la Foy de Jesus-Christ, & de rentrer dans la Re-

ligion de Mahomet.

Aux nouvelles de l'approche de Jourdain, Bernavet & Bencimin allérent audevant de luy ; ſuivis de plus de vingt mille hommes d'infanterie : ſans compter un corps de Cavalerie trés conſidérable. Cette nombreuſe armée ne ſervit qu'à rendre leur défaite plus grande. Jourdain avec ſes vaillans guerriers, vint fondre ſur eux juſqu'à trois fois ; les mit entiérement en déroute ; tua tous ceux qui étoient les derniers à fuir, & conduiſit les autres avec vigueur juſques aux portes de la ville ; il commença en même-tems à la battre ſi vivement, que Bernavet fut obligé de l'abandonner, & de s'échapper la nuit avec Bencimin afin de ſe retirer à Siracuſe. Quand ils y furent arrivez ; ce dernier venant à demander la récompenſe qu'on luy avoit promiſe, pour avoir livré

Catane, receut effectivement celle que méritoit sa trahison. Car Bernavet soupçonnant qu'il pourroit faire à Siracuse, à l'égard des Sarrasins, ce qu'il avoit fait autre part à l'égard des Chrétiens ; voulut tout d'un coup luy en ôter les moyens, en luy ôtant la vie. Le Comte Roger se trouva ainsi vengé de ce perfide, sans qu'il s'en fût mêlé, & à son retour il eut tout sujet d'être content. Mais
1080. la trahison d'un des siens succeda bien-tôt à celle d'un Barbare.

Un homme de néant nommé Angelmar s'étoit élevé par sa valeur, jusqu'à épouser la niepce du Comte même, veuve du grand Serlon, mort comme nous avons dit en 1071. il en avoit eu pour dot une partie de la ville de Gérasso ; enflé de cette élevation qui auroit dû combler ses desirs, loin de s'en contenter, il s'en ser-

vit, ainſi qu'il arrive ſouvent, pour en chercher une autre contre ſon devoir; il penſa à ſe rendre Souverain chez luy: diſant qu'il ne devoit pas être moins que le premier mary de ſon épouſe; il faiſoit pour cela conſtruire une tour dans la ville, & luy donnoit imperceptiblement l'air, & la force d'une Citadelle; on ne s'appercevoit pas trop que l'ouvrage ſe fit; mais on s'apperceut qu'il étoit fait. Le Comte qui en eut avis, fut irrité de cette inſolence; & commanda à Angelmar de renverſer la tour, ou de la réduire à la hauteur, & à l'uſage d'un logis ordinaire. Celuy-cy n'avoit pas élevé la tour pour la détruire, & il n'étoit nullement diſpoſé à obeïr; il voulut encore authoriſer ſa déſobeïſſance. Il conſulta ſur ce point les habitans, qu'il avoit d'ailleurs eû ſoin de gagner, & qu'il faiſoit encore plus entrer

dans ses sentimens, par les égards qu'il leur montroit en prenant leur avis. Ils résolurent avec luy, ainsi qu'il le prétendoit, de ne point abattre la Tour ; & luy promirent de le défendre vigoureusement, si on venoit l'attaquer. Le Comte ayant fait sommer la ville inutilement une seconde fois, d'executer ses ordres, fut obligé d'y venir, suivi de son armée pour les faire executer luy-même. Angelmar se deffendit pendant quelques jours avec plus de fierté que de force ; les habitans s'apperceurent bien-tôt de sa folie, & de la leur, & voulurent l'abbreger, en parlant de se rendre. Le rebelle craignant qu'ils ne le livrassent au Comte, se sauva comme il put ; & son épouse se jettant aux pieds du vainqueur, obtint grace pour elle, avec la permission d'aller rejoindre son mary : tandis que les habitans mé-

nageoient leur paix par l'entremise des Grecs qui étoient dans la ville, & qui la leur procurérent favorable.

Le Comte se trouvant alors dans un intervalle assez tranquille; se servit de son loisir, pour embellir, & pour fortifier Messine; ainsi que le méritoit l'importance de cette Place, qui est la Clef de toute la Sicile; il montra particulierement sa magnificence dans la superbe Eglise de saint Nicolas qu'il fit bâtir, & où il attacha de fort gros revenus, afin d'y entretenir avec dignité le service Divin. Il l'érigea aussi en Eglise Cathedrale qui fut réünie pourtant avec celle de Traina, dont Robert son cousin étoit Evêque, & dont le siége fut transferé à Messine.

Malat. c. 32 lib. eod.

1082.

Cet intervalle de tranquillité fut bien-tôt interrompu par l'endroit qu'on auroit dû le moins

1083.

craindre. C'étoit au tems dont nous avons parlé, que le Comte étoit allé avec le Duc Robert, & à sa sollicitation contre le Prince d'Averse. Durant cette expédition-là même, Jourdain de Sicile, à qui le Comte son pére avoit confié à l'ordinaire le Gouvernement de l'Isle pendant son absence, s'en rendit indigne, & en abusa. Les mauvais conseils de quelques jeunes Seigneurs le portérent à se rendre Souverain, & indépendant; il ne découvrit pas néanmoins d'abord son dessein; mais il engagea peu à peu ceux qui luy étoient attachez à certaines démarches, aprés lesquelles ils ne pouvoient plus esperer de salut, qu'en se dévoüant absolument à ses volontez. Ensuite il leur parla plus ouvertement de ce qu'il prétendoit faire. Quelques-uns en furent effrayez, comme d'une chose qu'on leur proposoit,

proposoit contre leur devoir ; il leva leurs scrupules en les assurant qu'ils ne feroient rien qu'on leur pust reprocher, en suivant aveuglément ses ordres ; puis que le Comte à son départ le leur avoit même prescrit ainsi. Ils se rendirent à ces fausses lüeurs de raison, ou plutôt aux carresses, & aux promesses infinies que leur faisoit le jeune Prince. Il se mit donc à leur tête pour aller s'emparer de deux Places fortes, à sçavoir, de saint Marc, & de Nistreta ; pillant les campagnes par où il passoit, de même que si c'eût été en païs ennemi ; il vint incontinent aprés à Traina, où étoient les tresors de l'Etat, afin de les piller. Tous les fidéles Sujets du Comte qui les gardoient, se réünissant alors pour les luy conserver, non seulement s'opposérent à Jourdain ; mais encore luy donnérent la chasse jusques à

une grande distance de Traina ; faisant sçavoir incessamment à son pere la disposition des choses ; c'est ce qui le fit revenir fort subitement de la Comté d'Averse.

Il avoit besoin à son retour d'une extrême circonspection ; ayant tout sujet de craindre que son fils se sentant coupable, & prenant l'allarme, n'allast se jetter parmy les Sarrasins, qui occupoient encore quelques endroits de la Sicile. Aussi le sage Comte rentra-t-il dans ses Etats, sans paroître étonné du procédé de Jourdain ; mais témoignant le regarder comme un coup de jeunesse, qu'il falloit pardonner. Ce qu'il dit là dessus revint bien-tôt à son fils, ainsi qu'il le pretendoit. Ce jeune Prince qui n'avoit pas autant d'experience que de bravoure, voyant d'ailleurs avorter ses desseins, se flatta d'effacer

tout d'un coup ce qu'ils avoient eû de criminel ; en allant se jetter aux pieds de son pere. Roger le receut avec mille démonstrations de joye, & de bonté ; & le traita d'abord comme s'il ne s'étoit rien du tout passé. Il ne vouloit pas néanmoins laisser trop longtems impunie une conspiration, qui pouvoit être d'un pernicieux exemple ; c'est pourquoy quelques jours s'étant écoulez, il attira dans son Palais secrettement, & sous divers prétextes, douze des principaux coupables les uns aprés les autres, & leur fit crever les yeux. Sur la fin de cette triste execution ; il donna ordre qu'on luy amenast son fils : le faisant mettre en état, & comme sur le point de subir le même supplice. Mais un grand nombre de Seigneurs qui étoient dévoüez au Comte, & qui avoient le mot de luy, à force de prieres, & de

sollicitations vinrent enfin à bout de l'empêcher de ce qu'au fond il ne vouloit pas faire. Cependant Jourdain en eut toute la peur; il la meritoit bien; & d'ailleurs c'étoit assez châtier le fils d'un Souverain, lequel ne souffre jamais toute la peine que meritent les Auteurs, ou les complices de la faute.

Le Comte aprés avoir appris à Jourdain par cette leçon pathetique à demeurer toûjours inébranlable dans son devoir, luy rendit son amitié, & même sa confiance; mais les mouvemens passez ne laissérent pas de l'engager à se tenir sur ses gardes plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il en eut particulierement besoin au tems de la mort du Duc son frere, dont les infidéles semblérent se prévaloir pour remüer sous la conduite de Bernavet.

Cet Amiral étant parti de Si-

racuse avec une grosse flotte, qu'il avoit armée fort secrettement ; vint fondre à l'improviste sur la ville de Nicotra, la pilla sans y laisser quoy que ce soit, la renversa de fond en comble, & emmena captifs tous les habitans. Au sortir de cette expédition, il alla en faire une aussi cruelle, & plus impie à Rhegio ; enlevant les richesses de deux magnifiques Monasteres, foulant aux pieds les Images des Saints, mettant aux usages les plus profanes, tout ce qu'il trouva de vases, & de vêtemens sacrez, & enfin terminant dans l'Abbaye de Roc d'Ane dediée à N. D. ces excés furieux par le plus grand de tous : car il y abandonna à la brutalité de ses soldats, la pudeur d'un grand nombre de Saintes Vierges, qui y étoient consacrées à Dieu, & qui furent emmenées avec les Barbares.

1085.
Malat. l. 4. c. 12.

Le Comte percé jusqu'au fond

de l'ame de l'injure atroce qu'on luy avoit faite, & plus encore de celle qu'on avoit faite en même tems à Jesus-Christ ; résolut de n'épargner rien pour en tirer une juste vengeance : il employa tout le tems, depuis le commencement d'Octobre jusqu'au mois de May, à préparer sa flotte. Avant que de la mettre en Mer, il intéressa plus que jamais le Ciel dans sa querelle ; faisant, & faisant faire à tous ses sujets quantité de prieres, & de penitences publiques, & entre autres une Procession solemnelle, où l'on marchoit, & où il marcha luy-même les pieds nuds. Aprés ces saintes préparations, il envoya son fils Jourdain à la tête d'une Armée de terre vers Siracuse ; tandis qu'avec son Armée de mer, il fit voile de son côté vers le même endroit. Le vent fut si favorable, & les vaisseaux avançoient si lé-

gérement, qu'il étoit aisé de juger que c'étoit le Ciel qui les conduisoit. On arriva le troisiéme jour à Résalaïx, qui est aujourd'huy, à ce qu'on tient, le port d'Auguste, où l'on rencontra l'armée de terre. Le Comte y donna des ordres plus particuliers au Prince son fils, & envoya sur une Frégate, Philippe son cousin, du côté de la ville, s'instruire au juste de la situation des choses.

Philippe s'acquita de sa commission avec tout le bonheur, & toute l'adresse imaginable; il arriva le soir au milieu des vaisseaux ennemis qui étoient au port, & passa la nuit avec eux sans être reconnu; parce que luy & ses gens parloient fort bien la langue des Sarrasins. Il rapporta donc que l'on ne hazarderoit rien à les attaquer, & qu'il falloit seulement le faire au plutôt. C'étoit un Samedy jour favorable pour attirer

la protection de la Vierge, qu'on implora dés le matin par de nouveaux exercices de pieté. La nuit suivante, on leva L'ancre ; & avec le moins de bruit qu'il fut possible, on approcha au clair de la Lune devant Siracuse.

On ne surprit pourtant pas l'armée Sarrasine qui veilloit de son côté, & qui attendoit l'armée Chrétienne. Ainsi dés qu'on fut arrivé, le combat commença de part & d'autre fort chaudement. Bernavet le Chef & le plus furieux des ennemis, reconnoissant de loin le vaisseau que montoit le Comte, y courut avec impétuosité ; il fut receu avec encore plus de vigueur qu'il n'étoit venu attaquer. A peine eut-il abordé, que Roger sauta dans son vaisseau, & alla pour se jetter sur luy, l'épée à la main. Bernavet effrayé, voulut échapper en fuyant dans un autre de ses vaiss-

sseaux ; mais évitant une mort qui luy eût été glorieuse, il en trouva une autre miserable, & plus digne de luy : car au lieu d'être tué de la main d'un grand Heros auquel il auroit résisté ; un soldat nommé Lupin, luy déchargea un coup de lévier qui l'assomma, & le précipita dans la Mer, au moment même qu'il s'élançoit d'un Navire à l'autre. Ses gens commencérent aussi-tôt à se retirer, à force de voiles, & de rames ; ils eurent beau fuir, ils furent atteints, & la plus part coulez à fond. Si la Place eût été en même-tems attaquée par l'armée de Jourdain, c'en eût été fait ; mais le Comte, pour des raisons qu'on ne voit pas assez, luy avoit défendu d'en approcher si-tôt ; & elle ne fut assiegée en forme, qu'aprés être revenuë de ses premieres allarmes. Elle se défendit opiniâtrément pendant quatre mois ; à la fin elle

fut si vivement serrée, que la veuve de Bernavet avec son fils, & les plus considerables Seigneurs Sarrasins qui étoient dedans, furent obligez de s'échapper de nuit, au travers même de la Flotte des Chrétiens pour se retirer à Noto. Le déplaisir qu'on eut de les avoir manqués, fut adouci par la joye de prendre la Place; ce qui se fit au mois d'Octobre.

Cette conquête fut suivie d'u-
1086. ne action, où le Comte montra
Malat. tant de générosité; que les Sarrasins mêmes ne purent s'empêcher d'admirer & d'aimer leur vainqueur. Les Pisans ayant eû guerre avec le Roy de Tunis avoient pris jusqu'à la plus forte Tour de sa Ville Capitale. Ne se trouvant pas en état de la garder, ils pressérent Roger de la recevoir. Bien que cette offre fût trés-flatteuse, il la refusa; parce qu'il avoit fait la paix depuis quel-

que tems avec ce Roy, & qu'il ne vouloit pas violer les promesses faites à un Prince même infidéle, quelque avantage qu'il y pût trouver. L'autorité qu'il s'acquit ainsi tout de nouveau par ses armes, & par sa bonne conduite, le mirent bien-tôt en état de donner à son neveu Roger le secours qu'il luy avoit promis pour l'affermir dans sa Souveraineté, & dans la succession de son pére.

Ce jeune Prince en avoit jusqu'alors beaucoup moins besoin qu'on n'auroit cru; s'étant fait estimer, & chérir presque universellement de ses peuples. Ses bonnes qualitez, & entre autres, son caractere doux & facile, leur donnoient naturellement de l'attachement pour luy; en effet il étoit fort adroit aux exercices militaires, & aimoit ceux qui s'y distinguoient; il étoit affable, & liberal envers tout le monde, ne *Malat.*

se rebutoit jamais des peines & des fatigues de son état, se faisoit un honneur de défendre l'Eglise, & un plaisir de soulager les malheureux; de sorte qu'à peine luy trouva-t-on un seul défaut, sinon un excés d'indulgence qui l'empêchoit de punir les coupables autant qu'ils le meritoient.

Ayant ainsi gagné l'affection de ses Sujets, il voulut encore gagner celle de son frere Bohémond. Celuy-cy s'étoit emparé de la ville d'Oria & ravageoit les païs de Tarente, & d'Otrante; mais n'ayant point d'argent, il ne pouvoit pas tirer grand avantage de cette expédition, non plus que d'une nombreuse troupe de gens d'ailleurs assez déterminez, dont il se faisoit suivre. Dans cette situation d'affaires, Roger fut encore le premier à rechercher son amitié, & luy fit part de l'héritage paternel; luy

cédant les villes d'Oria, de Tarente, & d'Otrante avec leurs dépendances. Aprés qu'il se fut ainsi accommodé avec son frere, il méprisa ses autres adversaires, les réduisant aisément, par les secours que luy fournissoit en toute occasion le Comte son Oncle qui devenoit de jour en jour un Prince plus puissant, & plus redoutable.

Il avoit atterré tous les Chefs des Sarrasins en Sicile ; il n'y en restoit presque plus qu'un seul, nommé Chamut, capable de luy faire quelque peine. Cet Amiral étant sorti de Girgento pour aller à Enna, où il croyoit sa présence nécessaire, le Comte profita de cette conjoncture ; il vint aussi-tôt assiéger, & prendre la premiere de ces deux villes. Chamut y avoit laissé sa femme & ses enfans qui furent obligez de se rendre, & de se faire les Esclaves

du Comte. Il en usa trés obligeamment à leur égard, & sur tout prit un grand soin de l'honneur de la Dame Sarrasine, bien persuadé que c'étoit le meilleur moyen de gagner Chamut; ensuite ayant fait fortifier sa nouvelle conquête, & ayant bien-tôt aprés subjugué dix ou douze moindres Places des environs; il vint à Enna, suivi seulement d'une centaine de braves soldats, demander une entreveuë avec Chamut. On ne sçait pas tout ce qu'il luy dit; mais il est seur qu'il luy parla de rendre la Place, & de se faire Chrétien. Il falloit bien que Dieu parlast en même-tems que luy; car Chamut, touché de l'entretien, sentit réveiller à l'instant même, de pressans mouvemens qu'il avoit éprouvez autrefois, & qui le portoient à embrasser nôtre Religion; si bien qu'il écouta favorablement les

propoſitions qu'on luy fit : cependant pour peu que les infidéles euſſent eû le moindre ſoupçon de ſes deſſeins, c'étoit fait de ſa vie. On convint donc, pour executer les choſes ſeurement, que le Comte viendroit ſans bruit avec ſon armée, ſe mettre en embuſcade proche d'Enna ; que Chamut en ſortiroit alors, feignãt d'aller faire un tour dans le païs, & ſe faiſant ſuivre d'un grand nombre de chevaux, & de mulets qui porteroient ſon bagage ; qu'à certaine diſtance, il donneroit comme par malheur dans les embûches des Chrétiens, & qu'enfin il ſeroit pris. Tout fut éxecuté ſelon le projet ; aprés quoy on vint attaquer la Place, qui ne ſe trouva plus en état de ſe défendre. On la receut à compoſition, & l'on en rendit à Dieu de grandes actions de graces, avec Chamut qui ſe fit Chrétien auſſi-bien

que toute sa famille ; il embrassa sans répugnance tout ce que le Christianisme a de maximes & de pratiques séveres : demandant seulement qu'on ne luy fit pas quitter sa femme qui étoit sa parente ; du reste il vécut, & mourut trés-fidéle à tout ce qu'il avoit promis, & à Dieu & au Prince. Ce sont-là, sur tout à l'égard d'un Mahometan, de ces coups de grace qu'on n'ose guere esperer, & qu'on ne peut jamais assez adorer.

Le Comte fut trés-vivement touché de celuy-cy, par lequel il voyoit la vraye Religion s'accroître sensiblement avec ses Etats. Pour en marquer à Dieu toute sa reconnoissance, il s'appliqua plus que jamais à devenir un Prince aussi religieux qu'il étoit fortuné ; il étoit le premier à tous les exercices publics de pieté ; il se montroit le protecteur des

pauvres & des orphelins, le restaurateur des Eglises qui tomboient en ruine, & le fondateur de plusieurs autres Temples, qui rendent encore aujourd'huy sa memoire sainte & venerable à toute la Sicile. Il mit un Siége Episcopal vers ce tems-là à Girgento aussi-bien qu'à Mazaire, & à Syracuse; nommant à ces trois Evêchez trois hommes d'une grande habileté, & d'une vertu encore plus grande; mais pour nommer à l'Evêché de Catane un Prélat accompli, il jetta les yeux sur un Religieux du Monastere de sainte Euphemie; il fut tiré du Cloître malgré tous ses confréres, qui ne pouvoient se résoudre à le laisser aller: & beaucoup plus, malgré luy-même qui s'opposoit encore davantage à sa promotion. C'est ce qui détermina plus fortement le Prince, à luy faire prendre le poste

qu'il luy destinoit ; attachant à ce Benefice la Seigneurie de toute cette ville, & de ses dépendances : tant on étoit persuadé du bon usage qu'il feroit d'une donation des plus magnifiques que l'Eglise ait jamais receuës.

Malat. l. 4. c. 8.

1086.

L'éclat que le Comte donnoit à la Maison de Dieu, sembla être recompensé par l'éclat que Dieu réciproquement vouloit donner à la maison du Comte. Il receut alors des Ambassadeurs de la part de Philippe premier, Roy de France, qui luy demandoit en mariage Emine sa fille aînée. Sensible à cet honneur autant qu'il le devoit être, il fit incessamment préparer de superbes vaisseaux pour conduire en Provence la Princesse, avec de grandes richesses. Raymond Comte de Provence son gendre, devoit la mettre entre les mains du Roy, qui avoit promis de venir jusques

là audevant d'elle. Cette négotiation fut rompuë d'une maniere assez étrange. Raymond fit entendre à Roger que Philippe pensoit seulement à prendre les trésors de la Princesse, sans l'épouser; & que ce Roy ne vouloit pas être plus fidéle en cette occasion, qu'à l'égard de Berte sa premiere femme. Il est vray que Philippe l'avoit répudiée depuis peu, aprés en avoir eu un fils qui fut dans la suite Louis sixiéme dit le Gros; n'en apportant point d'autre pretexte, que la parenté. Raymond témoignoit ne pouvoir souffrir l'injure qu'il supposoit qu'on vouloit faire à son beau-pére; & d'ailleurs, il ne s'y prenoit pas mal pour son profit particulier: car il vouloit marier la Princesse Emine à un Seigneur de ses Etats, & cependant garder les trésors qu'elle avoit apportez. Les Seigneurs que le

Comte Roger avoit envoyez pour accompagner sa fille, ayant découvert ce dessein ; la firent consentir, qu'on la laissât en Provence avec quelques-uns de ses parens, & de ses Officiers : tandis que les autres retournérent en Sicile, rapporter l'or & l'argent qui en étoit sorti. Raymond ne put pas néanmoins se dispenser de marier la Princesse Emine, qui épousa le Comte de Clairmont ; ainsi Roger n'eut que l'honneur de voir rechercher son alliance, par le plus grand Monarque de la Chrétienté ; quoyque le succés n'en eût pas été aussi heureux qu'il l'avoit esperé. Il eut encore en ce tems-là quelques autres désagrémens dans sa famille.

Malat. l. 4. c. 10. Boémond peu content de ce que son frere Roger luy avoit donné en partage, avoit repris les armes. Il esperoit de grands

avantages de cette nouvelle rupture, par l'union qu'il venoit de faire avec Mihéra fils d'un Seigneur trés-puissant nommé Hugues de Foloch. Ce jeune homme léger, mais brave, n'avoit guere cessé de remüer depuis la mort du Duc Robert. Aprés diverses incursions, il s'étoit emparé par trahison du Château de Maja, & il l'avoit mis avec les Châteaux de Catanzare, & de la Rocque, qui étoient de son patrimoine, entre les mains de Boémond. La nouvelle puissance de ce Prince porta encore les habitans de Cosence à se donner à luy : sur tout aprés les promesses qu'il leur fit de raser un Fort que le Duc avoit fait élever au milieu de leur ville, & qui les chagrinoit extrêmement. Il étoit important de ne pas laisser davantage augmenter ses forces ; c'est pourquoy Roger se hâta de mar-

cher contre ſon frére ; & pour ê-
tre ſoûtenu, il envoya prier en
même-tems le Comte ſon Oncle
de venir inceſſamment auſſi, join-
dre ſes troupes aux ſiennes. Peu
de tems aprés ils furent en état
d'aller enſemble ſe jetter ſur la
ville de Roſſana. Boémond fut
effrayé de les voir ſi proche de
luy ; & craignant d'être pris dans
Coſence, qui n'étoit plus une Pla-
ce de ſcureté, depuis que le Fort
en étoit démoli, il vint à la Roc-
que avec Mihéra. Le Comte &
le Duc les y vinrent auſſi-tôt aſ-
ſiéger. Comme on vouloit les ga-
gner plutôt que les vaincre, on
leur fit des propoſitions d'accom-
modement. L'inconſtant Mihéra
les écouta d'abord malgré Boé-
mond qui ſe retira à Tarente ; mais
quand Mihéra eut fait ſa paix a-
vec les Princes, il ne fut pas long-
tems à retomber dans ſes crimi-
nelles légéretez. Se voyant hors

l'état d'en obtenir le pardon désormais, il se livra à un dépit salutaire, & alla se faire Moyne à Bénevent ; il avoit abandonné ses terres à son fils nommé Ada, supposant que celuy-cy, ou par force, ou par adresse, les défendroit mieux que luy : cependant le crime, & le malheur du pere passérent jusqu'au fils qu'on vint investir chez luy. Il résista le plus qu'il luy fut possible, & enfin se voyant poussé a bout, il mit le feu par desespoir à son Château, & se sauva loin de son païs. Le Comte Roger profita de la mauvaise conduite du pere & du fils, & reünit leurs terres à son domaine. Aprés cette expedition, il repassa en Sicile, & vint travailler à subjuguer au plutôt tout le reste de cette Isle ; se dispensant pour cet effet, d'accompagner le Duc son neveu dans un voyage, où l'on pouvoit d'ailleurs rendre un ser-

vice important à la Religion.

L'affaire dont il s'agissoit alors est des plus édifiantes ; & elle paroistroit tout à fait singuliere, si nous n'en avions depuis quelques mois un exemple presque semblable, dans le grand Pape que Dieu vient de donner à son Eglise. Quoi qu'il en soit, il y avoit prés d'un an que les Cardinaux étoient embarrassez pour choisir un digne successeur à Gregoire septiéme : à cause des conjonctures fâcheuses où ils se trouvoient par le schisme de l'Antipape Guibert ; ils s'étoient enfin déterminez à nommer Didier, Abbé du Mont-Cassin. Ce vertueux Prélat s'y étoit toûjours opposé. Les Cardinaux lassez de sa résistance, l'avoient proclamé malgré luy dans l'Eglise de sainte Luce, sous le nom de Victor troisiéme. Quatre jours aprés ne pouvant souffrir sa dignité, il s'étoit enfui à Terracine,

Ost. l. 3. c. 65. 66. & 67. Bar ad. ann. 1087. Sigon.

Terracine ; où il quitta les habits, & les ornemens Pontificaux; protestant qu'il n'étoit point propre à les porter, & s'en retournant à sa solitude du Mont-Cassin. Il étoit demeuré depuis dans cette sainte opiniatreté,& les Cardinaux dans une aussi sainte détermination de ne pas élire d'autre Pape que luy : A la fin, il fallut assembler sur ce sujet un Concile à Capoüe, où furent invitez les Princes Normands, & où se trouvérent avec un grand nombre de Seigneurs de leur suite, le Duc Roger, & Jourdain de Capoüe. On eut beau conjurer Didier de se rendre à ce que l'on souhaittoit, il parut encore infléxible pendant deux jours ; lorsque le Duc se jettant à ses pieds, les larmes aux yeux, & de la maniere du monde la plus touchante, le convainquit qu'il s'agissoit dans son élection du veritable, & du

plus grand bien de l'Eglise: on fit enfin résoudre de la sorte le Saint homme, à baisser les épaules sous le faix qu'on luy imposoit, ne pouvant plus douter, qu'il ne luy vint de la main de Dieu même; mais il ne le porta pas long-tems, & il mourut de la mort des justes au bout de quelques mois.

1088. Cette pieuse negotiation fut bien-tôt suivie ou recompensée des nouveaux succés, qu'eurent en Sicile, les Princes Normands. Il ne restoit plus au Comte, pour devenir maître absolu de toute cette Isle, que deux Places à prendre. L'une étoit Noto, où la femme & le fils de Bernayet s'étoient refugiez; & l'autre Butéra qu'il vint assiéger au mois d'Avril, de

1088. l'an 1088. avec une puissante armée. Il la battoit violemment, lors qu'il arriva dans son Camp un Légat du Pape Urbain deuxiéme pour luy donner avis, que Sa

Sainteté étoit en Sicile : & que n'étant pas en état de passer plus avant, à cause des grandes fatigues qu'elle avoit essuyées dans le chemin, elle l'attendoit à Traina. Quoyque cette visite arrivast fort à contre-tems; le respect & l'attachement que le Comte avoit pour le Saint Siége, luy fit laisser à ses Officiers le soin de son entreprise : afin de venir trouver Urbain. Ils eurent ensemble une longue conférence, dans laquelle Sa Sainteté luy découvrit le dessein qu'elle avoit de passer à Constantinople ; qu'Alexis Comnéne l'invitoit à s'y rendre, pour célébrer un Concile ; au sujet d'un nouvel Edit, par lequel cet Empereur défendoit que l'on consacrast avec du pain azyme ou sans levain. Le Comte Roger qui connoissoit trés-bien le caractére d'Alexis, & qui sçavoit ce qu'on en pouvoit craindre, ne jugea pas

que le Pape dût aller se mettre entre ses mains : il luy conseilla de retourner au plutôt à Rome, où sa presence seroit bien plus necessaire, & sa personne plus en seureté qu'à Constantinople ; il ajoûta à ces avis salutaires, de superbes presens : aprés quoy il retourna à son Camp, & le Pape en Italie ; plein d'admiration pour la sagesse de ce Prince, & de reconnoissance, pour sa générosité.

Sa Sainteté, qui cherchoit à luy marquer ces sentimens, & qui de son côté avoit de pieuses intentions, prit en chemin l'occasion de faire une bonne œuvre que le Comte avoit fort à cœur ; c'étoit la reconciliation de ses neveux, le Duc de la Pouille, & Boémond. Depuis prés de deux ans que celuy-cy s'étoit retiré à Tarente ; il avoit presque toûjours fait la guerre : & récemment, tandis que le Duc étoit al-

sé pour aider son Oncle au siége de Butéra, il venoit d'assiéger Melphe ; ce qui y rappella le Duc aussitôt. Le Pape y trouvant donc les deux freres qui étoient aux mains, se servit de toute son autorité, pour les engager à quitter les armes & à faire la paix, selon le projet que le Comte de Sicile avoit fait sur les conditions ; à sçavoir que Boémond, outre ce qu'il possedoit auparavant, auroit de plus les villes de Maja, & de Cosence. La chose se fit ainsi ; mais comme Boémond ne s'accommodoit pas trop de cette derniere Place, à cause du serment qu'il avoit fait aux habitans de n'en point relever la Citadelle, & que le Duc avoit fait une semblable promesse aux habitans de Bary ; ils trouvérent le moyen de s'accommoder tous deux en habiles gens : ils firent une échange de ces deux Places. Tellement que

Boémond eut Bary, & le Duc eut Cosence, dont ils firent relever les Citadelles, chacun de leur côté, avec un droit qu'on ne pouvoit plus leur disputer; & sans qu'on leur pût reprocher d'avoir manqué à leur parole.

La Duchesse Sigelgaïte avoit pris beaucoup de part à ces traitez, dans l'impatience où elle étoit, de voir regner paisiblement le Duc son fils; elle en eut enfin la satisfaction avant sa mort qui fut trés-Chrétienne, & qui arriva un an ou deux aprés qu'elle eut engagé le Pape à faire encore ratifier la reconciliation des deux freres, par le Concile d'Amalphi.

Mal. l. 4. c. 15. Le Comte qui l'avoit fort procurée de son côté, s'en prévalut pour avancer notablement ses affaires en Sicile; car ayant forcé la ville de Butéra qu'il avoit assiégée depuis assez long-tems, il ac-

quit bien-tôt aprés celle de Noto: c'étoit la seule qui demeurast dans cette Isle hors de son obeïssance; elle prit le party de s'y soumettre d'elle-même: elle jugea bien qu'on ne seroit pas long-tems à la reduire & elle aima mieux prevenir cette violence, en se rendant à des conditions avantageuses. Les habitans envoyérent à Mélito en Calabre où Roger étoit alors, pour conclure le traité. Les députez furent trés-bien reçeûs, & obtinrent qu'ils seroient exempts de subsides pendant deux ans. Il donna ordre aussi-tôt à son fils Jourdain d'aller prendre possession de cette Place, & d'y bâtir une Forteresse; en attendant qu'il y pust aller luy-même régler toutes choses. Cette conquête qui ne sembloit rien de fort considerable en elle-même, le fut neanmoins plus que les autres; parce qu'elle couronna toutes cel-

les qui avoient été faites en Sicile depuis vingt-neuf ans, & qui avoient coûté aux Princes Normands une infinité de travaux & de fatigues, par Mer, & par terre.

Le Comte luy-même en prend ses Sujets à témoin dans un acte de fondation qu'il fit quelque tems aprés. *Ce païs n'a-t-il pas été également*, dit-il, *la retraite de toutes sortes d'infidelitez, & de méchancetez, & le Sépulchre de nôtre nation? Il n'y a que Dieu qui sçache combien j'y ay épuisé de forces & perdu de soldats.* Mais quelles que pussent avoir été ses peines; son succés avoit encore été plus grand: ainsi qu'il le marque dans un autre acte authentique par ces paroles: Je régne dans le païs, où un peuple infidéle possédoit avant moy tant de grandes villes, de Forteresses redoutables,

Inveg. ann. di Pal. ad an. 1090.

& de superbes Palais, dont il «
a fallu faire une destruction «
presque totale ; pour effacer ain- «
si jusqu'aux vestiges de la tyran- «
nie Mahometane.

Quelque avantageuse que fût une conquête si heureusement achevée, elle pouvoit produire de méchans effets. Il étoit à craindre que les Sujets du Comte, se trouvant dans la possession paisible d'un païs délicieux ; ne s'abandonnassent à la volupté, & ne se rélachassent ainsi dans les devoirs de la Religion, & de la Milice. Il prevint avec sa pieté, & avec sa sagesse ordinaire l'un & l'autre de ces inconveniens. Il ranima la dévotion de ses Sujets par les exercices qu'il en fit faire, en reconnoissance de la derniere grace qu'ils avoient receuë du Ciel ; & il ranima leur valeur par les récompenses qu'il fit aux plus braves d'entre'eux : afin de les enga-

ger

ger à de nouvelles expeditions dont il avoit déja formé le projet.

Malat. l. 4. Il avoit particulierement arrêté les yeux sur l'Isle de Malthe ; comme sur le lieu où il pouvoit le plus utilement employer ses armes. Elle étoit possedée par des Sarrasins ; mais qui n'étoient pas aguerris comme ceux de Sicile. Il fit incessamment préparer une Flotte, & commanda à ses Officiers de se tenir prests à le suivre. Un Seigneur de Calabre nommé Maniéro Gérentia, suivant le génie des gens du païs, disposez à lever la tête, quand l'obéïssance cesse de leur plaire, refusoit d'obéïr en cette occasion. Le Comte vint aussi-tôt l'investir dans le Château de Gérentia, & le reduisit à demander misericorde; il la luy fit ensuite, & ne le condamna qu'à mille piéces d'or, moins pour en profiter que pour faire exemple. Incontinent aprés

il vint ranger dans le devoir les habitans de Cosence, qui s'étoient aussi revoltez contre le Duc son neveu. Ensuite il renvoya ses gens pour quelques jours, se disposer chacun chez soy à l'expedition de Malthe; avec ordre de se rendre dans la quinzaine au lieu où devoit se faire l'embarquement.

Les troupes s'étant trouvé au rendez-vous; le Prince Jourdain autant animé d'ardeur pour la gloire, que de tendresse pour son pere; le conjura les larmes aux yeux, de ne point exposer sa personne à des dangers & à des fatigues qui ne convenoient qu'à un jeune homme comme luy; dont la vie étoit peu importante à l'Etat. Le Comte n'écouta point ses remontrances: ordonnant seulement à son fils de camper toûjours en Sicile, à la tête des troupes qui y demeuroient; pour en-

voyer du secours à l'Armée, s'il en étoit besoin. Du reste persuadé que le Souverain devoit toûjours marcher à la tête de ses Sujets, autant qu'il est possible, il fit mettre à la voile, & partit au son des tambours, & des trompettes, qui faisoient retentir le Ciel & le rivage du bruit de la victoire qu'on alloit remporter.

En effet on arriva à Malthe dés le jour suivant; & le vaisseau du Comte beaucoup meilleur voilier que les autres, les précédant de beaucoup: luy donna moyen de mettre pied à terre le premier, plein encore de cette vigueur, & de cette détermination qui faisoit le plus grand merite des guerriers de ce tems-là. Il monta aussi-tôt à cheval avec un petit nombre des siens; & connoissant la lâcheté des gens du païs qu'il suffisoit d'effrayer d'abord pour les subjuguer; il se jetta incessamment sur

une troupe immense de peuples qui étoient accourus, plutôt pour le voir, que pour le combattre. Ils n'eûrent pas seulement le loisir de le regarder; il les chargea subitement, les dispersa, & en tua la plus grande partie. En revenant sur le soir vers le rivage, il y trouva le reste de son armée qui étoit arrivée aprés luy. Dés le grand matin du lendemain il fit assiéger vigoureusement la Capitale de l'Isle, & fit faire de furieuses incursions de tous côtez. Le Commandant qui s'appelloit Gaïte, & les habitans de la ville peu accoutumez aux exercices Militaires, se trouvérent consternez d'une irruption si peu attenduë. Ils demandérent aussi-tôt à traitter avec le Comte, & luy envoyérent leurs Deputez. Ils tâchérent par un grand discours à le persuader de les laisser en l'état qu'ils étoient. Comme il ne se con-

rentoit pas de harangues, ni de complimens; il leur en fallut passer à ce qu'il exigeoit: ils convinrent donc de rendre une multitude infinie de Chrétiens qui étoient esclaves chez eux, & de luy fournir une grande quantité de chevaux, de mulets, d'armes, & d'argent; avec obligation d'en donner autant tous les ans en qualité de tributaires. Roger satisfait de ces conditions, ordonna qu'on laissast aussi tôt sortir de la ville les Captifs Chrétiens. Dés qu'ils furent dehors: une délivrance si peu esperée les mit dans un transport de joye à ne se comprendre pas eux-mêmes. Ils s'empressoient à montrer de loin à l'armée Chrétienne, des Croix qu'ils formoient avec tout ce qui se trouvoit de bois, ou de paille; ne cessoient de verser des larmes en abondance, chantoient à pleine voix des cantiques sacrez, & venoient

ainsi se jetter aux pieds de leur libérateur. Ce spectacle si touchant attendrit tellement le Comte aussi-bien que tous ses Officiers & ses soldats ; qu'ils répandirent ensemble autant de larmes de joye & de piété, que les captifs mêmes.

Le genereux Prince, ravi d'avoir obtenu la liberté à ces membres de Jesus-Christ, étoit dans un empressement extrême de les en faire joüir. Il les fit embarquer pour les emmener tous avec luy, en quelque grand nombre qu'ils fussent. On regarda comme une espéce de miracle, que ses vaisseaux, au lieu de paroître surchargez d'un si grand poids, parussent au contraire s'élever au dessus de l'eau d'une grande coudée plus qu'à l'ordinaire. Ils retournérent ainsi avec encore plus de legereté qu'ils n'étoient venus ; de sorte qu'une navigation

si heureuse fit négliger de prendre dans ce retour, comme on le pouvoit aisément, la petite Isle de Goso. Dés qu'on eut debarqué les captifs, le Comte leur offrit s'ils vouloient demeurer dans ses Etats, de leur bâtir une Place qu'on appelleroit Ville-franche, parce qu'ils n'y payeroient aucun tribut : & s'ils ne le vouloient pas, de se retirer chacun en leur païs, ils accepterent avec mille actions de graces, ce dernier party ; & comme ils étoient de diverses nations, ils allérent en tous les endroits de l'Europe publier la váleur & la generosité heroïque de leur bien-facteur.

Malat. l. 4. Cet important service rendu à la Religion fut suivi d'un autre, non moins considerable, que le Comte rendit à sa famille. Etant invité par le Duc son neveu, à venir luy préter son secours contre les Cosentins qui s'étoient encore

revoltez: il partit aussi-tôt de Sicile, avec une armée composée de ses anciennes troupes, & d'un grand nombre de Sarrasins; & vint se joindre au Duc pour bloquer les rebelles. Ils se trouvérent en peu de tems, hors d'état de rien faire entrer dans leur ville: ils n'en paroissoient pas moins déterminez à se défendre; se fiant sur leurs frondes, & leurs flêches, dont ils se servoient avec avantage, particuliérement contre ceux qui étoient du côté des montagnes; c'est où Roger avoit pris son camp, comme dans le poste le plus difficile, & le plus necessaire. Il ne s'étonna pas de la résistance des habitans; il continua toûjours de les battre également, pour leur laisser consumer le feu de leur opiniâtreté qui se diminua effectivement peu à peu. Alors revenant à eux, & reconnoissant leurs veritables interêts; ils fu-

rent touchez des menaces, & des promesses qu'il leur fit; ils s'adressérent même à luy pour ménager leur paix : & par son entremise ils l'obtinrent du Duc. Ce Prince rentra ainsi dans Cosence, & aussi-tôt y fit faire une Citadelle sur la montagne la plus élevée de la ville; afin de la tenir en bride. Du reste pour marquer au Comte sa reconnoissance, il luy donna la moitié de la ville de Palerme, laquelle jusqu'alors avoit toûjours été au Duc toute entiere; aprés quoy ils se séparérent, l'un pour retourner en Calabre, & l'autre pour aller en Sicile voir sa nouvelle acquisition de la moitié de Palerme; il commença dés ce tems-là à y faire élever le Château qui s'appelle aujourd'huy *Pallazzo Regio*.

Dieu eut soin de mêler ces prosperitez de quelques amertumes, comme il avoit toûjours fait à l'é-

gard du Comte : pour en former un Prince aussi Chrétien & aussi soumis aux ordres du Ciel, qu'il étoit grand & puissant sur la terre. En effet il avoit eû depuis quelques années plusieurs afflictions domestiques, qui luy avoient été trés-sensibles. Judith la premiere épouse qu'il eut en Italie, & qui avoit d'ailleurs beaucoup de merite, étoit demeurée sterile : en punition comme on le crut alors, de ce qu'elle avoit manqué de fidelité à Dieu ; ayant fait voeu autrefois de Virginité en Normandie. Il avoit ensuite épousé Elemburge fille du Comte de Mortain, de qui il avoit eû un fils nommé Geofroy ; & il la perdit dans la fleur de son âge. Il s'étoit consolé de cette perte, en prenant pour sa derniere femme Adélaïde jeune & belle Princesse, d'une trés-illustre Maison, & niéce du Marquis Boniface. L'extrême

Ord.Vit.l.8.

considération qu'il avoit eû pour elle luy avoit fait marier ses deux fils Jourdain & Geofroy, aux deux sœurs de cette nouvelle épouse ; mais Geofroy étoit mort avant même que d'avoir consommé le mariage : tellement qu'il n'avoit plus d'enfans legitimes pour luy succéder dans ses Etats. Sa seule espérance étoit Jourdain son fils naturel, dont les excellentes qualitez sembloient du moins suppléer à ce qui luy manquoit du côté de la naissance ; & cette esperance se changea bien-tôt en douleur. Le Prince fut pris à Siracuse d'une fiévre violente. Le Comte y étant accourû à la premiere nouvelle qu'on luy en écrivit, trouva son fils mort ; & arriva précisement dans le tems des céremonies funebres. Jamais pére n'a été frappé d'un coup si perçant ; tous ceux qui le voyoient, jusqu'aux Sarrasins mêmes, étoient

plus vivement touchez encore de la profonde douleur, que de la triste mort de son fils. Il l'avoit toûjours extrêmement chéri, & Jourdain étoit trés-digne de sa tendresse; car excepté la fausse démarche, qu'il avoit faite, moins de son propre mouvement, que par les pernicieux conseils de ceux qui l'environnoient; on ne peut pas montrer plus de bon cœur, ni plus de dévouëment aux volontez de son pére: aussi aprés le pardon de cette faute, ils furent ensemble comme s'il n'étoit jamais rien arrivé de fâcheux; sans qu'il restast aucun soupçon, ni dans l'esprit du pére à l'égard du fils, ni dans l'esprit du fils à l'égard du pére; ce qui est peut-être la marque la plus infaillible de deux ames parfaitement nobles, & tout à fait héroïques. On peut juger des autres qualitez du Prince Jourdain, par tout ce qu'on a rapporté de luy

dans cette histoire, & par son Epitaphe qu'on lit encore à Siracuse en ces termes. Jourdain fils du Comte Roger, fut invincible dans ses entreprises, & Autheur de la liberté du païs ; comme le témoigne la Sicile qui étoit auparavant sous le joug des Sarrasins ; il mourut à Siracuse, & repose dans ce sepulchre. D. MXCII.

Jordanus Rogerii Comitis filius, qui quantus fuit, invictus consilio, authorque domesticæ libertatis: ipsa devicta à Barbaris Sicilia demonstrat ; occidit Siracusis, tandem hic tumulatus jacet anno 1082.

Aprés que Dieu eut mis le Comte à une épreuve aussi rude que fut la mort de ses deux fils, il prit plaisir à le récompenser de la soumission qu'il avoit montrée en ces occasions aux ordres de la providence ; luy donnant un autre fils de sa derniere femme la Comtesse Adelaïde, lequel fut nommé Simon : la joye qu'il en eut le mit en état de passer plus déliberément en Calabre, au sujet d'un nouveau trouble qui commençoit à s'élever dans sa famille.

1093.

Malat. l. 4.

Le Duc Roger son neveu avoit

fait une illustre Alliance, en épousant Adala niéce de Philippe premier Roy de france, & fille de Robert Marquis de Flandres; il en avoit eu deux fils Guillaume & Loüis, qui devoient être ses successeurs. Il étoit depuis tombé griévement malade à Amalphi, & le bruit même se répandit qu'il étoit mort. Bohémond qui demeuroit alors en Calabre n'en attendit pas d'autres preuves; sur cela, il prend les armes, & entre à la tête de ses troupes dans les terres de son frére; protestant néanmoins que c'étoit en faveur des héritiers legitimes, & pour conserver leurs droits, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'en jouïr. Le Comte de Sicile qui tint ce zéle pour suspect, & qui fut indigné qu'on osât faire de pareilles démarches sans l'avoir consulté; accourut avec une puissante armée, & dés qu'il fut arrivé

obligea Bohémond de se retirer; cependant le Duc étant revenu en parfaite santé contre toute esperance : Bohémond se rendit incontinent à Amalphi, pour luy en témoigner sa joye, & pour luy remettre tout le païs dont il s'étoit emparé ; justifiant par là autant qu'il luy étoit possible la conduite qu'il avoit tenuë.

D'autres grands Seigneurs qui avoient imité Bohémond dans sa précipitation à prendre les armes, ne l'imitérent pas dans l'exemple qu'il donna de les quitter. Le plus considérable, & celuy qu'on devoit le plus craindre, étoit Guillaume de Grant-ménil second fils de Hugues de Grant-ménil favori de Guillaume Duc de Normandie, & Roy d'Angleterre. Ce Roy avoit aimé Hugues si tendrement qu'il luy avoit offert sa propre niéce en mariage, pour le retenir auprés de soy ; mais le jeune Sei-

ne Seigneur plein des idées de Chevalerie de ce tems-là, qui ne faisoient rien trouver de plus beau qu'une fortune qu'on alloit chercher fort loin ; avoit mieux aimé suivre en Calabre les avantures de Robert Guiscard. Il avoit depuis epousé une de ses filles nommée Mabille ; il en avoit eû Guillaume duquel nous parlons icy, & qui prit les armes sur le bruit de la mort de son cousin germain le Duc Roger ; il s'étoit depuis emparé de plusieurs Places, & entr'autres de Rossano qu'il refusoit de rendre : bien que la santé du Duc fût entierement rétablie. Le Comte Roger qui étoit retourné en Sicile, eut beau luy écrire pour le mettre à la raison, & pour empêcher la dissension dans sa famille ; Grant-ménil ne répondoit à tout cela qu'en faisant fortifier la Place : disant de sang froid qu'il vouloit observer réligieuse-

ment le serment qu'il avoit fait en y entrant, de ne la rendre qu'à un des fils du Duc quand il seroit en âge. Le Comte plus irrité que le Duc même d'une conduite, & d'un discours si extraordinaire, vint avec luy pour punir le rebelle. Grant-ménil les attendoit fierément ; se flattant qu'il alloit se joindre à luy un grand nombre de jeunes Gentils-hommes qui ne pensoient gueres alors, qu'à acquerir de la gloire en montrant de la bravoure, sans trop examiner en quelle faction ils s'engageoient. Il n'en arriva pas pourtant ainsi cette fois ; les armées des Princes pareissant trop formidables, & le party de Grantménil trop peu seur : de maniére qu'on luy prit d'abord aisément une de ses Places appellée saint Maur, où l'on fit promettre aux habitans de ne le recevoir jamais ; on vint ensuite sommer ceux de

Rossano, de se rendre. Quelque envie qu'ils en eussent, ils le refusérent. Grant-ménil avoit trouvé moyen de se les rendre fidéles contre leur propre inclination. Il avoit emmené avec soy, pour ôtage dans la forteresse, quelques enfans des habitans les plus considerables; il n'avoit pas pris la même précaution à l'égard des Grecs qui étoient encore en grand nombre dans la ville; il les tenoit ennemis irréconciliables du Duc contre lequel ils étoient effectivement fort animez depuis un an; Roger avoit refusé de leur donner un Archevêque de leur Rith, comme ils en avoient toûjours eû auparavant, & il en avoit nommé un autre du Rith Latin en la place du dernier qui étoit mort. Ce sujet d'aversion fut le sujet même de la reconciliation: on leur accorda ce qu'on leur avoit refusé touchant leur Archevêque. Ils

en furent si touchez qu'ils forcérent les autres habitans de suivre leur exemple, & de se rendre au Duc. Cependant quoique la ville fût prise, ce n'étoit rien sans le Château où l'on paroissoit déterminé à se défendre jusqu'à l'extremité. Le Comte qui survint avec un puissant renfort ralentit bien-tôt l'ardeur des assiégez, d'autant plus qu'il montroit de la disposition à user d'indulgence. Il fit le premier effectivement proposer une entreveuë à Grant-ménil; lequel aprés avoir coloré sa conduite, comme il arrive en ces occasions, de pretextes aussi vains que spécieux; consentit enfin à l'amiable de restitüer ce qu'il avoit usurpé. Ayant encore voulu remüer depuis, on le força dans Castra-Villa, & on le priva de tous ses biens; ils luy furent pourtant rendus quelques années aprés par le Duc Ro-

ger, dont le souverain panchant étoit de faire du bien, & de pardonner. Mais cette inclination, quelque charmante qu'elle soit, sur tout dans la personne d'un Prince, ne laisse pas d'y être un deffaut considérable, quand elle n'est point soutenuë de la séverité, & de la défiance nécessaire: & le Duc fit sur ce point des fautes qui luy devinrent trés pernicieuses; particulierement dans la condescendence dont il usa à l'égard des Lombards.

Il sembloit qu'il eût oublié leur caractere inquiet & perfide, en consideration de sa mere qui étoit de cette nation; il leur confioit indifféremment comme aux Normands le Gouvernement de ses armées & de ses Places: il eut tout sujet de s'en repentir. Ceux d'entre eux qui commandoient pour luy dans Amalphi, en chassérent ses plus fidéles su-

jets, & refusérent de l'y recevoir luy-même ; il luy fallut alors non seulement ménager son frére Bohémond pour l'engager à luy prêter son secours : mais encore inviter tout de nouveau le Comte de Sicile, pour le même sujet. La Place fut investie de la sorte par les trois Princes, & on la serroit vivement; lorsque cette entreprise fut traversée, par les conjonctures les plus étranges.

C'étoit le tems de la publication des premieres Croisades. Urbain second venoit de tenir le fameux Concile de Clairmont qui avoit mis toute l'Europe en mouvement; l'Italie comme la France fourmilloit de gens qui prenoient la Croix, & les armes ; pour aller à l'expedition de la terre Sainte. Bohémond parut aussi tout d'un coup saisi de cette devotion, soit que ce fût vray zéle, ou chagrin de n'être pas assez

distingué en Italie, ou dessein de poursuivre les conquêtes qu'il avoit commencées avec son pére en Orient. Quoi qu'il en soit, il mit la Croix sur ses habits avec plus d'appareil qu'aucun autre n'avoit fait encore; son exemple, & les soins qu'il prenoit de répandre sa dévotion, luy attachérent un nombre de gens qui firent une grosse armée, & qui le réconnurent pour leur Chef. Comme il craignoit de laisser refroidir leur ardeur; il fit avec eux un voeu sur le champ, de n'avoir nulle guerre contre les Chrétiens, jusqu'à ce qu'on eût conquis les païs infidéles. Cette promesse faite à Dieu, coûta fort cher au Duc Roger; il se vit par là subitement abandonné à Amalphi; & la nouvelle Croisade luy ayant ôté ainsi la plufpart de ses troupes, il luy falut lever le siége, quelque avancé qu'il fût. C'étoit de quoi

faire des reproches assez bien fondez à Bohémond: mais on n'écoute rien quand on est emporté d'un grand zéle, sur tout quand il est joint aux autres motifs dont ce Prince pouvoit être secrettement animé. Ainsi prenant aisément patience sur la disgrace du Duc, il déclara qu'il falloit tout faire céder à la guerre Sainte, qui étoit la cause de Dieu; c'est pourquoi il se mit sans differer à la tête de son armée, s'embarqua avec elle, & alla commencer en Orient les grands exploits qui le rendirent un des plus Illustres Héros des Croisades.

Il fut le premier Prince d'Antioche, où il établit sa maison; & aprés diverses avantures de guerre plus, ou moins heureuses, entre autres aprés deux ans de prison qu'il essuya chez les Turcs: il passa en France, où il eut l'honneur d'épouser Constan-

ce fille du Roy Philippe premier. Ayant encore repassé depuis dans l'Orient, il fit la guerre de nouveau à l'Empereur Alexis, & revint mourir en la Poüille. Ce fut un Prince actif, vaillant, intrepide, habile, adroit, & remuant; mais sans manquer de circonspection. Une seule de ses démarches fait aisément connoître son caractere, avec lequel il soutint partout, & répandit fort loin la réputation des Princes de sa maison qui regnoient en Italie.

Pour le Comte de Sicile, aprés la levée du siége d'Amalphi; il retourna dans ses Etats travailler de plus en plus, pour affermir sa domination, & pour établir sa famille. Cet habile & sage Monarque y réüssissoit aisément. Les plus grands Princes de la Chrétienté recherchoient à l'envi son amitié & son alliance. En effet il y avoit déja prés de deux ans,

que sa fille avoit épousé Conrad fils de l'Empereur Henry troisiéme, en des conjonctures remarquables. Courad ayant quitté le party de son pére, pour prendre celuy des Papes; régnoit dans la plusspart des endroits de l'Italie qui dépendoient de l'Empire. Le Pape Urbain, & la Princesse Mathilde fameuse dévote du Saint Siége, n'avoient point imaginé de meilleur moyen pour le maintenir, que de le faire entrer dans la famille du Comte de Sicile.

1097. Le Roy de Hongrie envia le même avantage; & deux ans aprés envoya des Ambassadeurs demander une autre fille du Comte en mariage pour son fils. Roger ne refusa point ce party; mais afin que cette négotiation fût plus éclatante, & plus seûre, il souhaitta que le Contrat fût ratifié par les plus grands Seigneurs de Hongrie: & que de nouveaux

Malat. l. 4.

Ambassadeurs le luy apportassent en cette forme avec appareil. Les choses se firent comme il desiroit; aprés quoy la Princesse fut conduite dans ses nouveaux Etats. On montra bien à son arrivée quelle estime on faisoit de sa maison. Le Comte Bellagratta fut envoyé à la tête de cinq mille hommes au-devant d'elle à Albe Royale, pour la conduire où étoit le Roy. La joye s'en répandit par tout le Royaume, & l'on accourut de tous les quartiers de la Hongrie à la solemnité des Noces; on fut obligé de les célébrer dans des tentes, & sous des berceaux de verdure: ne s'étant point trouvé de Salle assez ample pour contenir la multitude des spectateurs.

Les Seigneurs qui étoient venus de Sicile accompagner la nouvelle Reyne, retournoient pleins d'allegresse rapporter au Comte son pere des circonstances si tou-

chantes ; lorſque leur joye ſe changea en allarme ſur la fin de leur navigation. Deux galiotes de Pirates vinrent fondre ſur eux ; le Pilote étant percé d'abord d'un coup de flêche, abandonna à la mercy des vents & des flots, le vaiſſeau où étoit l'Evêque de l'Eſcatre Chef de l'Ambaſſade. Le Prélat & ceux qui l'accompagnoient, furent en même tems inſpirez de prier Dieu qu'il les ſauvaſt du péril où il ſe trouvoient, par la bonté & la tendreſſe qu'il avoit toûjours montrée envers les fils de Tancrede ; dans le même inſtant le vaiſſeau s'échappe à la pourſuite de l'ennemi, & va d'une viteſſe incroiable, ſans aucun conducteur, au travers d'un endroit, plein d'écueils, aborder, à une Iſle d'où il étoit aiſé de gagner la Sicile. Ces benedictions ſi extraordinaires ſur la famille de Roger, & les ſuccés ſi éclatans de

ſon régne, luy meritérent le ſurnom de grand Comte. Et c'eſt vers ce tems-là auſſi qu'il commença à le prendre dans ſes Titres.

Il le ſoutint trés-glorieuſement dans une expédition importante, où l'invita un de ſes proches. C'étoit Richard fils de Jourdain Comte d'Averſe. Ce jeune Prince ayant perdu ſon pére dans les premieres années de ſon âge; avoit perdu en même tems ſa ville de Capoüe, par l'infidelité des Lombards qui la luy avoient enlevée. Quand il fut en état de ſe connoître, il connut auſſi ſes droits; & pour y rentrer ſeûrement, il ſe procura le ſecours du Comte de Sicile, auquel il offrit par reconnoiſſance de faire hommage de ſes terres, & outre cela de luy céder la ville de Naples qui en relevoit alors. Le Comte ne fut pas inſenſible à cette offre, par laquelle on luy met-

toit entre les mains ce que le Duc Guiscard, tout habile, & tout redoutable qu'il eût été, n'avoit jamais pû obtenir. Il vint donc avec la plus grande armée qu'il eût encore commandée, joindre le Duc son neveu, & Richard qui s'étoient déja unis pour faire le siége de Capoüe; avant que de le commencer, il fit ravager la campagne d'alentour. Quelques habitans étant sortis pour la deffendre, furent la plusparť mis en piéces; les autres ne s'échappérent qu'à la faveur d'un nüage de poussiere qui les déroba à la veüe, & aux coups des victorieux. Le lendemain on forma le siége: le Comte de Sicile qui le commandoit, fit faire d'abord un pont de communication sur une riviére, entre son armée & celle des deux Princes: leur recommandant fort de veiller assidument, à y faire faire une sentinelle exacte. Comme il venoit un

jour de grand matin visiter le Pont, il leur rendit visite en même-tems ; & les trouvant qu'ils étoient encore au lit, il vint les faire souvenir de la vigilance qu'il leur avoit tant recommandée. Les jeunes Princes demeurérent confus d'être ainsi surpris : sa présence leur reprochoit que dans un âge trés avancé, & avec un corps usé de fatigues, il fut obligé de prendre celles qu'ils auroient dû luy épargner. Cette petite avanture leur fut aussi-bien qu'à tout le reste de l'armée, une leçon efficace ; pour presser le siége dans la suite avec plus de diligence, & d'assiduité qu'auparavant.

Sur ces entrefaites le Pape Urbain deuxiéme, qui en avoit des nouvelles, & qui vouloit empêcher comme un bon pére la ruine des habitans, vint au camp afin d'obtenir leur paix. Il y fut receu magnifiquement par les

Princes qui consentirent, comme il témoigna le desirer, à remettre leurs interêts entre ses mains, pourveu que les rebelles en voulussent user de même ; ce qu'on l'avertit qu'ils ne feroient pas. Néanmoins le Pape étant entré le lendemain dans la Place, tira d'eux les paroles qu'il souhaittoit; il les fit même convenir d'un jour, où les députez des deux partys s'assembleroient pour exposer leurs raisons, devant des arbitres qu'il nommeroit. Sur cela le zéle Pontife retourna au camp aussi plein de joye que si la paix eût déja été faite ; mais il ne connoissoit pas les esprits qu'il vouloit ménager, les arbitres qu'il avoit nommez, ayant conclu contre les habitans; ceux-cy refusérent hautement d'en passer à ce qu'on vouloit ; ainsi qu'on l'avoit prédit. Le Pape fâché de s'être avancé à leur sujet, & indigné de leur procedé, les frap-

pa d'excommunication, donna sa benediction à l'armée des Princes, & s'en retourna comme il étoit venu ; aux fatigues prés, qu'il avoit essuyées assez inutilement.

Du reste le siége se continua toûjours, & Dieu y fit au Comte de Sicile des faveurs trés-particulieres. La Comtesse Adélasie son épouse qui l'avoit suivi, y devint grosse d'un fils, lequel fut dans la suite baptisé de la main même de saint Bruno fondateur de l'Ordre des Chartreux. Le Comte avoit avec luy des liaisons trés-étroites, & il fut le premier qui établit dans la Calabre, cet Ordre naissant dont il se montra toûjours le protecteur déclaré. La seconde faveur que Roger receut du Ciel au siége de Capoüe a quelque rapport à la premiere ; mais elle fut encore plus éclatante. Les rebelles avoient corrompu un Capitaine de son armée : afin de le tra-

hir, & même de le tüer; c'étoit un Grec nommé Sergius, qui commandoit ordinairement la sentinelle, & qui s'étoit attaché une troupe de soldats pour executer son mauvais dessein. Ils commencérent à remüer dans le camp, & à se mettre en armes, au tems que le Comte prenoit un peu de repos; bien qu'ils le fissent à petit bruit, il s'éveilla en sursaut, & comme par miracle: croyant oüir le saint homme Bruno, qui d'une voix de tonnerre, luy disoit: *Viste sauvez-vous, & sauvez vos gens.* En effet prenant aussi tôt les armes avec les siens, il vint sur les conjurez; & il étouffa dans leur sang tous les projets de la conjuration; c'étoit apparemment une des principales ressources des assiégez, & ce coup étant manqué, leur insolence parut diminuer de beaucoup. Quand on leur parloit auparavant de se soumettre,

ils ne répondoient qu'en raillant; ils disoient qu'ils pourroient bien se rendre à des Princes qui en valussent la peine, comme seroient le Comte, ou le Duc : pourveu néanmoins qu'ils s'obligeassent à les gouverner par eux-mêmes ; mais qu'ils ne vouloient point de maîtres d'un moindre merite. On ne leur donna pas le choix : car on força bien-tôt leur ville, & elle fut restituée au Prince Richard; pour en disposer absolument à son gré. Quelque punition qu'il dût tirer de cette Place rebelle , & insolente , il usa de clemence à son égard; selon le conseil que luy en donna le Comte de Sicile : tellement qu'il se contenta de choisir sa demeure dans la plus haute des Tours de la Citadelle, où il entra triomphant; afin d'apprendre seulement par là aux habitans comment il prétendoit les tenir en bride dans la suite. Dés qu'il fut ré-

tabli, les deux Princes qui luy avoient fait cette importante conquête, ayant receu de luy toutes sortes de marques de sa reconnoissance; s'en retournérent de compagnie à Salerne : ils demeurérent ensemble quelque tems, & c'est-là que le Pape vint de nouveau les trouver, pour leur faire des conjouïssances du succés de leur expédition.

1098. Il eut avec le Comte en particulier de longs entretiens : le point le plus remarquable de leur conférence fut la plainte que ce Prince fit doucement de ce que Sa Sainteté, sans le consulter, avoit fait nommé l'Evêque de Traina son Legat Apostolique en Sicile; il fit comprendre assez nettement au Pape, combien celà luy avoit déplû, & qu'il étoit déterminé à ne le point souffrir. Il eut sur cet article toute la satisfaction qu'il pouvoit non seulement desi-

ver, mais imaginer. Car Urbain
ayant reconnu par experience, que
les affaires Ecclesiastiques de Si-
cile ne pouvoient absolument se
bien gouverner, que par l'entre-
mise de Roger, & qu'elles ne pou-
voient jamais être en de meilleures
mains que les siennes: cassa sur
le champ la commission qu'il avoit
donnée à l'Evêque de Traina; il
fit plus; il la transféra au grand
Comte même, le créant luy, &
ses successeurs, Legats nez dans
ses Etats du Siége Apostolique,
& luy promettant de n'en mettre
jamais d'autre contre son gré. Ce
Privilége est sans doute le plus
singulier, & le plus beau qui ait
jamais été accordé à aucun Prin-
ce de la Chrétienté, & passe de
beaucoup tout ce qu'on peut trou-
ver d'extraordinaire dans les usa-
ges de certains autres Royaumes.
Une piéce si remarquable merite
bien qu'on la rapporte toute en-

1098. tiere, telle qu'on la voit dans le Cardinal Baronius ; outre qu'elle doit servir à faire connoître la haute idée qu'avoient les Souverains Pontifes des Princes Normands, fondateurs du Royaume de Sicile.
» Urbain Evêque, serviteur des
» serviteurs de Dieu, à son trés-
» cher fils Roger Comte de Cala-
» bre & de Sicile ; salut & bene-
» diction Apostolique. Comme il
» a plû à la Majesté Divine d'e-
» xalter vôtre prudence par un
» grand nombre de succés, & de
» triomphes ; que vôtre vertu a
» étendu la Foy bien avant dans
» le païs que possedoient les Sar-
» rasins, & qu'elle s'est toûjours
» montré devouée en plusieurs
» manieres au Siége Apostolique:
» nous vous avons aussi adopté
» pour le fils particulier, & trés-
» chéri de l'Eglise universelle. C'est
» pourquoy nous confiant extrê-
» mement en vôtre pieté ; nous

voulons vous confirmer par l'au- «
torité de nos lettres, ce que «
nous vous avons promis par nos «
paroles; de maniere que tout «
le tems de vôtre vie, ou de «
celle de vôtre fils Simon, ou d. «
quelqu'autre que ce soit vôtre «
legitime heritier; nous ne met- «
trons dans les terres de vôtre «
obéïssance, aucun Légat de l'E- «
glise Romaine, que de vôtre «
consentement, & par vôtre a- «
vis; bien davantage: nous pré- «
tendons que tous ce que nous «
ferions par un Legat, soit fait «
par vous-même; quand nous «
vous en enverrons pour le bien «
des Eglises qui sont sous vôtre «
puissance à l'honneur de saint «
Pierre, & du Saint Siége Apo- «
stolique, auquel vous avez obéï «
jusqu'icy avec pieté, & que vous «
avez secouru dans les occasions «
avec succés, & avec fidélité; que si «
l'on célébre quelque Concile, je «

» vous manderay d'envoyer les E-
» vêques, & les Abbez de vôtre
» obéïssance : mais ceux que vous
» voudrez, & au nombre qu'il
» vous plaira ; retenant pour le
» bien, & le service des Eglises,
» tous ceux que vous jugerez à
» propos. Que le Seigneur tout
» puissant conduise vos démarches
» selon son bon plaisir ; & vous
» accordant la remission de vos
» péchez, vous donne aussi la vie
» éternelle. Fait à Salerne par
» la main de Jean Diacre de la
» Sainte Eglise Romaine, le troi-
» siéme des Nones de Juillet, le
» septiéme de l'indiction, & l'on-
» ziéme du Pontificat du Seigneur
» Pape Urbain second.

Voila le fondement de cette fameuse Monarchie de Sicile, par laquelle on a prétendu que les successeurs de Roger étoient maîtres dans leurs Etats, aussi bien pour le spirituel, que pour le temporel ;

temporel ; les célebres contestations qui se sont élevées sur ce point dans la suite des temps, & les choses qui en ont été écrites par divers Auteurs & principalement par le grand Cardinal Baronius, ne sont plus de nôtre sujet; elles passent aussi le caractére d'un historien qui doit se contenter de rapporter simplement les faits les plus incontestables: outre qu'il suffit de considérer avec quelque attention ce qu'on vient de raconter; pour prendre tout d'un coup l'idée la plus juste qu'on puisse avoir, touchant cette matiere.

Cet acte si honorable au Comte Roger, est un des derniers du Pape Urbain, lequel avant sa mort, qui arriva l'année d'aprés; sembla 1099.
dans les termes de ce Privilége vouloir par avance faire luy-même l'éloge funébre du grand Comte qui ne luy survécut que d'un an ou deux. 1100.

Il est à croire que ce Prince qui

étoit déja fort âgé & tres-religieux passa tout ce temps-là à gouverner tranquillement ses Etats, & à se disposer par toutes sortes d'exercices de pieté, à bien mourir. L'histoire ne marque point en détail ses occupations : mais seulement que sur la fin de sa vie il s'appliquoit à bien recevoir chez luy les Croisez, qui revenoient de la Terre sainte épuisez des travaux qu'ils avoient essuyez pour l'honneur de Jesus-Christ.

Du reste nous n'avons pas plus de particularitez de sa mort, que de celle du Duc Robert son frere; il est seûr néanmoins qu'elle arriva à Melito en Calabre au mois de Juillet de l'an 1101. où l'on fit ses funerailles d'une maniere convenable à sa Dignité : l'on y voit encore son Mausolée avec cette épitaphe, dont l'expression, quoique peu élegante selon la Latinité de ce temps-là, marque pourtant tres-bien la hau-

te idée que l'on avoit de sa vertu.

Rellinquens terras migravit Dux ad amœnas,
Rogerius sedes, nam Cœli detinet arces...
Ob. M. C. I.

Il vécut soixante & dix ans, quarante depuis la prise de Messine, trente depuis celle de Palerme, onze depuis celle de Noto la derniere conquête qui luy restoit à faire dans la Sicile, dix depuis qu'il fut Seigneur de la moitié de Palerme ; & enfin depuis qu'il fut venu de son Païs en Italie environ quarante-cinq ans, c'est à dire, depuis 1057. jusqu'à 1101. Il eut trois femmes, desquelles il avoit eu plusieurs enfans, comme il a été dit ; il laissa trois fils de sa derniere épouse Adelaïde, laquelle prit le gouvernement des affaires incontinent aprés sa mort avec Robert de Bourgogne son gendre : ces trois fils furent Simon qui mourut à l'âge de neuf ans, Geofroy surnommé de Raguse, & dont

l'Histoire ne nous instruit pas assez distinctement, & Roger II. qui fut celuy auquel il laissa ses Etats dans une situation si illustre & si avantageuse, que ce Prince les possèda avec le titre & la Couronne de Roy.

Tel fut le fruit des longs & admirables travaux de l'incomparable Roger grand Comte de Sicile, dernier des enfans d'un des plus glorieux péres qui ait jamais été au monde, à sçavoir, Tancrede gentil-homme de Normandie, Seigneur de Hauteville, qui compta dans sa Famille presqu'autant de Conquerans & de Souverains, qu'il avoit eû de fils: ausquels cependant il n'avoit donné, comme on fait d'ordinaire aux Cadets de Normandie, que la cape & l'épée. Mais les siens n'avoient besoin de rien moins que de sa succession pour s'avancer dans le monde, & pour y rendre leur nom immortel; au contraire il semble que plus ils étoient éloi-

gnez des droits de cette ſucceſſion, plus ils étoient grands hommes, & propres à faire de plus grandes choſes. Car quelque diſtinguez que fuſſent les aînez de cette Famille, comme Guillaume Bras-de-fer premier Comte de la Poüille, Drogon & Omfroy ſes Succeſſeurs; il eſt évident que dans leurs exploits militaires & dans le ſecret de s'en prévaloir pour leur agrandiſſement, ils n'approchérent pas de Robert Guiſcard leur cadet; celuy-cy d'ailleurs avec ſes talens ſi extraordinaires & ſi merveilleux fut aſſurément encore tres-inferieur pour le mérite & pour le ſuccés, au Comte Roger dont nous parlons, le plus jeune & le dernier de ces douze fréres, enfans de Tancrede.

Dans ſa jeuneſſe il avoit été tres-beau, & avoit toûjours eu la taille fort avantageuſe; je trouve que c'eſt à ce ſujet qu'il fut ſurnommé Boſſo: mais je n'ay pû découvrir *Inveg. Annal. di Paler. anno 1101.*

aucune raison qui satisfasse entiérement sur cette expression ; car elle semble marquer toute autre chose que ce qu'on luy fait signifier icy : si ce n'est peut-être qu'on ait fait allusion à certains vaisseaux plus grands & plus hauts que les autres, qui vers ce temps-là s'appelloient Bosso ; ou que ce mot n'ait une sorte d'affinité avec l'Italien *Abozzo*, qui veut dire quelquefois modéle : quoyqu'il en soit, les qualitez de l'ame répondoient parfaitement dans le Comte Roger à celles du corps, & suffisoient pour suppléer à tout ce qui auroit pû luy manquer d'ailleurs. Il avoit un esprit grand & sublime ; mais sans qu'il luy arrivât, comme il arrive souvent aux génies élevez, de se perdre dans une trop vaste étenduë de projets : se trouvant toûjours au contraire à portée des entreprises qu'il faisoit, & dont aucune par cet endroit n'a presque jamais manqué de luy

Du Cange vocab.

réüssir. Son naturel doux & moderé luy donnoit des maniéres gagnantes, qui n'ont guere moins servi à ses conquêtes que son courage heroïque & son habileté singuliére. Par là il se trouvoit toûjours présent à soy-même dans les conjonctures des dangers les plus imprévûs, & constant dans les fatigues les plus rebutantes de la guerre & des affaires. Sa plus grande passion étoit de faire sentir qu'il avoit un souverain pouvoir, pour dompter ceux qui luy résistoient, & une bonté prévenante pour les inviter à ne point l'obliger de se servir de son pouvoir. Redouté de la sorte des plus opiniâtres & des plus fiers de ses ennemis, respecté de tous ceux qui l'avoient pratiqué, estimé & recherché des plus grands Princes de son siecle, ménagé & cheri des Papes, qui reconnoissoient devoir à sa pieté généreuse le rétablissement de la foy, & la splendeur de la Religion

dans une des plus belles contrées du monde : il a été regardé universellement, & sur tout par les Habitans du Païs où il a regné, comme le dompteur de la Sicile, l'Extirpateur de l'infidelité, l'honneur de sa Maison & de sa Nation, l'amour & les délices de ses sujets ; & enfin comme le Fondateur de cette belle Monarchie du Royaume de Sicile & de Naples, où ses Descendans ont regné aprés luy dans cinq Rois de sa Race ses Successeurs : sinon avec tout son mérite & toutes ses excellentes qualitez, du moins avec autant d'éclat & même avec plus de puissance.

Buonfiglio. Summ. Fascl. l. 7.



TABLE

TABLE
DES MATIERES.

Le premier chiffre marque le Tome.

A.

ABELARDE premiere femme de Guiscard est repudiée. 1. t. p. 105.
Aci place inaccessible est prise par Roger, 2. 48.
Ada fils de Mihera, 2. 144.
Adelaïde troisiéme femme de Roger, 2. 165.
Alexis Comnene Empereur, 2. 59. vient contre Guiscard, 2. 65. est vaincu & blessé, 2. 80. fuit devant Bohemond, 2. 97.
Angelmard se revolte dans Gerasso 2. 117.
Annon General des Grecs prend des mesures pour vaincre, & est vaincu, 1. 55. est traité ignominieusement & ensuite assommé, 1. 57.
Alexandre II. Pape reçoit des presens de Roger, & donne des Indulgences à ceux qui vont à la guerre contre les Sarrasins

de Sicile, 1. 205.
Ardoin, Lombard ami des Normands est maltraité à leur occasion, 1. 42. fait repasser les Normands en la Poüille. 1. 43.
Arnault brave Seigneur Normand tué à Melito, 1. 175.
Aquin. Les Comtes de ce nom usurpent les biens du Mont-Cassin, 1. 18.
Arcadius de Palerna tué de la main de Roger, 1. 203.
Argirius beaupere de Bacelard remet la ville de Bary à Guiscard, 2. 41.
Argire envoyé des Grecs 1. 71.
Atenolphe Commandant d'honneur des Normands, 1. 55.
Athénolphe Abbé du Mont-Cassin, 1. 18.
Avanture d'un Cavalier Normand qui force lui seul les gardes de la ville de Palerme, 1. 220.
Averse bastie par les Normands, 1. 32.

B

BACELARD fils d'Onfroy ne succede point à son pere, 1. 100. prend les armes 1. 107. entre dans Salerne, & en sort pour aller à S. Severin, 2. 12. est blessé dans une sortie, 2. 22. se retire dans la Grece, 2. 27.

Bogano Capitaine Grec, 1. 19.
Bari. Siege fameux de cette place qui dure trois ans, 1. 109. prise une seconde fois par Guiscard, 2. 26.
Barons de Sicile créez au nombre de douze par Roger, 2. 39.
Baudoüin puni par Guiscard, 2. 23.
Basile habitant de Gérasso mis à mort avec sa femme pour l'amour de Guiscard, 1. 177.
Bechus Emir de Castel-Novo est obligé d'abandonner cette place, 2. 41.
Becumen Emir Sarasin vient trouver Roger, pour l'exhorter à la conqueste de la Sicile, 1. 148. est tué par trahison, 1. 171.
Belcanver vient avec sa flotte dans le Phare, 1. 155. est défait avec quinze mille des siens prés d'Enna, 1. 165.
Bencimen livre Catane à Bernavet, 2. 114. est puni de sa trahison, 2. 116.
Bennecler tué par Becumen, 1. 148.
Benoist VIII. Pape fait un accueil favorable à Rodolphe Cavalier Normand, 1. 21.
Bernavet. Ses cruautez, 2. 123.
Bohemont fils aîné de Guiscard, 1. 105. met en fuite Alexis Comnene, 2. 97. tombe malade en Orient, 2. 101. com-

mence la guerre contre son frere Roger, 2. 141. reprend les armes sur le bruit de la mort du Duc Roger, 2. 167. prend la Croix d'une maniere singuliere & va en Orient à la teste des Croisez, 2. 175.
Bruno. Saint Bruno ami de Roger, 2. 185.
Bulle fameuse d'Urbain II. qui donne occasion à ce qu'on appelle la monarchie de Sicile, 2. 192.
Burgano pris, 1. 211.
Butera assiegée & prise par Roger, 2. 146.
Calabre entierement conquise, 1. 134.
Cannes, lieu de la bataille où les Normands sont défaits sous la conduite de Melus, 1. 17.
Capouë se revolte contre Richard second & est prise, 2. 183.
Cariati ville prise par Guiscard où il est proclamé Duc, 1. 105.
Cassin, Mont Cassin assiegé par les Normands, 1. 64. Solemnité de la dedicace de l'Eglise de ce Monastere où il se fait une magnifique Assemblée qui y est regalée pendant trois jours. 1. 217.
Casopolis pris par Guiscard, 2. 63.

Centorbi resiste aux Princes Normands, 1. 165.
Chamut Emir Sarrasin rend la ville d'Enna & se fait Chrétien, 2. 135.
Charlemagne détruit le Royaume de Lombardie, 1. 4.
Chartreux établis en Calabre, 2. 185.
Chasteteté. Un Sarrasin pour conserver l'honneur de sa sœur l'égorge luy-même, 1. 159.
Chien. Histoire d'un chien qui portoit tous les jours des vivres à son maître au tems de la famine qui étoit dans Salerne, 2. 8.
Clermont. Comté de Clermont, 2. 140.
Conjuration contre Guiscard, 1. 107.
Conrard Empereur, 1. 29.
Conrard fils de l'Empereur Henri épouse une fille de Roger, 2. 178.
Constantin fils de l'Empereur Michel Ducas épouse la fille de Guiscard, 2. 20.
Corfou Isle que les Normands vont reconnoître, 2. 60. est prise par Guiscard, 2. 63.
Cosance prise par Guiscard, 199. se revolte & est prise, 2. 161.

D

DATTUS, 1. 2. sa mort malheureuse, 1. 20.
Dédicace fameuse de l'Eglise du Mont-Cassin, 1. 27.
Didier Abbé du Mont-Cassin s'employe pour Gisulphe de Salerne, 2. 7. obtient grace pour Jourdain Prince d'Averse, 2. 24. est fait Pape contre son gré, 2. 144.
Drengot. V. *Osmond.*
Drogon succede à Guillaume *Bras-de-Fer*, 1. 68. est tué en trahison, 1. 72.
Duclion Geueral des Grecs en Italie, 1. 47. est vaincu par les Normands, 1. 52. & disgracié de l'Empereur, 1. 53.
Durazzo assiegée, 2. 63. prise par Guiscard, 2. 82.

E

ELEMBURGE seconde femme de Roger, 2. 163.
Elie Cartomensa. Son Martyre, 2. 155.
Enna prise par Roger. 2. 135.
Etienne Pateran commande dans Bary, 1. 110.
Evisande sauve la vie à Roger, 2. 41.

F

FORTIN de Rossano commande dans Durazzo, 2. 84.

G

GAUTIER de Simula, sa mort, 1. 20.
Geofroy fils de Roger meurt enfant, 2. 165.
George. Saint George apparoit à l'armée Chrétienne & la mene contre les Sarrasins 1. 201.
Gerasso se donne à Roger, 1. 176. les habitans veulent faire mourir Guiscard, 1. 178.
Giovanezzo. Fidelité de cette Ville à l'égard de Guiscard, 2. 21.
Girgento pris par Roger, 2. 133.
Gisulphe fils de Guaimare Prince de Salerne, 1. 105. par son opiniâtreté s'attire la perte de Salerne, 2. 4.
Gosselin s'enfuit à Constantinople, 1. 108.
Grecs en possession de la Sicile & de la Poüille, 1. 6.
Gregoire VII. Pape protege Gisulphe de Salerne, 2. 7. recherche l'amitié de Guiscard qu'il avoit excommunié auparavant, est tiré de prison, 2. 93.
Guaimare Prince de Salerne reçoit les Nor-

mands chez luy, 1. 7. appelle leurs Compatriotes en Italie, 1. 12. obtient pour les Normands des graces de l'Empereur Conrard, 1. 35. se défait d'eux honnêtement, 1. 36. est tué par les siens à Salerne, 1. 105.
Guidilon se revolte contre Guiscard & est severement puni, 1. 23.
Guillaume *Bras-de-Fer*, 1. 33. tuë de sa propre main le General Sarrasin Arcadius, 1. 40. quoyque malade de la fiévre se met à la teste des siens & remporte la victoire, 1. 56. est reconnu pour chef de sa Nation en Italie, 1. 60. sa mort, 1. 67.
Guillaume Comte du Principat, 1. 88.
Guillaume de Grant-Ménil prend les armes sur le bruit de la mort du Duc Roger, 2. 168. ses fausses démarches, 2. 171.
Guillaume Repostel tué par Osmond Drengot, 1. 12.
Guiscard, 1. 176. commande un corps de reserve à la bataille contre le Pape Leon IX. 1. 81. fait des prodiges en cette occasion, 1. 83. son naturel remuant, 1. 90. tire l'épée contre son frere Omfroy, 190. est envoyé en Calabre, 1. 91. ses coups d'avanture pour avoir des vivres, & pour

avancer ses conquestes, 1. 92. revient en la Poüille, succeder à son frere Omfroy, 1. 100. enleve la ville de Troye au Pape Nicolas II. & se broüille avec luy, 1. 101. se reconcilie avec le Pape de qui il est créé Duc, 1. 103. dissipe une conjuration qui s'étoit élevée contre luy, 1. 107. fait le siege de Bary, 1. 109. échappe le coup d'un assassin, 1. 113. prend cette place au bout de trois ans, 1. 118. va faire le siege de Rhegio, 1. 123. se broüille avec Roger, 1. 125. se reconcilie & partage la Calabre avec luy, 1. 127. donne du secours à son frere Gautier, 1. 129. entre triomphant à Rhegio, 1. 130. commence la conqueste de la Sicile avec son frere Roger, 1. 161. se brouille de nouveau avec lui, 1. 173. sa triste avanture à Gerasso, 1. 176. se reconcilie avec son frere & luy cede la moitié de la Calabre, 1. 189. repasse en Sicile, 1. 210. fait le siege de Palerme, prend cette ville avec son frere & la garde pour luy, 1. 227. punit Pierre de Trani, 2. 4. punit la fierté de Gisulphe & l'assiege dans Salerne, 2. 11. poursuit Bacelard & élude une promesse qu'il luy avoit faite, 2. 13. est excommunié avec Richard d'Averse par Gregoire VII. 2. 16. réprime

une revolte considérable dans la Poüille & punit les rebelles, 2. 20. *& suiv.* se réconcilie avec Gregoire VII. 2. 53. prépare une grande expédition en Orient, 2. 20. part avec Bohémond son fils, 2. 61. prend Corfou, Durazzo & Casopolis, 2. 63. rôle qu'il joüe pour animer les siens à combattre vaillamment contre les Grecs, 2. 71. reçoit des lettres de Gregoire VII. qui le rappelle à Rome, 2. 84. se dispose par diverses expéditions à venir secourir le Pape, 2. 86. *& suiv.* tire le Pape du Château saint Ange où il étoit en prison, 2. 92. repasse en Orient 2. 98. attaque Céphalonie, 2. 104. sa maladie, sa mort, & son caractere, 2. 106.

H

HELENE fille de Guiscard épouse le fils de l'Empereur Grec, 2. 20. est emprisonnée, & ensuite tirée de prison, 2. 56.

Henry Empereur défait les Grecs en Italie, 1. 25. recommande aux Normands les Princes Lombards, 1. 25.

Henry IIII. Empereur excommunié par Gregoire VII. 2. 51. se rend maître de Rome & fait Gregoire VII. prisonnier

au Château saint Ange, 2. 89. sort de Rome à l'arrivée de Guiscard, 2. 91.
Hermand frere de Bacelard, pris par Guiscard, 2. 12.
Hongrie. Le Roy de Hongrie épouse une fille de Roger de Sicile, 2. 179.
Hugues de Gircée gendre de Roger combat les Sarrasins contre la défense, 2. 33. est tué en combattant, 2. 35.

I

INGRATITUDE des Italiens contre les Normands, 1. 26.
Jourdain d'Averse fils de Richard prend le parti du Pape contre Guiscard, 2. 18. obtient grace de Guiscard, 2. 24.
Jourdain fils naturel de Roger fait une expedition avec Hugues de Gircée qui luy réüssit mal, 2. 33 fait prendre la ville de Trepany, 2. 38. se revolte contre son pére, 1. 120. sa mort & ses bonnes qualitez, 165.
Italie. Son état au commencement de l'onziéme siecle, 1. 4.
Judith premiere épouse de Roger, 1. 169. sa constance pendant le Siege de Traina, 1. 181. commande dans cette place en l'absence de son mary, 1. 192. meurt sterile, 2. 163.

L

LEON Pape est aigri contre les Normands, 1. 74. méne contre eux une armée, 1. 76. est chassé de Civitada, 1. 85. est prisonnier des Normands qui le traitent avec honneur, 1. 86. leur donne la Poüille & la Calabre comme Fiefs du S. Siege, 1. 87.

Lombards. Leur Royaume détruit par Charlemagne, 1. 4.

M

Maniacés ville qui reçoit les Princes Normands avec joye, 1. 162.

Maniacés General des Grecs passe en Sicile avec les enfans de Tancrede, 1. 37. est disgracié & envoyé en prison, 1. 146. est renvoyé en Calabre; ses cruautez & sa mort, 1. 59.

Marthure pris par Guiscard, 1. 99.

Mathilde fille de Roger épouse Raimond de Provence, 2. 49. Mathilde dévote du S. Siége, 2. 178.

Mauger fils de Tancréde est fait Comte, 1. 88.

Mazaire où les Sarrasins sont mis en pieces par Roger, 2. 30.

Melsita prise par le moyen d'un faux en-

terrement, 1. 95.

Melito place du Comte Roger, 1. 128.

Melphes siége de la nation Normande, 1. 61. est assiegée par les Princes & ce siége est levé à l'occasion des Croisades, 2. 175.

Melus natif de Bary prend les armes contre les Grecs, 1. 15. est trahi par les siens, 1. 16. défait trois fois les Grecs & la troisiéme fois est vaincu, 1. 17. va en Allemagne & y meurt, 1. 18.

Messine attaquée, 1. 153. & prise par Roger, 1. 159.

Un Meûnier fait rendre la ville de Castel-Novo à Roger, 2. 41.

Michel Calephate Empereur, 1. 45.

Michel Ducas Empereur veut reconquerir la Sicile, 1. 36.

Michel Paphlagonien Empereur, 1. 45.

Mihera se joint à Bohémond contre Roger, 2. 142. se fait moine, 2. 144.

N

NICEPHORE Botoniate détrône Michel & est détrôné par Alexis Comnene, 2. 56.

Nicolas II. Pape mal content de Guiscard, 1. 107. se reconcilie avec luy à Melphes, le fait Duc & Gonfalonnier de la sainte

Eglise, 1. 103.
Nicotra ville désolée par les Sarrasins, 2. 28.
Normands vont en pelerinage à Jerusalem, 1. 7. quarante d'entre eux à leur retour défont une armée de Sarrasins à Salerne, 1. 7. servent les Princes Lombards en Italie contre les Grecs, 1. 14. combattent sous la conduite de Melus, 1. 15. sont au service du Mont-Cassin, 1. 18. défendent la Tour de Garillane, 1. 20. combattent les Grecs sous l'Empereur Henry, 1. 25. se font des Chefs de leur nation en Italie, 1. 26. vont en Sicile sous Maniacés, 1. 36. leurs belles actions en ce pays, 1. 38. sont mal recompensez & même maltraitez, 1. 41. pensent à se venger, 1. 42. repassent dans la Poüille, 1. 43. sommez de se rendre aux Grecs se mocquent de la sommation, 1. 47. insolence de quelques-uns d'eux au Mont-Cassin où ils sont bien punis, 1. 64. invitez de passer à Constantinople refusent de le faire, 1. 71. accusez auprés du Pape Leon IX. 174. tâchent à le gagner, 1. 77.
Noto derniére place qui restoit aux Sarrasins prise par Roger, 2. 152.

O

OFANTE riviere augmente & diminuë ses eaux en faveur des Normands, 1. 54.
Ojane place que reprend Guiscard par artifice, 1. 108.
Omfroy, 1. 33. est créé Comte, 1. 68. venge la mort de son frere & de toute sa nation, 1. 73. combat contre le Pape Leon IX. 1. 81. sa mort & son caractere, 1. 100.
Oppido assiegée par Roger, 1. 128.
Osmond Drengot tuë Guillaume Repostel, 1. 12. va en Italie avec plusieurs des siens, 1. 13.
Oursel de Bayeul est d'avis qu'on donne le combat aux Sarrasins, 1. 199.

P

PALERME assiegée & prise, 2. 219.
Pandolphe de sainte Agathe Prince de Capouë trahit son pays, 1. 19 rentre dans Capouë & en chasse Pandolphe de Théane, 1. 29. est mené prisonnier en Allemagne & est renvoyé en Italie, 1. 29.
Pandolphe de Théane chassé de Capouë, 1. 29.

Pateran, V. *Etienne.*
Petralia prise par Roger, 1. 215
Philippe I. Roy de France demande en mariage la fille du Comte de Sicile, 2. 138.
Pierre de Trani se revolte contre Guiscard & est puni, 2. 3.
Pierre de Turra pris artificieusement & mis à rançon par Robert Guiscard, 1. 98.
Pigeons servent de couriers aux Sarrasins, 1. 215.
Pisans offrent des troupes à Roger, & vont insulter la ville de Palerme, 1. 203.
Poüille. La Poüille entierement soûmise aux Normands, 1. 87.

R

RAIMOND Comte de Provence épouse la fille de Roger, 2. 49.
Ramette prise par les Chrétiens, 1. 162.
Ranulphe, second chef des Normands en Italie, 1. 28. invite ses Compatriotes à y venir, 1. 32. sa mort, 1. 68.
Rector Moine Grec qui passe pour l'Empereur Michel, 2. 56.
Rhegio assiegée la premiere fois, 1. 123. prise par les deux freres, 1. 132.
Repostel, V. *Guillaume.*
Revolutions diverses de la Sicile, 1. 143.
Richard d'Averse, 1. 68. commande l'ar-

mée contre le Pape, 1. 81. est excommunié & assiege Naples sans succés, 2. 16. meurt en cette expedition, 2. 18.
Richard II. Comte d'Averse assiége Capouë, 2. 181.
Richard Duc de Normandie exhorte ses sujets à passer en Italie, 1. 25.
Robert de Loritelli passe en Orient, 2. 60.
Robert; V. *Guiscard*.
Rodolphe Cavalier Normand vient en Italie, 1. 21. est mis par le Pape à la teste des troupes Italiennes, 1. 22. ses expeditions attirent en Italie d'autres Normands, 1. 23. retourne en Normandie, 1. 24.
Rodolphe de Suaube proclamé Empereur en la place de Henry, 2. 52.
Romain Diogene tué par Michel Ducas, 1. 37.
Romains se revoltent contre Gregoire VII. 2. 94. obligent Guiscard à mettre le feu dans Rome, 2. 94.
Roger Bosso arrive en Italie, 1. 101. commande la flotte devant Bary & défait Gocelin, 1. 116. son caractere, 1. 121. est envoyé en Calabre & y fait des conquestes, 1. 122. va assieger Rhegio avec son frere, 1. 123. se broüille avec luy, 1. 125. se retire chez son frere Guillaume

Comte du Principat, I. 126. ravage les terres de Guiscard, I. 126. se réconcilie avec luy, I. 127. obtient la moitié de la Calabre, *ibid*. est fait Comte de Melito, I. 128. assiege Oppido, *ibid*. va secourir son frere Guillaume Comte de la Capitanate, I. 129. retourne faire le siége de Rhegio, I. 130. y terrasse un géant, I. 131. tue le Chef des Sarrasins dans un bois, I. 150. remporte une victoire éclatante sur les Messinois, I. 152. échappe à une grande tempeste par le secours de saint Antoine, I. 154. voyant sa flotte arrêtée par Belcamver passe sur des barques à Messine, I. 157. attaque la place & la prend, I. 159. pousse ses conquestes vers Enna, défait Belcamver, I. 165. est reçû magnifiquement à Traîna, I. 169. épouse Judith à Melito, *ibid*. se broüille de nouveau avec son frere Guiscard, I. 173. se rend maître de Gerasso, I. 176. en tire généreusement son frere & se reconcilie avec luy, I. 181. prend la moitié de la Calabre, I. 183. se défend contre les revoltez de Traîna où il est reduit à une grande extremité, I. 195. son courage dans une sortie qu'il fait contre les habitans, I. 188. les reduit pendant un grand hyver, I. 190. revient attaquer

les Sarrasins proche d'Enna, 1. 193. donne une grande bataille aux Sarrasins qu'il gagne par un secours visible du Ciel, 1. 201. tuë de sa main Arcadius de Palerna, 1. 203. avance ses conquestes contre les Sarrasins & reprend un grand butin qu'ils avoient pris sur luy, 1. 209. ravage les environs d'Enna, 2. 28. défait à Mazaire, 2. 11. détruit Zotica, 2. 36. prend Trepani, & ensuite douze autres petites places, 237. prend plusieurs Villes considérables en Sicile par divers moyens, 2. 41. *& suiv.* punit les revoltes qui s'étoient élevées en Sicile 2. 117. prend Siracuse, 2. 130. fonde des Evêchez en Sicile, 2. 137. donne du secours à son neveu Roger Bursa, 2. 143. reçoit une visite du Pape Urbain II. 2. 147. acheve la conqueste de la Sicile, 2. 152. va délivrer les captifs Chrétiens dans une expedition de Malthe, 2. 155. acquiert la moitié de Palerme, 2. 162. ses afflictions, 2. 164. donne du secours de nouveau à son neveu Roger, 2. 168. ses alliances, 2. 168. obtient la Bulle qui luy donne autorité sur le spirituel de ses Etats, 2. 192. passe les derniers jours de sa vie dans les exercices de pieté, 2. 194. sa mort, son caractere & l'état où

il laisse la Sicile, 2. 197.
Roger Bursa succede à Robert Guiscard son pere 2. 111. ses differends avec son frere Bohémond, 2. 133. détermine Didier à accepter la Papauté, 2. 144. son indulgence excessive, 2. 173.

S

SALERNE délivrée par les Normands, 1. 7. assiegée par Guiscard & réduite à une horrible famine, 2. 8.
Salines vallée de Calabre, 1. 121.
Sarrasins répandus en Sicile & en Italie, 1. 6. défaits dans une sortie de Palerme, 1. 214. sont encore défaits en plus grand nombre, 1. 215.
Serlon fils de Tancrede; ses avantures, 1. 140.
Serlon neveu de Guiscard taille en pieces les Messinois sarrasins, 1. 152. est surpris par les Sarrasins, 1. 194. remporte sur eux une grand avantage à Ceramis, 1. 197. est trahi par Brahen & tué; sa tête est portée à Enna, 1. 229.
Sigelgaite seconde femme de Guiscard, 1. 105. r'anime les troupes effrayées de Guiscard, 2. 70. accusée d'avoir attenté à la vie de Bohémond, 2. 101.
Siracuse assiegée, 2. 106.

Squillassé prise, 1. 133.

T

Tancrede de Hauteville, 1. 33. ses femmes, ses enfans & leurs noms, *ibid.* l'heureuse disposition de sa famille, 1. 34. ses enfans viennent en Italie, 1. 35. s'attachent à Guaimare de Saler- 37. son fort en Normandie & à la Cour de Richard II. 1. 137.

Taormine assiegée par Roger, 2. 43.

Tarente montagne d'une nature estrange, 1. 215.

Trahison menagée par les Grecs contre les Normands, 1. 72.

Traîna. Les Grecs y reçoivent Roger avec une grande ceremonie, 1. 169. s'y revoltent contre luy dans la suite, 1. 194.

Trepani assiegée & prise par Roger, 2. 37.

Troye ville prise par Guiscard, 1. 191.

Tudextifem assomme d'un coup de poing le cheval d'un Envoyé des Grecs, 1. 48.

Turra, V. *Pierre.*

Turstin premier Chef des Normands en Italie, 1. 26. les Italiens procurent sa sa mort, 1. 27.

V

VARINGIENS, soldats Anglois à la solde du l'Empereur Grec, 2. 73. combattent avec avantage ; 2. 74. sont ensuite défaits & brûlez dans une Eglise, 2. 78.

Venitiens appellez contre les Normands ; 2. 65. les combattent avec un sort different & sont vaincus à la fin, 2. 66. sont chassez de Durazzo, 2. 83.

Victor III. V: *Didier*.

Urbain II. Pape va trouver le Comte de Sicile à Trani, 2. 147. reconcilie à Melphes le Duc Roger & Bohémont, 2. 148. accorde à Roger une Bulle qui a donné occasion à ce qu'on a appellé la Monarchie de Sicile, 2. 189.

Z

ZOë Imperatrice, 1. 45.






Digitized by Google

